



L'INCESTE
en
Héritage

**LYNE
VAILLANCOURT**



Silence

Table des matières

Mot de l'auteure.....	8
Introduction.....	9
Chapitre 1: L'inceste, mon calvaire.....	11
Chapitre 2: Le commencement.....	14
Chapitre 3: Une vie de chien.....	16
Chapitre 4: Un réveil difficile.....	18
Chapitre 5: La réalité qui fait mal.....	20
Chapitre 6: Hemmingford.....	22
Chapitre 7: Rendre service.....	25
Chapitre 8: La religion.....	29
Chapitre 9: Un 24 décembre.....	31
Chapitre 10: Un 25 décembre.....	34
Chapitre 11: Le hockey.....	36
Chapitre 12: La boîte à souvenirs.....	38
Chapitre 13: La grande déchirure.....	42
Chapitre 14: La dépression.....	47
Chapitre 15: Promenade en voiture.....	50
Chapitre 16: Patrick.....	55
Chapitre 17: Le soccer.....	59
Chapitre 18: Jocelyn.....	62
Chapitre 19: L'Amitié.....	65
Chapitre 20: Le dévoilement.....	68
Chapitre 21: Samuel.....	70
Chapitre 22: Le conditionnement.....	72
Chapitre 23: Benoit.....	76
Chapitre 24: Chaque torchon trouve sa guenille.....	78
Chapitre 25: Le mal de vivre.....	80
Chapitre 26: Enfin de la tendresse!.....	83
Chapitre 27: Ma première rose.....	87
Chapitre 28: Ma première fois.....	90
Chapitre 29: Vivre et exister.....	96
Chapitre 30: Le retour de Samuel.....	99
Chapitre 31: Enfantement.....	101
Chapitre 32: Conclusion.....	104
Judiciarisation.....	105
De l'aide.....	108

Les Éditions La Plume D'or
3485-308 Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

L'INCESTE

EN

Héritage

Une histoire vraie

Lyne Vaillancourt



Conception graphique de la couverture: Lyne Vaillancourt et M.L. Lego

© Lyne Vaillancourt, 2016

Dépôt légal – 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-35-3

Aussi disponible au format papier

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire
de la SODEC

À mon amie,
Jo Ann Lachance
de Cold Cases Média
Sans toi rien n'aurait été possible!
Je t'aime et merci de tout cœur. Xx

Mot de l'auteure

À mes trois enfants que j'aime plus que tout au monde, je vous demande pardon de ne pas avoir été la mère que vous auriez souhaitée. Je m'excuse d'avoir passé ma vie à douter de mes capacités en tant que femme et de mère, de vous avoir fait subir mes nombreuses thérapies, tant individuelles que familiales.

J'aurai aimé vous cacher l'immense violence contenue en moi. C'est plutôt amochés que nous sommes arrivés au bout du chemin, mais nous y sommes arrivés. Ma demande de pardon ne vous donnera pas le père que vous n'avez pas eu durant toutes ces années, ni même une mère saine d'esprit, mais croyez-moi, il valait mieux vivre en l'absence d'un modèle masculin qu'en présence d'un homme à l'image de ceux qui s'intéressaient à moi.

J'ai grandi avec vous, pour vous. Je vous ai offert tout l'amour que je pouvais. Grâce à votre compréhension, à votre aide, à votre implication, je suis devenue une meilleure femme, une meilleure mère

Cédrick, mon fils, toi l'homme de la famille qui a tenu le cap tout au long de notre voyage, sache que j'ai toujours eu confiance en toi. Tu as pris la route où je suis tombée pour poursuivre l'éducation de ton frère. Tu es ma fierté, mon mâât! Je t'aime, mon amour! Merci de m'avoir donné ma belle petite princesse d'amour.

Carolyne, ma fille, toi ma joie, toi ma précieuse. J'aurais aimé te protéger de ce fléau, mais hélas, j'en fus incapable. Pardonne-moi. Sans le vouloir, je t'ai transmis ma tare sociale, et ça, je ne me le pardonnerai jamais. Merci de m'avoir donné deux magnifiques trésors qui me gardent en vie et illuminent mes jours. Je t'admire; tu es tellement une meilleure mère que moi.

Jérémy, mon fils, nous avons déjà vaincu l'enfer ensemble. Il ne reste de place que pour l'amour! Tu seras toujours mon petit monstre à moi, mon cœur, mon amour, mon trésor, mon petit sucre d'orge que j'aime et que j'adore!

À mes petits-enfants Nathaniel, Léandre, Léa-Rose et tous ceux à venir: je vous aime plus que l'univers et serai la gardienne de votre intégrité. Jamais vous ne connaîtrez cette tare qu'est l'inceste, ce récit m'ayant permis de mettre fin à notre lourd héritage familial! Vous n'aurez pas à subir l'inceste en héritage!

Introduction

L'inceste demeure un sujet tabou et encore aujourd'hui, un fléau que l'on doit cacher à tout prix, un secret que l'on ne doit pas dévoiler! «On lave notre linge sale en famille, que l'on me disait. Ne dis rien, car avec tes histoires, tu vas faire mourir ta grand-mère et ton père». Qui s'est posé la question «qu'est-ce qui pouvait bien me faire mourir, moi? » Garder le silence et me taire me tue!

Le silence est responsable de la transmission de cette tare qu'est l'inceste. Parce que les victimes préfèrent garder la bouche fermée et les yeux embrouillés par la souffrance, l'inceste continue de faire des victimes. Ces dernières ne sont pas uniquement celles qui subissent les abus sexuels. Elles sont les conjoints, les parents, les frères et sœurs, les oncles et tantes, les grands-parents, les amis, l'entourage, et tous ceux qui de près ou de loin, aiment une personne qui a été abusée sexuellement et qui décident de taire ces sévices. Ce faisant, elles deviennent elles aussi des victimes.

Je suis née d'une grossesse multiple le 25 octobre 1968. J'ai une sœur jumelle. Je crois que ma mère n'a jamais accepté ce si beau cadeau, elle qui parlera régulièrement des difficultés que ce double accouchement lui a causées.

En 1974, j'ai été violée alors que je n'avais que six ans et deux ans plus tard, je fus sodomisée par Jean-Guy, un oncle paternel. Pendant plus de six ans, celui-ci continuera à m'agresser, et ce, plusieurs fois par semaine. De plus, dès l'âge de sept ans, j'ai dû subir divers attouchements de la part de George, un oncle maternel. Dans ce dernier cas, les gestes se sont reproduits entre deux et trois fois par année.

Du fait que je n'étais pas désirée, je me suis toujours sentie rejetée par ma mère. Durant toutes ces années, la seule marque d'amour charnelle à laquelle j'ai eu droit se résumait à celle de mes agresseurs. Ma mère, probablement incapable de me donner de l'affection, et mon père, un homme vivant sous le joug patriarcal, ne pouvaient se le permettre.

Les gestes à caractères sexuels étaient récurrents et omniprésents, faisant en sorte que j'ai vieilli en développant une perception biaisée de la sexualité. Ce que je comprenais alors était que l'unique façon, pour moi, d'être aimée, était de faire plaisir sexuellement. Or donc, j'utilisais mes charmes pour attirer l'attention sur moi.

Sous l'interdiction de Jean-Guy, qui menaçait de raconter à tous ce que je lui faisais, j'étais contrainte de garder le silence. Je me sentais responsable de tout ce que je faisais, car j'étais coupable d'attirer les hommes. Jean-Guy disant que j'étais trop belle, j'étais responsable de ses gestes. Lorsque ce subterfuge s'est mis à battre de l'aile, il a commencé à me dire qu'il savait quelque chose susceptible de conduire mon père en prison. Moi qui me sentais déjà acaparante pour ma famille, je ne voulais certes pas être responsable de l'emprisonnement de mon père.

Tout au long de ce court récit, j'expliquerai comment l'enfant que j'étais est parvenu à survivre et quel moyen j'ai développé pour passer à travers ces années de sévices. Un moyen de survie qui plus tard, nuira à ma santé mentale.

C'est à l'âge d'environ treize ans que ma sœur Lynda a dévoilé le secret à notre père. Par la même occasion, j'ai affirmé être aussi victime d'abus de la part de mon oncle George, mais mes parents, plutôt que de me croire, m'ont accusé de fabulation. Du coup, les sœurs Vail-lancourt avaient une grosse décision à prendre: faire emprisonner Jean-Guy, ou lui permettre de suivre une thérapie pour favoriser sa réhabilitation. C'est à ce moment qu'a commencé pour moi le long et pénible processus de guérison conduisant à l'autonomie féminine et sexuelle.

1986 fut l'année où j'ai découvert l'amour. À l'âge de dix-sept ans, j'ai rencontré l'homme qui allait me permettre de découvrir une sexualité saine et respectueuse. Cet homme, nommé Gilbert, était mon enseignant et avait vingt-neuf ans de plus que moi. Lui seul me fit découvrir le plaisir des caresses, des gestes à caractère sexuel, des touchers et de la découverte des corps. Il fut celui qui m'a ramenée à la vie, car à cette époque, l'idée du suicide était déjà bien ancrée en moi. Bien qu'il était un homme extraordinaire, j'aspirais, moi, à devenir mère, alors que de son côté, il ne pouvait réaliser mon rêve. Je retrouvai donc mes habitudes de femme utilitaire avant d'avoir mon premier enfant et suivre un parcours marqué par la violence et la domination.

L'inceste, je l'ai reçu en héritage! En racontant mon histoire à même ces pages, je ferme la boucle sur les sévices sexuels que j'ai subis dans le passé pour pouvoir enfin vivre ma vie sans honte, sans peur, et surtout, sans souffrance! Je suis prête à recevoir l'amour d'un homme, un homme qui saura m'aimer pour la femme que je suis, pour l'être exceptionnel que je suis devenue.

Il m'est impossible de suggérer aux victimes d'abus sexuels de porter plainte. Je pense que cela dépend de leurs besoins profonds, de leur force intérieure, de leurs capacités physique et mentale. Car au Québec, décider de porter plainte contre son agresseur relève de l'héroïsme! Non seulement les sentences sont-elles ridicules, mais la justice aide davantage les agresseurs que les victimes. Si tu décides malgré tout de poursuivre, tu le fais pour toi, pour ton âme, non pour la sentence ou par idée de vengeance. Car n'oublies pas qu'il y a un «après-juridique». Le principal est de dénoncer les agressions et les injustices pour que tout cela cesse! À ce chapitre, le simple fait de dénoncer un agresseur sans pour autant aller devant les tribunaux peut être satisfaisant. Le dernier mot que j'ai pour vous tous est: RESPECT, toujours le RESPECT!

Je me porte garante de l'intégrité physique et sexuelle de MA descendance et en ce qui me concerne, plus jamais l'inceste ne se transmettra en héritage!

CHAPITRE 1

L'inceste, mon calvaire

Recroquevillée sur moi-même, la tête enfouie dans mon oreiller, tremblante et aux prises avec de violentes secousses corporelles, j'essaie de taire les bruits que j'échappe bien malgré moi. J'ai peur d'alerter ma grand-mère qui se trouve au premier étage. J'enroule la taie d'oreiller autour de mon visage pour m'assurer d'observer le silence. Encore une fois, je viens d'être agressée par l'un de mes bourreaux. Vais-je enfin mourir pour échapper à cette torture ou serai-je forcée de vivre encore et encore le calvaire infernal de l'inceste?

Je sens mes draps humides et chauds de la semence de l'homme qui vient de m'agresser chez moi, dans mon lit, et ce, en la présence de gens qui me sont chers. De vives brûlures pénètrent mon âme et m'indiquent que mon corps a été blessé. De ma main tremblante, je cherche à couvrir ma plaie. Je relève la tête et regarde ma main droite, laquelle est imbibée de mon propre sang. Je cherche une couverture, mais durant les ébats sexuels, elles ont toutes glissé au sol. Anxieuse et vivant dans une perpétuelle insécurité, j'ai dans mon lit des dizaines de peluches. J'en prends donc une pour couvrir ma vulve saignante. Une douleur intense se fait sentir, provoquant des frissons. Épuisée et moralement dépourvue d'énergie, je somnole.

Quand je ferme les yeux, je me dirige dans un monde beau et empreint de tendresse. Je vois des petits chiens qui courent dans un pré et qui m'appellent pour que je les suive. L'herbe est longue et j'ai de la difficulté à avancer. Mes jambes sont si lourdes et si douloureuses que je tombe assis au beau milieu de branches d'herbe qui me cachent des passants. Trois petits chiens viennent alors me retrouver et me lèchent la figure. Qu'ils sont beaux, ces petits amours! Je prends le plus petit dans mes bras et contemple le duvet brun pâle qui couvre son corps. Il a un peu de noir autour de la gueule, de même que sur le bout des oreilles. J'aime quand il me lèche. C'est comme des caresses sur ma peau. Il y a aussi une petite chienne blanche aux yeux bleus. «Viens, ma petite chérie, viens me voir... je ne te ferai aucun mal. Je vais te protéger». En guise de réponse, elle se cache dans l'herbe et se contente de japper. «Tu sais que je t'aime. Jamais je ne laisserais quelqu'un te faire du mal». Puis je m'amuse avec le troisième, un véritable petit coquin, celui-là. Il me mordille le pantalon et se sauve. Il ressemble à son frère, sauf que le contour de ses yeux est blanc. Je lui brasse la tête un peu pour jouer et ensuite, les deux mâles se couchent près de moi. Fatiguée, je ferme les yeux. Ce faisant, je sens une petite boule venir se blottir au creux de mes bras. Il s'agit de la petite femelle qui maintenant, est sous mon menton et me lèche les bras. La petite peste veut que je la caresse. Je l'embrasse et lui dis: «Tu n'as plus peur, ma chérie?» Je la serre toute contre mon cœur. Sa fourrure est tellement douce... Je l'aime déjà. Mon rêve se termine alors que je m'endors avec mes trois petits amis.

Tournant sur moi-même dans mon lit, la peluche servant de baume sur ma blessure décolle et amène avec elle le sang séché. Du coup, une douleur vive et intense me sort de mon sommeil. Inconsciente et encore somnolente, j'entends mon cœur émettre un cri plaintif, suivi

de lamentations. Dès que j'ouvre les yeux, j'enfouis ma bouche au creux de mon oreiller afin d'éviter que mon agresseur revienne pour mettre ses menaces à exécution. Soudain, j'entends des pas dans l'escalier qui mène au sous-sol. Ah non! Il revient et mon calvaire reprendra de plus belle. La tête toujours calée dans mon oreiller, je pleure comme un bébé. J'ai tellement peur que cet homme s'en prenne à nouveau à moi que j'angoisse. Je sens ma tête qui veut éclater et la pression qui frappe chaque côté de mon crâne. Je cherche à contrôler mes pleurs et mes gémissements, mais j'en suis incapable. Entre deux soubresauts, j'entends les pas lourds et accélérés d'un homme corpulent. Mes nerfs sont à bout et mon cœur va lâcher, j'en suis certaine. Je suis sur le point de m'évanouir quand quelqu'un tourne la poignée de ma porte de chambre. Alors que mon visage est encore plus profondément enfoui dans mon oreiller, mon cœur cesse de battre. Je ne respire plus, même mon corps s'est calmé. Je n'ose bouger ou relever la tête. À cet instant précis, je veux mourir, je veux que cesse cette souffrance intérieure. J'entends une voix masculine, mais tendre, me dire:

- Est-ce que ça va, Lyne? Est-ce que c'est toi qui as crié?

- Papa! Oui, papa, c'est moi qui ai crié, dis-je en recommençant à sangloter. J'ai eu peur, papa, peur que ce soit.....

- C'est juste un cauchemar, ma chérie. Rendors-toi.

- Non, papa, je veux te parler. Je suis tannée. J'ai mal, papa. Je ne suis plus capable...

- Écoute, ma chérie. Il est tard. Nous en reparlerons demain.

- Non, papa, je dois te parler ce soir, maintenant. Je suis écoeürée de la vie!

- Écoeürer de la vie... toi? Mais tu n'as rien vu de la vie, encore!

Puis mon père se lève de mon lit et m'embrasse sur le front. «S'il te plaît, papa, reste avec moi!», que je lui dis en retenant sa grosse main chaude et rassurante. Assise sur mes genoux au centre de mon lit, je garde sa main sur mon cœur et le supplie de m'écouter. Je tremble de peur et de douleur pendant que les larmes coulent sur mes joues pour ensuite tomber sur sa main qu'il ramène près de lui.

- Demain, ma fille, OK? Demain.

Le lendemain, je me réveille et reconnais l'odeur des toasts grillés. La vie reprend chez les Vaillancourt. Je monte les escaliers et m'installe à table à la chaise qui m'est attribuée, soit celle qui se trouve juste à côté de celle de mon père.

- Allo, me dit ma mère.

Je relève la tête et pose mon regard sur mon père. Alors que ses yeux verts croisent les miens, il met sa main chaude par-dessus la mienne et lance:

- C'est une belle journée, aujourd'hui! Allez... souris!

Ce doit certainement être un dimanche, car il n'y a que le dimanche que mes parents sont tous les deux en congé. Aujourd'hui, nous allons à Hemmingford!

Chapitre 2

Le commencement

Je suis une petite fille dynamique, qui déplace de l'air. Enjouée, pleine de vie, j'ai de l'amour à donner à tout le monde. Encore naïve et pure, j'ignore tout de la souffrance physique et morale. J'aime les gens et je vais facilement vers eux. Comme tout enfant, je fais confiance. Ma sœur et moi avons changé la vie de beaucoup de gens au sein de notre famille. Non seulement nous sommes les premières-nées, mais nous sommes des jumelles! On nous gâte et tout le monde veut nous prendre ou jouer avec nous. Bref, nous sommes le centre d'attraction et j'aime être le centre d'attraction.

J'adore mes deux familles et je ne les changerais pour rien au monde. Mes oncles et tantes sont des gens merveilleux, au même titre que mes parents qui sont bons et généreux. Comme il arrive à l'occasion dans certaines familles, chacune des miennes compte une pomme pourrie. Du côté paternel c'est Jean-Guy, et du côté maternel, c'est George. Quant aux autres, ils ne sont en rien responsables des agissements de ces deux derniers.

Les agressions sexuelles ont commencé alors que j'étais très jeune. Il y a eu des années où les attouchements dont j'ai été victime furent plus explicites que les autres. À ce moment, je ne comprends pas qu'il ne s'agit pas de simples caresses émises par des oncles aimants. Je ne décède pas que les gestes qu'ils posent ne sont ni beaux ni bons pour moi. Je ne me souviens pas des premiers épisodes tellement cela remonte à ma plus tendre enfance. J'ai un vague souvenir remontant à l'époque où je devais avoir environ trois ans. Je suis assise sur Jean-Guy, face à lui, les jambes de chaque côté de son corps. C'est là la position que nous prenons souvent lorsqu'un bébé est couché sur nous. Je dors profondément, en toute sécurité, la tête bien appuyée sur sa poitrine, alors qu'il frotte mon dos et mes cheveux. J'aime les caresses et la tendresse, mais malheureusement, j'en manque beaucoup de la part de mes parents. Ma mère n'a pas encore accepté le fait que la vie lui a envoyé deux enfants, tandis que mon père, comme presque tous les hommes de son époque, ne démontre pas beaucoup d'affection. Néanmoins, ma sœur et moi avons deux grandes familles qui ne demandent qu'à nous aider et nous aimer.

Donc, je suis assise sur Jean-Guy et je dors profondément. Soudain, je me réveille avec une sensation de brûlure entre les jambes. Je me sens serrée. Une fois bien réveillée, je sens la main de mon oncle qui pousse mes fesses vers lui tout en faisant un mouvement de va-et-vient, de même que je sens quelque chose de dur qui me fait mal entre les jambes. Étant mal, j'essaie de me défaire de ma position. Après qu'il m'ait demandé d'attendre, Jean-Guy me retient de force contre lui.

- Ça fait mal, mon oncle, j'ai mal!

J'ignore ce qui se passe, mais je n'aime pas cela. Tout ce que je veux, c'est partir et me libérer de cette emprise. C'est là mon premier souvenir en tant que victime d'abus sexuels, la

première fois que j'ai senti que ce que l'on me faisait n'était pas bien et la première fois où on me faisait mal. Jean-Guy pousse mes fesses sur son pénis, qu'il garde à l'intérieur de son pantalon, pour se masturber.

Cette nuit-là, j'ai mal à ma vulve. Entendant mes plaintes, ma mère se réveille, me couche sur la table de la cuisine, ouvre la lumière, enlève ma culotte et examine mes parties génitales.

- Ça brûle, maman!

- Je sais, c'est tout rouge.

Après m'avoir nettoyée comme il faut à l'eau et au savon, elle me met une crème quelconque en pensant que cette rougeur est due au frottement de mes pantalons ou encore, que je souffre d'une infection. À partir de ce moment, et jusqu'à l'âge adulte, je connaîtrai plusieurs problèmes d'ordre génital: infections vaginales, infections urinaires et constipation marqueront mon enfance. Du coup, la table de cuisine se transforme en table de consultation et de traitements.

Chapitre 3

Une vie de chien

Par la suite, au même titre que mes deux sœurs, il m'est arrivé souvent d'être assise sur mon oncle alors que nous nous trouvions tous dans le salon. Lorsqu'il plaçait une couverture sur nous, nous savions toutes les trois qu'il était en train d'abuser de l'une de nous. Là, il insérait ses doigts dans mon vagin. Il lui arrivait même de sortir son pénis pour le frotter sur ma vulve. Il touchait aussi mes seins et les massait. Nous y passions toutes. À certaines reprises, j'ai remarqué qu'il abusait de France et de son amie Josiane en même temps. Une sur chaque jambe; elles ne voulaient pas, mais nous n'avions pas le choix. Pour ma part, lorsque je refusais, il disait à ma grand-mère que j'étais tannante ou que je n'écoutais pas. Du coup, je me faisais disputer avant d'être confinée dans ma chambre.

Plus tard, l'une des tactiques de mon oncle consistait à demander à l'une ou plusieurs d'entre nous d'aller au dépanneur. Cela voulant dire que nous serions épargnées, nous voulions bien sûr tous y aller. Deux jeunes filles pour ramener des chocolats à un sou! Aujourd'hui, c'est moi qui ai perdu le pari. Il m'a choisie. Je demande aux filles de ne pas y aller, de rester ici avec moi. Mais rien à faire, elles partent toutes, trop contentes de passer leur tour. Aussitôt la porte fermée, Jean-Guy baisse son jean et me lance:

- Tu sais ce que tu as à faire!

Je me retrouve donc à genoux entre ses jambes pour lui faire une fellation. Tout ce que je souhaite, c'est que la semence vienne au plus vite, car après, ce sera terminé. Il pousse à ce point ma tête pour enfoncer son pénis au fond de ma gorge, que je souffre. N'ayant pas la bouche assez grande, je sens le coin de mes lèvres se déchirer. Ça fait mal. Plus je veux retirer ma tête, plus il la pousse. Alors que son sexe est au plus profond de ma gorge, il me dit que je fais bien ça, que je suis la meilleure!

- Toi, ton chum va t'aimer! ajoute-t-il.

Dans ma tête de petite fille, je me dis que je dois avoir une bosse derrière la tête tellement il est loin. Étant donné mon jeune âge, je ne comprends pas vraiment et je fais preuve de beaucoup d'imagination. Enfin, la semence. Jean-Guy lâche prise et je peux me retirer pour aller cracher le contenu de ma bouche dans la toilette, laquelle se trouve juste à côté de la cuisine. Lorsque les filles arrivent peu de temps après avec les bonbons, je suis en haut dans le salon en train de regarder dehors, tandis que mon oncle est dans la cuisine.

- Lyne vient chercher tes bonbons, tu les as mérités, lance ce dernier.

- Non merci, je n'en veux pas.

Lynda et France sont heureuses et enjouées. Elles ont des bonbons. Je ne peux les blâmer, car lorsque c'est à mon tour de m'en sauver, j'agis de la même façon.

Je demeure dans mon petit monde et me demande si ce que j'ai fait à oncle Jean-Guy est bien ou mal. Ça ne doit pas être bien, car il se cache toujours. Chaque fois, je lui dis que je ne veux pas, mais il ne m'entend pas. C'est un adulte, il doit faire ce qui est bien pour moi. Il sait, lui, ce qui est bien! Je dois lui faire confiance, car c'est un grand. Et s'il me demande de lui faire des choses comme ça, c'est parce que je dois le faire. Mais quand j'ai mal, ne devrait-il pas cesser? Aussi, quand je lui demande d'arrêter, il se contente de me dire «de faire plaisir à mon oncle». Pourquoi plaisir? Papa ne me demande jamais de lui faire plaisir comme ça! Chaque fois que je joue avec lui et que je dis que j'ai mal, il s'arrête aussitôt. Alors pourquoi mon oncle Jean - Guy continue-t-il? Il ne m'entend pas. La prochaine fois, je vais donc le dire plus fort.

Mes parents travaillent fort tous les deux et pour eux, ce n'est pas toujours facile. À titre de syndicalistes, ils représentent les employés pour les défendre auprès de leur employeur. Ils doivent donc souvent s'absenter le soir pour participer à des réunions ou des rencontres. Outre cela, ils donnent des cours de relation de couple pour le diocèse, alors que mon père répond fréquemment à des appels à l'aide lancés par des employés. Ma mère et lui se rendent très disponibles pour autrui. La plupart du temps, lorsqu'ils ne sont pas à la maison, c'est ma grand-mère paternelle qui nous garde. Qui ne ferait pas confiance à une merveilleuse grand-maman? Lorsqu'elle nous garde, oncle Jean-Guy vient régulièrement à la maison. Je n'ai jamais compris pourquoi. Grand-mère prétend qu'il vient pour l'aider, sauf qu'il ne l'aide jamais. Toujours, nous devons le servir, ou encore, aller au dépanneur pour chercher ses bonbons ou sa liqueur. C'est vrai qu'à l'occasion, il s'amuse avec nous. Mais nous avons vite compris que ce qu'il nous propose n'est pas un jeu. Cadet de la famille, il avait seulement seize ans quand Lynda et moi sommes venues au monde. Nous étions sa fierté, disait-il! D'une certaine corpulence avec des cheveux blond roux, il est dominant, manipulateur et menteur. Nous devons toujours lui rendre service, sans quoi grand-maman nous crie après. Il a habité avec elle jusqu'à ce que j'aie onze ou douze ans. Lorsqu'il a commencé à m'agresser, il devait avoir dix-neuf ans.

Chapitre 4

Un réveil difficile

J'ai environ six ans. Jean-Guy nous garde à la maison, alors que je dors dans la même chambre que ma sœur jumelle. Je suis profondément endormie quand je me fais réveiller par quelqu'un qui me pousse dans le dos.

- Lyne, réveille-toi. Lyne... Allez... Lève-toi.

- Non, je veux dormir.

- Allez... Lève-toi tout de suite.

J'ouvre les yeux et vois mon oncle. Du coup, les émotions montent en moi. «Pas encore, non, je ne veux pas. Je n'aime pas ça.» Mes yeux s'emplissent de larmes et la peur m'envahit. Tout ce que je veux, c'est retourner dans mes rêves d'enfant, dans mon petit monde de jeux. Je ne veux pas voir ce visage qui me terrorise. Je sais que je vais me sentir mal et qu'il va me toucher là où je ne veux pas. Et ce n'est pas bien. Il va vouloir que je mette son pénis dans ma bouche. Ça put, je n'en ai pas envie. Il est gros et ma bouche, elle, est trop petite. Ça ne goûte pas bon! Il me pousse un peu plus fort et dit:

- Allez, il ne faut pas que tu réveilles ta sœur. Sois gentille et viens avec moi.

Les idées encore confuses suite à ce brusque réveil au beau milieu de la nuit, je m'extirpe de mon lit douillet et me dirige vers la cuisine. Ce faisant, j'entends sa voix me dire: «Non, ici... dans la chambre.» La voix vient de la chambre de mes parents. Dans le noir le plus complet, je m'y rends. Debout dans l'ouverture de la porte, Jean-Guy me dit d'entrer. Encore tout endormie, j'obéis, puis il ferme la porte derrière moi et ouvre la lumière. Au contact de celle-ci, les yeux me brûlent. Je vois embrouillé, tant à cause de la luminosité qu'en raison des larmes qui coulent sur mes joues. Je regarde mon oncle et lui dis:

- Je ne veux pas! Je n'ai pas envie de faire ça! Ça ne me tente pas! Je veux aller me coucher!

Pour m'assurer qu'il comprenne bien ce que je dis, je m'efforce de parler fort. Il me regarde, mais continue comme s'il n'avait rien entendu. Je le pousse pour l'éloigner de moi, mais du fait que je n'ai que six ans, mon petit corps ne fait pas le poids devant un grand homme

de vingt-deux ans. Devant ma réaction, il pose un tel regard sur moi que j'ai peur qu'il se mette en colère.

- Tu vas voir... Ça va aller vite. Après, tu pourras retourner te coucher.

Je me dis que c'est peut-être vrai et que ça va aller vite. À l'aide d'un signe de tête, je réponds par l'affirmative. Ne pouvant rien contre lui, je préfère faire ce qu'il dit et retourner me coucher au plus vite. Puis il me montre une robe posée sur le lit et m'ordonne:

- Mets-la.

- Non, c'est à maman. Je ne peux pas. Elle va être fâchée.

- Tu la mets tout de suite, insiste-t-il en augmentant le ton de sa voix, ou sinon, je vais dire à ton père ce que tu fais. Tu sais que ce n'est pas bien ce que tu fais!

À nouveau, j'acquiesce d'un signe de la tête. Je savais que ce n'était pas bien. J'ai fait des choses qui vont faire fâcher mes parents. Ah non... Pas encore. Je suis déjà assez malcommode! Je ne comprends pas pourquoi cela a commencé et pourquoi je le fais. Tout ce que je sais, c'est que je le fais et que je suis méchante. Je mets donc la robe en tulle blanche de maman, sauf qu'elle est trop longue pour moi. Même qu'elle fait presque le double de ma grandeur. Mon oncle me soulève et m'installe debout sur le lit, pendant que de mon côté, je regarde par terre tellement je voudrais disparaître, partir loin dans mes rêves, dans mon lit où j'étais si bien et si confortable. Il me dit: «Tu es belle! Tout ça, c'est de ta faute, tu es trop belle!» De la tête, je fais signe que non. Non, je ne suis pas belle, et non, ce n'est pas de ma faute. Je ne sais pas pourquoi je fais non. Peut-être est-ce pour signifier que je ne veux pas, que je refuse de vivre ce qui va suivre. Il est trop gentil, trop. Vraiment trop. Mais je ne peux pas retourner dans mon lit, car autrement, il dira à mon père que je lui fais des choses pas gentilles.

Il glisse ses mains sous la robe de nuit et longes mon petit corps en montant et en descendant. Il me demande de le regarder dans les yeux, mais j'en suis incapable. Alors que je pleure en silence, mes larmes coulent sur mes joues et sur la robe blanche. Après avoir descendu son pantalon, sans que je ne sache pourquoi, il bouge son pénis d'une main et de l'autre, me caresse sous la robe.

- Tu es tellement belle, Lyne, avec tes cheveux d'or. Tu ferais bander n'importe quel homme. Tu sais, tu es chanceuse que je sois là.

Je fais oui de la tête. Je ne sais pas pourquoi, mais je veux juste que ça aille aussi vite qu'il me l'a dit. S'il dit que je suis chanceuse, alors je dois l'être!

- Tu es chanceuse parce que moi, je t'aime et je fais attention à toi. Ça pourrait être n'importe quel homme, mais moi, je vais faire attention à toi. Tu vas voir que ça ne fera pas mal. Je te le promets.

Chapitre 5

La réalité qui fait mal

J'ignore ce que veut dire mon oncle Jean-Guy. Tout ce que je veux, c'est que ça se termine vite pour que je puisse retourner dans mon lit. Il passe sa main libre entre mes jambes et entre ses doigts dans mon sexe. Surprise, je sursaute, car je ne m'y attendais pas. Il fouille en moi et ses doigts, bien enfoncés, commencent à me faire mal.

- Non arrête, ça me fait mal.

- Ben non... Tu vas voir, tu vas aimer ça!

- Non, non! S'il te plaît, arrête, je veux aller me coucher.

- OK, d'abord, couche-toi sur le lit.

- Je ne veux pas, que je rétorque en pleurant et en tremblant. S'il te plaît. Papa va être fâché s'il sait que je ne suis pas encore couchée.

Puis je me mets à crier à tue-tête pour qu'il comprenne.

- NOOOOON!

Mais il continue, comme s'il ne m'entendait pas. Une fois que je suis étendue sur le lit, il remonte la robe jusqu'à ma taille. À l'aide du tulle, je me couvre la tête, comme pour oublier que je suis avec lui dans la chambre de mes parents. Il met son pénis à l'entrée de mon sexe et commence à me pénétrer. Une sensation de brûlure se faisant aussitôt sentir, je lance un cri de douleur.

- Aïe! Ça me fait mal!

- Tu vas voir... Ça sera pas long, tu vas aimer ça.

- NOOOOOOON, mon oncle, NOOOOOOON! S'il te plaît, tu me fais mal!

Il prend mes hanches entre ses deux mains et d'un seul coup, entre en moi son énorme pénis. La douleur est tellement insupportable, que je perds pratiquement connaissance. Je reprends sur moi lorsqu'une douleur jusqu'ici inconnue me ramène à la dure réalité. Je sens un mouvement de va-et-vient à l'intérieur de mon corps, jumelé à une souffrance indescriptible.

Mon corps tout entier me fait mal et mon âme se déchire, alors même que je n'ai pas encore compris ce qui se passe. Histoire de me sécuriser, je cherche des points de repère. D'accord... Je suis dans la chambre de mes parents, couchée sur leur lit. Je retire le tulle de sur ma tête, et aperçoit... oh oui... j'aperçois la figure d'un homme que je détesterai jusqu'à la fin de mes jours.

Il m'avait dit que je n'aurais pas de mal et pourtant, je n'ai jamais eu aussi mal de ma vie. S'il m'aime, comme il le dit, pourquoi me fait-il ça? J'entends un cri sourd, suivi d'une dernière secousse à l'intérieur de moi. À cet instant même, je suis dépourvue de tout sentiment.

J'essaie d'analyser ce que je viens de vivre et ne parviens pas à comprendre. J'ai l'impression de ne plus ressentir la douleur. Je ne sais pas si mon cerveau l'a mise de côté ou si je suis tout simplement comme «anesthésiée», ce qui peut survenir lorsque l'on est en mode survie. Je ne ressens plus rien, tant physiquement que moralement. Je ne suis plus dans l'instant présent, je suis dans un autre monde.

Jean-Guy se retire de mon corps et m'ordonne de retourner dans mon lit. J'essaie de refermer mes cuisses ensemble, mais elles ne réagissent pas. Ouvertes à 180 degrés, elles sont bloquées. Je parviens à me tourner sur le côté, mais mes jambes sont engourdis. Voyant cela, mon oncle me prend par le bras et me tire vers lui. Après quoi, je me lève du lit et me dirige vers ma chambre. Mes jambes refusant de suivre, je marche sur la longue robe blanche et trébuché. J'avais oublié que je portais le vêtement de nuit de ma mère. Après que mon oncle m'ait demandé de l'enlever, je la retire au beau milieu du corridor et l'abandonne sur le plancher de bois franc. De retour dans ma chambre, je soulève les couvertures et me glisse à l'intérieur de mon lit comme si rien ne s'était produit. Je ne pleure plus, je suis dans un état second. Je m'endors très vite, comme pour fuir mon cauchemar et retrouver mes doux rêves d'enfant. Bien que je ne le réalise pas encore, je viens de vivre l'événement le plus difficile de ma jeune vie. Ceci marquera à jamais mes rapports avec les autres êtres humains, spécialement avec les hommes.

Pourquoi est-ce que mon ami de là-haut, mon grand-père Roméo, a laissé faire une chose aussi terrible? Moi qui lui parle chaque jour, je pensais qu'il m'aimait et surtout, qu'il devait me protéger!

- Grand-papa, je ne comprends pas pourquoi. Qu'ai-je fait pour mériter de telles souffrances? Est-ce que je mérite ce qui m'est arrivé? Jean-Guy dit que je suis responsable et que c'est de ma faute, car je suis trop belle!

Je ne veux pas être belle! Je ne veux pas qu'il me trouve belle! J'ai décidé que je ne serai pas belle et que les hommes ne me trouveront plus jamais belle! J'ai décidé que si ce n'est pas bien, je ne ferai plus ces choses-là avec un homme. Je vais être une petite fille gentille et non seulement mon papa sera content de moi, mais ma maman va m'aimer moi aussi!

Un jour, je demande à ma mère de me faire couper les cheveux. Elle refuse en me disant:

- Tu ne feras pas couper tes superbes cheveux... C'est de l'or, Lyne!

Oncle Victor dit toujours que nos cheveux sont faits d'or tellement ils sont blonds! Tout le monde nous trouve très jolies... Trois belles filles blondes. Mais moi, je vais tout faire pour ne pas être belle.

Chapitre 6

Hemmingford

Hemmingford, synonyme de joie et d'amour. Nous aimons beaucoup aller à la campagne chez oncle Paul et tante Rose. La ferme, les animaux, le vent sur ma peau, l'odeur du fumier... J'adore. C'est l'automne, et nous allons chercher des pommes. Outre le fait qu'il possède des champs remplis de pommiers et d'érables, mon oncle fait son sirop lui-même et cultive des légumes. Quand nous arrivons chez lui, on peut apercevoir un petit kiosque sur le bord du chemin. Hemmingford, pour moi, c'est la liberté, car nous pouvons courir et nous amuser.

Tante Rose a toujours une table remplie de nourriture pour recevoir les gens. Oncle Paul est le frère de mon grand-père Roméo, le père de mon père. Il lui ressemble beaucoup. Lui et sa femme sont des personnes fondamentalement bonnes et humaines. Chaque fois que nous arrivons à l'improviste, ils sont toujours heureux de nous accueillir. Chez eux, tout le monde est le bienvenu. La porte est toujours ouverte et la maison accueillante. Même moi, Lyne, je suis la bienvenue! Ils ont toujours des petites marques d'attention pour les enfants. Quand oncle Paul raconte ses histoires de campagne, je pose toujours des questions, trop de questions. Je suis curieuse et j'aime tout savoir. Il est celui qui va aider à faire le vêlage des vaches chez les agriculteurs. Quand la situation se corse, il est toujours là! J'aime cet homme qui me fait penser à mon grand-père, même si je n'ai pas beaucoup connu ce dernier puisqu'il est décédé à l'âge de cinquante-quatre ans d'une cirrhose. À l'époque, j'avais environ deux ans. Néanmoins, c'est un homme qui m'a marquée. Je me souviens très bien lorsqu'il venait jouer avec moi sous la table, alors que nous étions chez oncle Paul.

Avec son dos penché en avant et ses jambes raides, tante Rose a une démarche bien particulière. De même, elle a les mains déformées par l'arthrite. Malgré tout, elle a un cœur immense. Toujours souriante et aimante, elle ne se plaint jamais. La senteur du feu de poêle à bois et de la popote de campagne me la rappelle sans cesse. Chez elle, en peu de temps, la table passe de quatre à douze personnes. D'une voix forte et enjouée, on l'entend toujours dire: «Vous restez pour dîner! C'est déjà prêt! Juste à mettre *quek pétates* à cuire et ça y est!»

Je veux être comme eux plus tard. Tout le monde arrête chez eux pour jaser, pour acheter ou pour emprunter. Lorsque je m'y trouve, je passe la plupart de mon temps à l'extérieur pour jouer avec les animaux. Pas question que ceux-ci entrent dans la maison. Même pas les chiens. Alors, je suis toujours dehors, en leur compagnie. Il n'y a que l'étable, la porcherie et le poulailler où nous ne pouvons aller sans supervision. Mais chaque fois que nous allons chez lui, oncle Paul nous fait faire le tour. Mon père dit que la senteur du fumier va nous empêcher d'être malades ou d'attraper la grippe durant l'hiver. Nous nous rendons là-bas au moins quatre fois par année et c'est toujours une belle journée pour tout le monde. Je reviens avec plein de rêves et d'histoires à me raconter. Je me souviens de toutes les senteurs, les images et les sons que j'ai entendus durant mon passage.

La chienne de mon oncle vient d'avoir des bébés. De vraies petites boules de poil. Couchée dans la paille avec les huit chiots, je ne bouge plus de là. Je les caresse, je les embrasse. Ils sont trop mignons, même s'ils sont des chiens bâtards. La mère une belle chienne blanche et le papa un petit bâtard blanc et noir qui *zigne* toujours sur nous. Je ne l'aime pas! Il est fatigant et je me sens coupable chaque fois qu'il fait ça sur moi. Il me fait penser à Jean-Guy quand il bouge son pénis sur moi. Comme si je l'attirais, comme si j'étais responsable de son comportement. Je suis gênée, je veux me cacher, mais oncle Paul me dit qu'il fait ça avec tout le monde, que ce n'est pas de ma faute. J'ai plein de liquide sur ma jambe et c'est dégueulasse! Voilà maintenant que même les chiens se soulagent sur moi.

Je suis complètement dingue d'un magnifique petit chiot tout blanc, dont les yeux sont à peine ouverts.

- Lyne, le dîner est prêt! me crie tante Rose dans la rallonge où se trouvent la chienne et ses petits.

- Merci, mais je vais rester ici avec eux. Je n'ai pas faim.

Mon père vient me rejoindre et me dit de venir manger, que je pourrai y retourner après le dîner. Je cours à l'intérieur, me lave les mains et m'assois à la table. Dès que mon assiette est vidée, je retourne voir mes petits trésors. Puis vient le temps de partir, de retourner chez nous à Saint-Hubert. Je dois laisser mes petits chiens d'amour, en sachant très bien que lorsque je reviendrai, ils ne seront plus là.

Oncle Paul m'a déjà expliqué qu'il doit les donner, du fait qu'il ne peut tous les garder. Il y a juste ce fichu de mâle qui *zigne* partout et qui me fait fâcher qu'on est sûr de toujours retrouver. Soudain, tout juste avant de partir, mon père me dit:

- Lyne, sais-tu quoi?

- Non!

- Oncle Paul trouve que tu es très gentille avec les chiens et il aimerait que tu en amènes un à la maison pour t'en occuper.

- J'en ai trop, ici, précise mon oncle, et si tu peux m'aider en prenant soin de l'un d'eux, je serais bien content.

- Quoi? Pour vrai? Si c'est une blague, elle est vraiment pas drôle!

En disant cela, les larmes coulent sur mes joues. Je pleure de joie tant je n'y crois pas. Je regarde ma mère qui, assise dans la voiture avec mes sœurs, attend que je les rejoigne. Alors qu'elle m'adresse un sourire, je lui lance:

- C'est le plus beau jour de ma vie et le plus beau cadeau de ma vie! C'est vrai! Lequel, oncle Paul? Lequel est-ce que tu me donnes?

- Eh ben... Tu sais, pour moi, c'est du pareil au même, c'est juste une bouche à nourrir. Tu choisis celui que tu veux.

Sans plus tarder, je cours derrière la maison. Je sais, je sais lequel je veux. Les larmes dans les yeux, je ne vois plus où je vais, mais heureusement, je connais bien le chemin. Quand j'entre avec fracas dans la rallonge de la maison, la chienne se lève, tant je l'ai effrayée. Je m'excuse auprès d'elle et la caresse pour la rassurer.

- Je m'excuse de t'enlever un de tes bébés, que je lui dis, mais tu le sais que je vais en prendre soin et que je vais beaucoup l'aimer. Je sais que c'est triste et que ça fait mal de perdre son bébé, mais tu sais où elle va et je vais la ramener quand je reviendrai. Ce n'est pas comme si je partais pour toujours!

- Tu sais qu'elle ne comprend pas tout ce que tu viens de lui raconter? me crie papa avant de se mettre à rire en compagnie de mon oncle.

- Elle m'a léché la figure pour me dire qu'elle a compris et elle s'est recouchée. Elle est d'accord pour que j'amène son bébé avec moi. La petite fille, je veux la petite fille! dis-je en tendant la belle petite chienne blanche à mon oncle.

- Je ne sais pas, Lyne, elle n'a pas l'air très forte, ta petite fille. T'aimerais pas mieux choisir un gros costaud?

- Non, non... Je sais que la petite fille a besoin de moi. Elle a besoin que je la protège et que je l'aime fort. Tu m'as dit que je pouvais choisir celui que je voulais, non?

- Ben oui, ma cocotte!

- Alors, c'est elle que je veux! Elle va s'appeler Boule de Neige parce qu'elle ressemble à une boule de neige!

Oncle Paul prend donc Boule de Neige et la dépose dans une petite boîte en carton. Je lui saute au cou et l'embrasse pour le remercier de ce super cadeau! À partir de maintenant, je suis responsable d'un être vivant, une belle petite chienne du nom de Boule de Neige! Elle m'appartient et c'est moi qui dois m'en occuper. Aucunement jalouses, mes sœurs ne feront jamais allusion au fait que je suis la seule à avoir reçu un chien en cadeau. J'ai eu quelque chose qu'elles n'ont jamais eu... une petite chienne! Elle sera ma confidente, ma meilleure amie, mon âme sœur.

Dès son arrivée à la maison, Boule de Neige dort avec moi et me suit partout. C'est un être exceptionnel! Elle me permet de me sentir aimée et utile dans la vie. En quelque sorte, je pense qu'elle m'a sauvé la vie. Chaque fois que je songe à m'enlever la vie, je la regarde et me dis que je n'ai pas le droit de l'abandonner. Elle m'est fidèle, et donc, je lui dois aussi fidélité. Elle reçoit dix fois plus d'amour que ce dont elle a besoin, et elle me le rend bien. C'est le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu.

Chapitre 7

Rendre service

Par un superbe après-midi ensoleillé d'été, je suis dehors en train de jouer à la cachette avec mes amies lorsque ma grand-mère m'appelle.

- Lyne! Viens ici!

- Oui, grand-maman, j'arrive!

- Oncle Jean-Guy veut que tu ailles faire une commission pour lui.

- Demande à Lynda, je joue à la cachette, que je réponds avant de retourner vers la cour arrière.

- Lyne!

- Ça ne me tente pas! dis-je en revenant sur mes pas. Qu'il y aille tout seul.

- Il a demandé que ça soit toi, pas Lynda.

- Qu'est-ce que ça peut faire? C'est juste une commission!

- Ne me fais pas fâcher. Va chez nous, il va te dire ce qu'il veut.

Mais plutôt que de m'exécuter, je retourne jouer avec mes amies.

- Lyne Vaillancourt!

- Oui, grand-maman Vaillancourt?

- Oncle Jean-Guy vient de rappeler. Tu n'es pas allée faire sa commission?

- Mais je joue à la cachette!

- Tu y vas tout de suite, c'est compris?

- OK!

Ma grand-mère et Jean-Guy habitent sur la rue Murray, juste en face de la polyvalente. Je me rends à l'appartement d'un pas lent, car je sais ce qui m'attend. J'ai pensé à faire une fugue, me sauver, disparaître... Mais où irais-je? Ma grand-mère va dire à mon père que je ne

l'ai pas écoutée et je vais encore me faire punir. Sur le trajet, je rencontre Mylène, une amie d'école. Alors qu'elle me demande où je vais, je lui réponds que je vais faire une commission pour mon oncle. Lorsqu'elle me propose de venir avec moi, c'est avec joie que j'accepte. Super! que je me dis. Si je suis accompagnée par une amie, il n'osera pas me toucher. J'arrive donc chez lui, sonne, et monte les escaliers.

- C'est qui la fille avec toi?

- Mon amie Mylène!

- Qu'est-ce qu'elle fait ici?

- Ben... On jouait ensemble.

- OK, j'ai besoin de toi ici, alors ton amie va aller faire la commission.

Cela dit, il rédige une liste à l'intention de Mylène, lui donne l'argent et ferme violemment la porte.

- Me niaises-tu, sacrement? lance-t-il.

- Non, pourquoi tu dis ça?

- Quand je veux que tu viennes, tu viens toute seule!

- Ben moi, j'en ai pas envie!

- Tu le sais que c'est pas bien! Veux-tu que je dise à ton père ce que tu me fais?

- Ça ne me dérange pas, parce que c'est pas de ma faute.

- Ah ouais! Mais moi je connais des choses que ton père a faites et si je vais à la police, ils vont l'arrêter et le mettre en prison. Est-ce que tu veux que ton père aille en prison?

- Non.

Puis il m'ordonne de baisser mes culottes courtes. Après que je me sois exécutée en silence, il insère deux doigts dans mon vagin tout en caressant mes seins qui commencent à prendre de l'ampleur. Depuis le fameux soir dans la chambre de mes parents, Jean-Guy me pénètre deux ou trois fois par semaine, et cela ne me fait plus du tout mal. Après un court moment, il me demande de me coucher sur le fauteuil.

- À cause de toi, on n'a pas beaucoup de temps, maugrée-t-il. Ton amie Mylène va revenir bientôt.

Il écarte mes jambes et me pénètre sans plus de préparation, pendant que je fixe le plafond et attends qu'il finisse. Il commence à aller plus vite et est à la veille d'éjaculer quand tout à coup, la sonnette retentit. Enfin!

- C'est Mylène! dis-je en le repoussant.

- Je n'ai pas fini! réplique-t-il sur un ton agressif.
- Elle est à la porte.
- Elle va attendre!
- Oui, mais...
- Ferme ta gueule!

J'obtempère et cesse de parler. J'entends à nouveau la sonnette, mais ne dis rien. Lorsque nous entendons Mylène m'appeler du pied du balcon, Jean-Guy se fâche et commence à sacrer. Il transpire tellement, que sa sueur coule sur moi. J'en ai dans le visage et sur mes seins. Cela me dégoûte tellement, que j'essaie de tasser ma tête pour éviter d'en recevoir dans la bouche! Finalement, il se lève, me regarde et me dit:

- C'est de ta faute, ça!
- Quoi, ça?
- Si ça marche pas.
- C'est pas de ma faute!
- Prends-la dans ta bouche et brasse-la en même temps.

Maintenant qu'il est debout et moi penchée à ses pieds, voilà que la sueur qui inonde son front se met à tomber sur moi.

- T'es ben mieux de faire ça bien, m'adresse-t-il.

Comme à mon habitude, je fais de mon mieux pour le satisfaire. Lors ce qu'il me donne congé, il va de soi que Mylène est partie! Une fois arrivée à la maison, grand-maman me lance:

- Pis, c'était pas si dur?

Je vais dans ma chambre dans l'intention de me coucher, mais elle m'y rejoint pour m'annoncer que le souper est servi.

- Je n'ai pas faim! J'men câlisse de ton osti de souper! Laisse-moi tranquille pis laisse-moi mourir... Comme ça, vous allez avoir la paix.
- Ton père va arriver bientôt... Tu t'arrangeras avec.

Je pleure seule dans mon lit. Je suis tellement tannée de ma vie. Je ne veux plus faire ça! Je n'aime pas ça! Je me demande ce que mon père a pu faire pour que mon oncle puisse pouvoir

le faire mettre en prison. C'est un homme tellement doux et humain. Je ne comprends pas. Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas qu'il aille en prison. C'est mon ami, mon confident, la seule personne qui m'aime un peu.

Mon objectif est maintenant de faire en sorte que Jean-Guy ne fasse pas de mal, ou plutôt, moins de mal qu'il en a fait jusqu'à présent à ma petite sœur France. À mes cousines, aussi. Je sais très bien qu'il agresse certaines d'entre elles, et je voudrais tout faire pour empêcher qu'il les oblige à se faire pénétrer. Je sais le mal que cela fait et j'aimerais leur épargner cette souffrance, autant morale que physique.

Chapitre 8

La religion

Bien que nous ne sommes pas une famille pratiquante, mes parents désirent nous transmettre certaines valeurs religieuses. La sexualité étant chez nous abordée de façon très naturelle, ma mère nous a souvent expliqué qu'il fallait se garder pure pour notre futur mari. La chose la plus importante à offrir à notre homme, selon elle, est notre virginité. Ainsi, si nous ne sommes pas vierges, l'homme peut refuser de nous marier! Si nous nous offrons à quelqu'un avant le mariage, personne ne voudra de nous. Aucun homme ne voudra d'une fille qui a perdu sa virginité!

Un jour, elle nous a dit qu'avant le jour de notre mariage, il nous faudrait passer un examen afin de prouver à notre futur époux que nous sommes bien vierges et que nous n'avons aucun problème d'ordre génital. En entendant cela, j'ai ressenti des douleurs dans le creux des épaules et des chaleurs me traverser tout le corps. Du coup, je me suis dit que ma vie était finie puisque je n'aurais plus rien à offrir à l'homme de mes rêves. Depuis l'âge de sept ans, je vis en étant persuadée que je ne pourrai jamais me marier et avoir une vie bien à moi. Jamais un homme ne voudra de moi. Tel que ma mère se plaît à me répéter, je ne vauds rien et je ne suis bonne à rien! Cette pensée m'a traumatisée durant plusieurs mois. À présent, je me dois de trouver une solution. Je veux des enfants et je veux vivre une vie normale. À défaut de résoudre mon problème, je pleure encore et encore.

À l'âge de neuf ans, je regarde une émission de télévision intitulée «Entre chien et loup» dans laquelle Laurianne se marie avec son oncle. Je me dis qu'il doit lui être arrivé la même chose que moi et que malgré le fait qu'elle soit obligée de marier son oncle, elle semble heureuse. Même qu'elle dit l'aimer. Je pense donc que je devrai moi aussi me marier avec mon oncle pour effacer le mal que j'ai fait. Il a déjà tout pris ce que j'avais à offrir à un homme, alors pourquoi pas! Je m'efforce de croire à ce scénario, mais chaque fois que je ferme les yeux pour le voir dans mes rêves, je n'y arrive pas. Vivre un jour avec lui, être sa chose, son esclave sexuelle et... la mère de ses enfants? Non, je ne peux rêver à cela. Jean-Guy est synonyme de souffrance et dans mes rêves contrôlés, la souffrance n'existe pas.

À partir de maintenant, je vais m'efforcer d'être gentille avec lui, car c'est le seul homme qui voudra de moi. Je suis une telle pécheresse, que même Dieu ne veut plus de moi. Donc quand mon oncle demande à Lynda ou France d'aller le voir, je dis non, que moi je vais le faire! Ce n'est plus pour épargner mes sœurs, mais bien pour jouer mon rôle en tant que femme de Jean-Guy. Si je veux qu'il m'épouse, je dois tout faire pour le satisfaire. S'il a pris tout ce qu'il avait à prendre de mes sœurs, je veux qu'il me choisisse moi, et non elles. Puisque c'est mon avenir qui est en jeu, je ne dis plus rien, j'obtempère et m'offre à lui. Autrement dit, je suis SA chose.

J'ai commencé à avoir mes menstruations le 11 février, alors que j'avais huit ans. Depuis, Jean-Guy me pénètre moins souvent. Je me souviens d'un événement où il m'a encore une fois fait porter une robe de nuit appartenant à ma mère. Sauf que dans ce cas-ci, elle était verte. À nouveau, nous nous trouvions dans la chambre de mes parents et il venait tout juste de m'agresser une nouvelle fois. Je me suis levée du lit pour me regarder dans le miroir du grand bureau. Puis en gonflant mon ventre, je dis:

- C'est à cela que je ressemblerais si j'étais enceinte!

- Fais pas de blague comme celle-là.

Je me regardais dans le miroir en m'imaginant avec un gros ventre et en tournant sur moi-même.

- Ça me ferait bien, un gros ventre et un beau bébé!

En guise de réplique, il a tiré sur la robe de ma mère tout en m'ordonnant de la replacer dans la garde-robe. Il m'apparaissait clair qu'il était fâché. Je crois que je lui ai fait peur.

Depuis ce fameux jour, lorsque ça lui arrive de me pénétrer, il se retire avant d'éjaculer. Il semble que je me sois habituée à subir les agressions sexuelles de Jean-Guy et de Georges. Pour moi, c'est comme une façon de vivre, ou une obligation dont je ne peux me libérer. J'ai constamment des infections urinaires, et même rénales, qui me causent beaucoup de douleurs. Du coup, je dois toujours prendre des antibiotiques. C'est à un point tel, que mon médecin de famille ne sait plus quoi me prescrire pour soigner mes infections. Aussi, il m'arrive souvent d'avoir des feux sauvages aux lèvres. Tout cela, je le comprendrai plus tard, résulte des agressions sexuelles que je subis.

Mes parents ont fait rénover le sous-sol afin que nous ayons toutes trois notre propre chambre. De même, ils nous ont procuré à chacune un nouveau set de chambre fait en pin verni. Dans les trois cas, l'ensemble comprend un lit capitaine avec des tiroirs en dessous, un bureau de travail et une chaise. Nous sommes très fébriles d'avoir chacune une nouvelle chambre et des meubles neufs. C'est un projet qui a coûté cher, mais qui marquera notre jeunesse. La superficie habitable de notre maison a doublé. Maintenant, en bas, il y a trois chambres à coucher. Une rouge, une bleue et une jaune. Pour ma part, j'occupe la jaune, soit celle qui est quelque peu en retrait par rapport aux autres pièces du sous-sol. Si mes sœurs ont des chambres côte à côte, moi je suis beaucoup plus loin, juste à côté de la salle de bain. Outre nos chambres, il y a un établi muni d'une porte de secours, une chambre pour la fournaise et un grand salon moderne avec bar et foyer! Ça sent bon, le bois, c'est beau! C'est un style qui fait western. Le seul problème est qu'il y a beaucoup d'araignées. Or, je déteste les araignées. Non seulement elles sont grosses, mais elles entrent partout.

Chapitre 9

Un 24 décembre

C'est enfin Noël. Comme c'est presque toujours le cas, nous recevons encore cette année. La tourtière, la dinde, le bon ragoût de pattes de cochon que ma mère prépare depuis des mois... Comme à l'habitude, ce soir, la table sera pleine de victuailles faites maison, sans compter les nombreux desserts. Et encore une fois, nous mangerons à s'en desserrer la ceinture! Je suis assise sur le sofa du sous-sol et attends impatiemment que les invités arrivent. J'imagine que je suis grande et que j'ai un copain avec qui je discute comme les grands le font. La musique est déjà au rendez-vous, les plats de bonbons et de croustilles sont sur les tables et le bar de mon père est prêt à recevoir les nombreuses commandes de boissons alcoolisées. Voilà que la sonnette retentit. J'entends mes sœurs courir pour ouvrir la porte, recevoir les gens et déposer les manteaux sur le lit de mes parents. Des sacs de plastique jonchent le sol pour recevoir les bottes parsemées de neige.

Tout est sous contrôle. Ma mère est au fourneau et mon père installe des caisses de bières à l'extérieur pour les garder froides. Alors que je monte les escaliers, j'entends tante Angéline, oncle Victor et les garçons. Victor est un bout en train et chaque fois qu'il est là, le plaisir est toujours de la partie! Il chante, il danse et fait de l'animation. La chanson qui pour moi le caractérise le mieux est «Lâche pas la patate!» C'est un homme très manuel qui fabrique tout de ses mains. Dans la vie, il est boucher, mais à la maison, il est un véritable menuisier. Son établi est un vrai paradis, pour moi, tant il y a d'outils. J'aimerais tellement pouvoir m'y installer et construire de belles choses. Bien qu'un peu plus réservée, Tante Angéline participe tout de même aux festivités. Ma mère m'a souvent raconté que les deux auraient aimé avoir une fille et qu'elle avait déjà pensé leur proposer de m'adopter. J'aurais beaucoup aimé. Du fait qu'ils auraient pu être mes parents de substitution, ils ont une place toute spéciale dans mon cœur. Je m'imagine être leur petite fille choyée et désirée!

Voilà qu'arrivent mes grands-parents maternels. Mon grand-père est un homme d'une stature impressionnante. Il ne peut plus plier les jambes en raison d'un accident de travail. Depuis, il marche avec des cannes. Il ne parle pas beaucoup, mais on peut quelques fois le surprendre à rire en silence lorsque la maisonnée s'anime de bonheur. Grand-maman, elle, est une femme de caractère. Mais malgré son air sévère et ses gestes brusques, elle ne ferait pas de mal à une mouche. Son passe-temps préféré est de téléphoner à CKAC pour se plaindre de tout et de rien! Dans notre famille, donner son opinion n'a jamais constitué un problème. Les animateurs la connaissent au point de l'interpeller par son nom! Elle adore ça. Mon grand-père aime bien quand elle se chicane à la radio, car pendant ce temps, elle ne s'en prend pas à lui!

Dans la famille de ma mère, on joue aux cartes. À la mitaine, au 500, et j'en passe. Après le repas, les gens descendent pour aller danser, restent en haut pour jouer aux cartes ou se précipitent à l'extérieur pour vomir! Ha! Ha! Ha! Une chose demeure certaine, le fun est pogné

dans la maison! Après celle des parents de ma mère, on assiste à l'arrivée d'oncle George, le bébé de la famille. Encore célibataire malgré la trentaine bien sonnée, on peut dire de lui qu'il est un GROS bébé. Il est, effectivement, plutôt corpulent. Chaque fois qu'il vient fêter, il se fait des provisions pour l'année. Vivant de l'aide sociale depuis toujours, il est très pauvre. Même que durant un certain temps, il a été itinérant.

Si j'aime autant la période des fêtes, c'est qu'elle nous amène beaucoup de visite, en plus de la musique et des chants qui se font entendre. Ce soir, à l'étage, les cris des joueurs de cartes retentissent. Il y a de l'action et j'adore ça! Puis vient le moment où tout le monde descend au sous-sol pour le dépouillement de l'arbre de Noël. Seuls les enfants peuvent développer quelques cadeaux. Ainsi, le reste de la nuit, nous pouvons jouer avec nos jouets pendant que sous l'effet de l'alcool, les adultes poursuivent les festivités entre eux. France et Lynda jouent dans la chambre de France avec la belle maison de poupée que cette dernière vient de recevoir. Quant à moi, je découvre mon nouveau jeu de magie et me prépare à faire un spectacle devant les invités. Je suis assise par terre, mon jeu éparpillé sur le fauteuil du sous-sol. Je suis concentrée et tente de comprendre comment faire disparaître la boule rouge dans le bidule quand je sens une main sur mon épaule.

- Viens ici, me dit oncle George.

- Non.

- Lyne, sois gentille... Viens ici.

- Je m'amuse, là!

- Ça sera pas long. S'il te plaît!

Depuis le temps que cela m'arrive, je sais que je n'y échapperai pas. Je me tourne et regarde partout dans le sous-sol. Il n'y a plus personne. Que George et moi. Au même moment, ça brasse en haut. Les cartes et la boisson aidant, les adultes se chicanent! Alors je suis oncle George qui m'entraîne dans la chambre de la fournaise.

- Tu sais comment oncle George aime ça, me dit-il, alors fais ta grande fille.

George n'a jamais de sous-vêtements et porte toujours des pantalons très amples. Il ouvre sa fermeture éclair et sort son pénis que je prends dans ma main pour le faire bouger comme il me l'a montré. Lorsque j'ai mal à la main, je me sers de l'autre. Bien qu'il fait noir dans la pièce, je préfère ça ainsi. Je ne vois ni oncle George ni les araignées. J'ai aussi peur de l'un que de l'autre. À un moment donné, je sens le liquide chaud couler sur ma main. Dégueulasse! Mais au moins, je sais que c'est terminé. Alors que George me remercie et me frotte la tête, je repousse sa main d'un geste brusque et essaie d'enlever le liquide gluant qui recouvre la mienne. Puis je sors de la pièce. Habituellement, il attend un peu et quitte après moi pour éviter que certains remarquent que nous étions ensemble. Je me rends dans la salle de bain, juste à côté de l'endroit où nous étions, et me lave les mains. Ceci fait, je retourne au salon pour continuer de jouer avec mon jeu de magie. Quant à George, il est déjà retourné en haut. Ni vu ni connu! De retour à mon jeu, je me demande comment je pourrais arriver à me faire disparaître. M'envoler pour ne plus subir les assauts de mes oncles. Depuis les nombreuses années que cela dure, j'ai appris que je n'ai aucun pouvoir sur eux. Je regarde les instructions imaginées et essaie de

comprendre les trucs qu'on y explique. Enfin, je replace le tout dans la boîte et me rends dans ma chambre pour m'étendre sur mon lit. Là, je prends quelques toutous dans mes bras et ferme les yeux.

Je m'imagine couchée sur la neige dans un champ immense. Les flocons blancs tombent sur mon visage telle une caresse sur ma joue. Je regarde les étoiles qui parsèment le ciel et me dis: «Que c'est beau!» J'essaie de percevoir des formes, des silhouettes, mais je n'y arrive pas. Je n'ai jamais su reconnaître les constellations. Tout à coup, la noirceur totale se fait; je me suis endormie.

George est un homme très doux, sans malice, et plutôt enfantin. Il n'a jamais fait preuve d'agressivité ou de violence envers moi. Il joue plutôt le rôle de victime. Pauvre lui! Il m'arrive d'en avoir pitié et de me dire qu'il est bien moins pire que Jean-Guy, car contrairement à ce dernier, il me dit s'il vous plaît et merci. Du coup, je me sens plus respectée. Me sentir respectée? Non, mais...C'est quand même un viol, une agression sexuelle!

Chapitre 10

Un 25 décembre

Le lendemain, 25 décembre, c'est au tour de la famille de mon père de venir fêter. Jean-Guy sera donc de la partie. Je me dis que si je m'efforce de rester constamment en présence d'autres personnes, j'arriverai peut-être à me défaire de lui. France, qui est sa filleule, a reçu un tourne-disque et un disque de Ginette Reno. Elle, Lynda et moi sommes en train de chanter en utilisant nos brosses en guise de micros, alors que nos longs collants noirs nous servent de perruques. Nous nous regardons dans le miroir et chacune chante de plus en plus fort, comme s'il s'agissait d'une compétition. Un petit tourniquet, et hop en chanson! Soudain, mes sœurs cessent de chanter. Alors que je crois avoir gagné, je me retourne et aperçois Jean-Guy dans le cadre de porte.

- Lyyyyyyyyyyne?

- Nooooooon? que je lui réponds sur le même ton interrogateur qu'il a utilisé pour prononcer mon nom.

- Envoye!

- Tu ne peux pas prendre quelqu'un d'autre? Je m'amuse, là, tu vois pas?

- Fais pas ton bébé pis viens-t'en!

Je regarde mes sœurs qui font mine de ne rien comprendre, tout en n'ignorant pas qu'elles aussi ont peur. Je sais qu'elles y passent tout autant que moi. Nous n'en avons jamais parlé, mais nous savons...

Jean-Guy m'amène dans la salle de bain du sous-sol, baisse son jean et prend ma tête avec force pour l'approcher de son pénis. J'ai un haut-le-cœur. Son sexe sent si mauvais que j'en ai la nausée.

- On n'a pas toute la soirée! lance-t-il. Envoye!

Il aime quand je lui fais plaisir avec ma bouche. Tenant ma tête contre lui, il enfonce à ce point son pénis au fond de ma gorge que j'en ai mal au cœur. Sûr que je vais être malade. Non seulement j'ai le nez enfoui dans son poil pubien nauséabond, mais son pénis touche mon gorgoton! Et pour en rajouter, il pousse sur ma tête. Plus j'essaie de me libérer de son emprise, plus il utilise la force pour garder son pénis dans ma bouche. Je tire sur ses mains, mais rien à faire.

Au moment où je sens une chaleur envahir le fond de ma gorge, il retient ma tête pour m'empêcher de me retirer. Je me débats, mais n'y arrive pas et suis obligée d'avalier son sperme. Et ce n'est qu'après l'avoir avalé qu'il me lâche. Je pleure en essuyant ma bouche quand il me dit:

- Faut que tu t'habitues, tu vas être obligée d'aimer ça!

Je sors de la salle de bain en courant et croise Lynda qui me demande si je viens chanter.

- Non, j'ai pu envie de chanter! que je lui réponds en montant les escaliers à la hâte.

- Ça ne va pas, Lyne? s'enquit ma mère alors que je me sers un verre de liqueur.

- J'ai soif.

Mais j'ai les yeux pleins d'eau et nul doute qu'avec toute la pression que Jean-Guy a mise sur ma tête, je dois avoir le visage tout rouge. Puis tout le monde se tourne pour continuer de jaser comme si de rien n'était. Mon verre terminé, je vais me cacher dans la chambre de mes parents, sous la tonne de manteaux qui sont empilés sur leur lit. Personne ne saura que je suis là et je vais pouvoir être tranquille. Je glisse mes bras dans un manteau de fourrure et suis émerveillée par sa douceur. On dirait une caresse sur ma peau. Il y a plusieurs sortes d'odeurs et diverses sortes de parfums. Homme et femme. La porte de la chambre étant restée fermée toute la soirée, je respire bien car l'air est froid. Je me caresse les bras sur les manteaux tout en m'imaginant être frôlée par des centaines de lapins tout doux. Ils me grimpent sur le corps, sautent sur le lit, remontent par les jambes et courent tout le long de mon corps. Un petit museau froid se colle sur mes lèvres, puis m'embrasse. Beaux petits lapins... Ils m'aiment! Les animaux m'aiment toujours. Il y a des jours où je crois qu'il n'y a qu'eux qui m'aiment.

Plus tard, ma mère me réveille et me dit d'aller dormir dans ma chambre, que le party est fini! J'ai réussi à me sauver de Jean-Guy. Car il y a des jours où il me demande plusieurs fois de lui faire plaisir. Mais pour cette nuit, c'est terminé! Je peux donc aller dormir en paix dans mon lit.

Chapitre 11

Le hockey

Après les fêtes viennent les joutes de hockey. Dans la famille de ma mère, le hockey c'est sacré. Lorsqu'il y a un match, nous nous rassemblons tous chez les grands-parents maternels. Tout le monde dans le salon, les fauteuils sont remplis à pleine capacité, ainsi que les chaises de la cuisine que nous transportons dans le salon pour asseoir le reste des adultes. Quant aux enfants, ils s'assoient par terre.

The flowers! Go! Go! Go! se plaît-on à hurler. C'est l'euphorie. Ce soir, outre oncle Victor, tante Angéline et leurs garçons, il y a tante Rosie, oncle Marius, de même que Stéphanie et Luc. Ces deux derniers ont à peu près le même âge que Lynda et moi et nous nous entendons super bien. Avec eux, nous avons une belle complicité. Les jouets chez grand-maman et grand-papa Hallis sont tous des jouets destinés aux garçons. Couchée par terre en compagnie de Luc, nous nous préparons à jouer à la guerre avec des petits soldats et des tanks. Il a été décrété que la guerre se fera sous la chaise de tante Angéline. Du fait que les pattes du siège qu'elle occupe sont courbées, il y a plus d'espace que sous les autres chaises. Mon quartier général se trouve derrière la table de salon et celui de Luc près du calorifère, sous la fenêtre du salon. Une fois nos armées prêtes, nous attendons le son du clairon, qui se trouve à être le coup de sifflet signalant le début de la partie de hockey, pour débiter l'affrontement. Et on y est! Mon armée est représentée par les soldats de couleur beige et celle de Luc par les soldats verts. Nous nous avançons vers le champ de bataille en passant sous les chaises des adultes qui prennent plaisir à regarder Guy Lafleur sauver l'honneur des Canadiens. Oups! Quelques soldats ont chuté de la colline après avoir reçu un coup de pied de tante Josie, laquelle est surexcitée... son joueur favori est passé à deux doigts de compter un but! Luc profite de moment pour attaquer mon armée à l'aide d'une grenade. Pour faire plus vrai, il crie: «Paf bang!» Puis il poursuit les hostilités en lançant ses soldats aux troussees des miens. Nous jouons ainsi durant de longues minutes, tout en imaginant nos plans d'attaque en se basant sur les bruits que nous entendons et sur ce qui se déroule dans le salon. C'est maintenant l'entracte, l'heure où grand-maman amène des biscuits et des petits gâteaux qu'elle a elle-même confectionnés. Pour Luc et moi, il n'en faut guère plus pour faire la trêve! Rien de meilleur qu'un verre de lait et des biscuits! Tout le monde est réuni dans la cuisine, autour de la grande table.

Dès que l'entracte est terminé, oncle Victor lâche un cri pour nous signaler que la partie recommence. La maisonnée tremble, tant les gens se ruent dans le salon. Les cris, ainsi que le tapage de pieds et de mains se font entendre pendant que chacun y va de ses propres prévisions quant à l'issue du match.

George profite du fait que tout le monde est concentré sur la partie pour me demander de le suivre. Je marche donc à sa suite jusqu'à sa chambre, qui se trouve au bout du corridor à gauche. Puis dans la noirceur totale, il me demande de le masturber. «S'il te plaît, fais plaisir à

mon oncle, ma belle Lyne.» Après avoir éjaculé, il étend son bras vers la table de chevet pour attraper des mouchoirs. Dans sa chambre, il a toujours des mouchoirs ROYAL qu'il place dans une boîte plus large que les mouchoirs réguliers. Il s'essuie et après quoi, je peux aller retrouver mes cousins et cousines. Lorsque Luc me regarde, je devine parfaitement qu'il a remarqué que mon humeur a changé.

- Ça va, Lyne?

- Ça ne me tente plus de jouer.

- C'est correct!

Tout le reste de la soirée, il fixe mon visage, plutôt que de suivre la partie de hockey, et regarde les larmes rouler sur mes joues. Mes yeux sont rivés sur l'écran du téléviseur, mais je ne vois pas les images. Je suis dans un autre monde. Je sens le regard de Luc, mais je fais mine de me concentrer sur la joute. Bien qu'il ignore ce qui s'est passé ce soir, il sympathise visiblement avec ma souffrance. Mais jamais il n'en dira mot.

Luc est le premier garçon avec qui j'ai joué au docteur. Vous savez, ce genre de petits jeux anodins auxquels se prêtent les jeunes pour découvrir le corps de l'autre. C'est lui m'a initiée à ce jeu lorsqu'il a réalisé que j'étais en mesure de jouer à l'adulte! C'est aussi lui qui m'a initiée au football. Enfin un jeu où je peux libérer ma rage. Je ne comprends rien à ce sport, mais puisque ça cogne et qu'il est permis de plaquer l'adversaire, je suis aux oiseaux chaque fois que je joue.

Chapitre 12

La boîte à souvenirs

Nous sommes en mai et j'ai environ dix ans. À l'extérieur, le soleil rayonne de tous ses feux. Alors que mes sœurs et moi sommes dans la cuisine en compagnie de notre mère, nous demandons à cette dernière de sortir nos boîtes à souvenirs.

- S'il te plaît, maman, on veut voir nos souvenirs de bébé!

Elle sait que quand nous sortons les boîtes à souvenirs, nous en avons pour tout l'après-midi. Néanmoins, elle accepte. Elle va donc dans sa chambre et s'empare des deux boîtes remplies de souvenirs qui sont rangées dans le haut de la garde-robe.

C'est toujours agréable quand on nous accorde le droit de toucher et de regarder nos souvenirs de bébé. Nous nous livrons à cette activité environ une fois par année et chaque fois, on se délecte tellement on prend plaisir à se rappeler notre petite enfance. Ma mère est une conteuse hors pair. Elle nous narre nos naissances et les événements ayant marqué nos premières années de vie avec tellement d'aisance, qu'on a l'impression qu'elle nous lit un conte à même un livre d'histoires. Installées autour de la table, mes sœurs et moi sommes à genoux sur nos chaises pour mieux voir le contenu de la boîte que notre mère s'apprête à nous montrer. C'est comme si nous voulions voir à l'avance ce qu'elle s'apprête nous montrer. Nous sommes fébriles et attendons avec impatience de découvrir le trésor qu'elle va sortir. Un à un, elle sort les objets de la boîte en nous fournissant maints détails sur chacun: qui l'a offert, en quelle circonstance et qui l'a reçu en cadeau. Elle nous raconte qu'avant d'accoucher de jumelles, donc de Lynda et moi, elle ne s'attendait à avoir qu'un seul enfant. Puisqu'on a dû lui faire une césarienne, les frais qui en ont découlé, tant pour le gynécologue que pour l'obstétricien, furent plutôt salés. Ce double accouchement n'étant pas prévu, mon père et elle ont dû composer avec de gros problèmes financiers. Il faut rappeler qu'à cette époque, l'assurance maladie n'existait pas! Pendant l'opération, papa était dans la salle d'attente et recalculait le budget. Heureusement que la famille nous a donné beaucoup de cadeaux. D'oncle Rolland, nous avons reçu une couchette et de grand-papa, beaucoup de couches jetables. En ce temps, les jumeaux étaient rares et à l'exception de ma mère, tout le monde était content. Non seulement elle n'avait pas demandé deux enfants, mais elle avait trouvé l'accouchement très difficile. Aussi, elle m'en a toujours voulu d'être venue au monde contre son gré. Mais pourquoi en vouloir à moi? Comme savoir qui, de ma sœur ou moi, serait là si elle n'avait eu qu'un seul enfant? Je me suis toujours sentie de trop dans cette famille qui n'était pas préparée à me recevoir. Voilà pourquoi depuis toujours, je fais tout ce que je peux pour me faire aimer de cette femme qui est ma mère!

Sur les photos prises à l'hôpital à la suite de notre naissance, on peut voir deux bébés, deux petites filles emballées de rose, chacune dormant dans son berceau.

- Pourquoi on ne m'a jamais photographiée de près? que je demande. On voit souvent Lynda de près, mais moi, jamais. J'aimerais pouvoir me voir de près, moi aussi.

- Tu sais, Lyne, me répond ma mère, quand tu es venue au monde, tu n'étais pas belle. Tu avais la tête en forme de poire parce qu'elle a été prise trop longtemps dans le passage.

- Mais pourquoi vous n'avez pas pris de photos de moi quand même?

- Les gens venaient vous voir à l'hôpital et quand ils regardaient Lynda, ils disaient: «Ah! Qu'elle est belle, cette petite!» Ensuite, ils te regardaient toi et se retournaient aussitôt vers Lynda. Puisque je voyais bien qu'ils ne te trouvaient pas belle, je te serrais très fort dans mes bras et je te disais: «N'écoute pas ce qu'ils disent. Tu es belle, toi aussi, mais ils ne le savent pas encore. Ta tête va revenir normale et tu verras qu'ils te trouveront belle, toi aussi. Pour moi, tu l'es déjà!»

J'aime que ma mère me raconte cette histoire. Chaque fois que nous sortons les boîtes de souvenirs, je lui demande de me parler encore et encore de ma tête en forme de poire. Je suis alors comme en transe et me concentre de mon mieux pour vivre le moment et écouter tout ce qu'elle me raconte. Ainsi, elle m'a serrée dans ses bras en me disant que j'étais belle! Du coup, je ferme les yeux en me disant qu'au moins, elle m'aimait un peu. Néanmoins, c'est la seule fois de ma vie qu'elle m'a dit que j'étais belle et qu'elle a démontré de l'amour envers moi; la seule histoire d'amour ayant marqué mon enfance de façon positive.

Mes sœurs et moi sommes très proches. Tel que je l'ai précisé quelques fois, Lynda est ma jumelle, mais nous ne sommes pas identiques. Quant à France, elle a deux ans de moins que nous. Blonde aux yeux verts et très féminine, Lynda, contrairement à moi, aime l'école et obtient de bons résultats scolaires. Dotée d'une personnalité caractéristique dominante, elle aime donner des ordres et contrôler la maisonnée. Chaque fois que cela lui prend, nous lui répondons affectueusement «OUI, M'MAN», ce qui n'est pas sans la frustrer quelque peu. Enfin, elle est la préférée de mon père.

À titre de bébé de la famille, France est la préférée de ma mère. Physiquement, on la reconnaît à ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Très timide, elle s'efforce de ne pas se faire remarquer. Quand elle est contente ou heureuse, elle a la manie de rouler ses petites mains chaque côté de son corps et de bouger les doigts. Elle rayonne tellement de joie que son visage s'illumine. Son surnom est chouchou, parce qu'elle est la chouchoute de maman.

Pour ce qui est de ma mère, il s'agit d'une magnifique blonde aux yeux bleus de près d'un mètre soixante-dix. Vraiment, c'est une beauté sublime. Je l'ai toujours idolâtrée. À titre de déléguée et de représentante syndicale pour une compagnie d'alimentation en pleine expansion et en pleine évolution, elle travaille beaucoup. On peut dire d'elle qu'elle est une femme d'action et de caractère, en plus d'être très dynamique. Je l'ai toujours admirée pour sa beauté, mais aussi, pour sa détermination et son attitude fonceuse. Mon unique but a toujours été de lui ressembler. Outre son dos fragile, il lui arrive souvent d'avoir de violentes migraines. Je cataloguerais sa famille de matriarcale. Ma grand-mère étant une femme dominante, le même portrait se poursuit de génération en génération.

Que dire de mon père, sinon qu'il est mon meilleur ami. C'est un homme corpulent et de petite taille. C'est là la physionomie qui caractérise les membres de sa famille! Il a les cheveux noirs et courts, jumelés à des yeux verts. Il est gérant d'un supermarché appartenant à la même

chaîne d'alimentation pour laquelle ma mère travaille. Il est aussi délégué syndical. Il s'agit d'un homme tendre et profondément bon. Il veut toujours aider les autres et chercher à les faire évoluer dans leur vie. C'est la qualité que j'admire le plus, chez lui. Dans ma tête, il est parfait et n'a aucun défaut. Mon père, c'est le plus fort et mon père, c'est le meilleur! Par contre, au sein de cette famille matriarcale, il agit de façon passive et laisse les femmes dominer sa vie.

Ne reste plus que moi. Je suis une fille au physique plutôt masculin, mais avec de sublimes longs cheveux blonds et de beaux yeux bleus. Je n'aime pas me vêtir en fille. Les robes sont ma hantise. Puisque mon père proclame souvent à la rigolade que je suis son garçon, je joue fièrement ce rôle et fais tout ce que je peux pour qu'il soit content de son garçon. J'aime me battre, même que je suis violente avec mes amis. N'aimant pas qu'on me marche sur les pieds, j'ai une rage au cœur qui ne s'éteint pas. On me surnomme la grosse et je déteste! Ce n'est pas le fait que je sois un peu plus grasse que mes sœurs qui me vaut cette appellation, mais bien mon physique masculin.

Soudain, ma mère sort un berceau blanc et bleu d'une des boîtes à souvenirs. Tout au fond, se trouve un petit bébé bien emmitoufflé dans sa couverture et qui semble très heureux. Un berceau identique sort de l'autre main de maman, mais celui-là est blanc et jaune. En l'examinant avec attention, je constate que la pellicule de plastique devant servir à le recouvrir n'y est plus, et qu'il n'y a pas de bébé à l'intérieur.

Voyant cela, ma mère fouille au fond de la boîte et sort le bébé, lequel est cassé. Sentant diverses émotions monter en moi, je le regarde avec dégoût et tristesse et comme si ma vie en dépendait, je m'exclame:

- Le mien, c'est le bleu, je veux le bleu!

- Non, Lyne, le tien c'est le jaune.

Je me sens mourir en regardant ce berceau vide. Comme si je n'existais plus, comme si je n'avais jamais été dans ce berceau. Triste, je prends le petit bébé articulé, nu et brisé, puis le dépose dans la paume de ma main que je referme pour lui procurer un peu de chaleur. Aussi, je l'embrasse pour ne pas qu'il se sente seul. Tout au long de l'après-midi, je cajole et embrasse ce petit être esseulé, en plus de lui procurer toute l'affection et l'attention dont il a tant manqué. Je tente de replacer son petit bras qui est sorti de son orbite, mais il ne tient pas en place. Auparavant, il était relié au reste du corps à l'aide d'un petit élastique. J'essaie à nouveau de le réparer, non sans embrasser le poupon pour calmer sa souffrance, mais là encore, le bras retombe. Chaque fois, mon cœur se brise. Je veux le garder, mais ma mère refuse.

- Ce sont des souvenirs et ils vont dans la boîte à souvenirs, me dit-elle.

- Mais il est brisé, maman, ça ne changera pas grand-chose. S'il te plaît, laisse-moi en prendre soin.

- Non, tu le mets dans la boîte immédiatement. Tu as assez de poupées dans ta chambre, tu n'as pas besoin de celui-là en plus.

J'abandonne donc mon bébé brisé. En fait, c'est moi que j'abandonne dans cette boîte à souvenirs. Je ne peux même pas prendre soin de moi-même. J'ai toujours aimé les bébés.

Je m'occupe des poupées comme s'il s'agissait de vrais bébés. Presque que vingt-quatre

heures sur vingt-quatre, je suis une maman attentive. Lorsque je vais faire mes commissions avec mon carrosse et que les gens regardent dans le carrosse pour voir l'enfant, ils sont surpris de constater que ce n'est qu'une poupée! Pour moi, c'est mon bébé. Voilà qui a toujours été un paradoxe chez moi: je suis un garçon manqué, mais en même temps, je joue avec mes poupées, ou plutôt, je vis avec mes poupées. Je les protège et leur donne de l'amour, comme s'il s'agissait de ma propre vie! Ne souffrant d'aucune déficience, je suis consciente qu'elles ne vivent pas réellement, mais j'aime me fabriquer de belles histoires. Des drames, aussi. Des drames que je résous haut la main, tel un héros de bandes dessinées. Je berce les poupées et m'en occupe comme je voudrais qu'on s'occupe de moi! J'aime transmettre de l'amour, de la tendresse, et ne comprends pas que mes poupées ne retournent pas l'affection que je leur donne. Ce n'est pas grave, j'ai toujours aimé ainsi... À sens unique! De toute façon, qui voudrait donc entrer dans ma vie?

Chapitre 13

La grande déchirure

Je dois avoir neuf ans. Comme d'habitude, c'est grand-maman qui nous garde à la maison, en compagnie d'oncle Jean-Guy. Alors que nous regardons tous la télévision au sous-sol, oncle Jean-Guy vient nous rejoindre. Comme toujours, grand-maman reste en haut, pour lire ou faire du ménage. Je comprends que je vais encore me faire agresser lorsque mon oncle me dit qu'il viendra me voir lorsque mes sœurs dormiront.

Plus tard, je suis couchée dans mon lit avec mes nombreux toutous et peluches. Comme chaque soir, j'écoute de la musique pour m'endormir. Ma radio est installée sur la table de chevet, du côté gauche de mon lit qui lui, est accoté contre le mur droit. J'ai la tête sous les couvertures, espérant ainsi fuir l'inévitable. Me cacher de l'impensable. J'entends la musique calme et douce de ma station préférée et me propulse dans un monde que j'aime, où je me sens bien et en sécurité; un monde imaginaire, MON monde de rêves. Il n'y a que dans ce monde où je suis sereine et heureuse. C'est le seul endroit qui me donne l'impression d'avoir un certain contrôle sur ma vie.

Selon mes humeurs, je choisis un scénario de base auquel j'ajoute quelques parcelles de romance, de douceur, de tendresse et même, de drame. Peu importe ce qui se passe, je contrôle toujours le dénouement de mon rêve. Non seulement je contrôle les personnages, mais les lieux où se déroule l'histoire. J'aimerais vivre tout le temps dans ma tête, dans mon cœur et dans mes rêves. Quand un élément me déplaît, je le modifie ou le retire de mon histoire. Si je n'y arrive pas, je reviens à la réalité pour mieux replonger dans mon monde illusoire. C'est la façon que j'ai trouvée pour survivre aux nombreuses atrocités qu'on fait subir à mon corps depuis trop longtemps. Je ne le sais pas encore, mais une fois adolescente, ce mode de survie engendrera chez moi des problèmes de santé mentale, du fait que je ne voudrai plus vivre dans le monde réel.

Quelqu'un passant sa main sous les couvertures pour se livrer à divers attouchements sur ma personne me ramène à la réalité. Bien entendu, il s'agit de Jean-Guy. Alors que je repousse sa main baladeuse, il me dit:

- Fais pas ta farouche, laisse-toi faire. Regarde... Je mets dix dollars, pour toi, ici.

En le voyant déposer le billet sur ma table de chevet, je réplique:

- J'm'en fous de l'argent, j'en veux pas. Laisse-moi tranquille.

- Tu sais que c'est pas beau. Ton père va être fâché après toi. Alors, laisse-toi faire et sois gentille avec mon oncle.

Je ne veux tellement pas faire de peine à mon père. Je sais que je suis tannante et comme ma mère ne m'aime pas, il n'y a que lui qui m'aime, alors... Jean-Guy continue à me toucher sous les couvertures, soulève ma jaquette de flanelle et glisse ses mains sur mon corps. Je le laisse faire et attends qu'il termine ce qu'il a à faire. Soudain, il empoigne frénétiquement ma peau, ce qui bien sûr me fait mal.

- Ça fait mal! que je lui dis. Arrête! AÏE!

Il prend mes seins dans ses paumes et y fait pénétrer profondément ses doigts.

- Ayoye! que je me plains à nouveau. Ça me fait mal, arrête.

Mes seins ont commencé à pousser en même temps que l'apparition de mes menstruations. Ils sont donc sensibles, mais ce soir, mon oncle est particulièrement violent. Je lui donne des coups de poing dans le dos et sur les épaules pour qu'il cesse son manège, mais plutôt que de s'exécuter, il se met à rire tout en m'invitant à continuer de le frapper, qu'il aime ça. Je voudrais bien le grafigner, mais je n'ai pas d'ongles. Je les ronge jusqu'au sang. Je me débats comme un diable, autant avec mes pieds qu'avec mes mains, jusqu'à ce qu'il se fâche. Sûrement que je lui ai fait mal.

- Tabarnak, là je ne ris pu! maugrée-t-il.

Puis il attrape ma radio et arrache le fil branché au mur. La musique cesse aussitôt, pendant que la table de chevet avance avec fracas.

- On va voir c'est qui la petite bête! crie-t-il.

Pour accompagner ces dernières paroles, il attache mes mains avec le fil de la radio, et ouvre la porte de chambre pour faire sortir Boule de neige. Comme elle jappe et tente de se porter à ma défense, il la repousse à l'aide d'un violent coup de pied. Tant et si bien que la pauvre bête atterrit dans la porte de l'étable au bout du passage, avant de se lamenter de douleur.

- Asteure, reprend Jean-Guy, tu vas rester tranquille.

Il jette les couvertures au sol, ainsi que les nombreux toutous. Mes mains sont attachées au haut de ma tête et ma jaquette est remontée au-dessus de mes épaules. Je me sens totalement impuissante. J'ai beau rager et crier pour qu'il cesse tout de suite, rien n'y fait. Il se moque de moi. Se tenant au pied de mon lit, il se saisit de mes mollets, m'attire vers lui, écarte mes jambes et glisse ses doigts sur ma vulve.

- Tu vois, tu aimes ça... Tu es toute mouillée!

J'ai chaud et transpire abondamment. Nos ébats m'ont fait suer au point de mouiller ma

jaquette et mes couvertures. Jean-Guy entre plusieurs doigts à la fois dans mon vagin, ce qui me cause une vive douleur. Je crie et appelle ma grand-mère qui, je crois, se trouve au premier étage. Pour me faire taire, il prend un toutou et me le met dans la bouche.

- Étouffe-toé avec ça! s'exclame-t-il.

Au même moment, j'entends mon chien qui jappe de plus en plus fort et qui gratte dans la porte. Il grogne, gratte et jappe encore. Ce soir, je suis décidée à ne plus me laisser faire. J'ai accepté d'être sa chose, mais jamais je n'accepterai de subir sa violence. Je lui donne des coups de pied, des coups de genou et pour me faire cesser, il s'empare de mes deux jambes et les écarte à 160°. Après quoi, il s'avance pour me pénétrer rageusement. Visiblement en colère, son visage est tout rouge et la sueur coule dans son cou. À force de me débattre, je parviens à me tourner sur le ventre, ce qui fait que ma figure est enfoncée dans le matelas. Alors que je tente de me lever, il s'agenouille sur mon dos. Il est si lourd que j'ai peine à respirer. Les mains encore nouées au-dessus de la tête, je crache le toutou que j'ai encore en partie dans la bouche, puis ramène mes mains vers moi pour me défaire de ma position. La radio suit le cordon d'alimentation et vient se frapper contre le dessous de mon œil droit. S'ensuit une douleur intense. Je crois que je me suis coupée, mais je ne sais pas si je saigne. Puisque mes mains sont toujours attachées et qu'il fait noir, je suis dans l'impossibilité de vérifier. Pendant que je m'inquiète pour mon œil et que j'essaie de reprendre mon souffle, je me demande comment va ma Boule de Neige. Tout à coup, par-derrière, je sens mon oncle prendre mon bassin et tirer mon corps près du sien. À nouveau je me défends, mais en voulant me relever, voilà que je me retrouve à quatre pattes sur le lit. Jean-Guy en profite pour saisir mes hanches à l'aide de ses deux mains, puis... je ressens une douleur insoutenable. Jamais je n'ai eu aussi mal de ma vie. J'ai l'impression que mon corps tout entier vient de déchirer, de s'ouvrir. J'ignore ce qui se passe et d'où provient ce mal. Tout ce que je sais, c'est que je souffre de tout mon corps. J'ai une telle nausée que je vomis sur mon lit. Je sens les va-et-vient de Jean-Guy comme lorsqu'il me pénètre, sauf que cette fois, la douleur est insupportable. Dès qu'il laisse entendre un cri de jouissance, une brûlure intense parcourt tout mon corps. Je sais maintenant qu'il est en moi, mais d'où provient cette douleur? C'est uniquement quand il se retire de moi que je comprends la raison de ma douleur. Il m'a pénétrée dans l'anus. Il m'a sodomisée et a joui. Je peux maintenant localiser la douleur. Après que mon agresseur m'ait repoussée sur le lit, je tombe face première contre mon matelas, les mains toujours attachées et la jaquette derrière la tête.

Sans dire un mot, Jean-Guy sort de la chambre, frappe à nouveau ma chienne qui sans doute, a essayé de le mordre, et referme la porte, me laissant tel un objet que l'on jette après utilisation.

En pleine obscurité, je reste couchée à plat ventre, les bras en haut de la tête, le corps souffrant et nu. Je reste immobile, paralysée par la douleur. En état de choc, je ne pleure pas, je ne crie plus. J'essaie juste de comprendre ce que je viens de vivre. Je sens un liquide s'écouler de mon rectum, sans savoir si c'est du sang ou du sperme. Ce que je sais, c'est que je suis blessée, car ça me brûle horriblement.

Je demeure ainsi durant environ une heure, pour tenter de reprendre un peu de force et surtout, trouver le courage de vérifier l'état de ma carcasse. Au moins, je me dis que je suis encore vivante. Je me couche sur le côté gauche et reste immobile encore quelques minutes. Boule de Neige pleure doucement, le museau sous la porte, mais je n'ai pas la force de me lever. J'ai la figure plongée dans mon vomi et le corps trempé de je ne sais quoi. Tranquillement, je déroule le fil qui lie mes mains, surprise de constater qu'il est moins serré que je ne le croyais.

Maintenant que je suis calmée, il m'apparaît trop facile de m'en défaire. Je libère ma bouche des poils du toutou et m'assieds au bord du lit. Je me lève pour ouvrir la lumière et constater les dégâts causés dans ma chambre. Ce faisant, je pose mon regard sur la table de chevet et me rends compte que Jean-Guy a repris le billet de dix dollars. «*Le maudit menteur*», que je me dis.

Puis je me retourne et aperçois mon lit qui ressemble à un véritable champ de bataille. Il est recouvert de sang, d'excréments et de vomi, alors que les draps jonchent pratiquement le plancher. Avant que mes parents ne voient ça, je dois tout laver: draps et matelas. Après ce que je viens de vivre, je suis épuisée, blessée et psychologiquement anéantie. Je ne pensais pas qu'il existait pire que ce que j'ai vécu avant ce soir. En examinant le plancher, je remarque qu'un liquide rougeâtre s'échappe de mon corps. Ça semble être du sang. J'attrape un chandail qui traîne par terre et m'en sers pour essuyer mes jambes. Je remonte le long de celles-ci et essuie ma vulve, mais ce n'est pas de là que provient le liquide. Lorsque je glisse le chandail entre mes fesses, la douleur est si intense que je tombe de faiblesse, le haut du corps appuyé sur mon matelas et les genoux au sol. Je laisse tomber le chandail, tâte mes organes génitaux à l'aide de ma main droite et constate que l'ouverture de mon anus est plus grande qu'elle devrait l'être. J'y touche avec mes doigts et aussitôt, une forte douleur se fait ressentir. Le haut du corps toujours étendu sur le matelas, je retire les draps de sur le lit pour les laver. Je ne veux pas que mes parents les voient dans cet état. Ensuite, j'ouvre la fenêtre pour chasser la senteur particulièrement nauséabonde. Il fait froid, c'est le début de l'hiver. Ma chambre étant au sous-sol, je peux voir la neige qui recouvre quelque peu la pelouse. Je prends une bonne bouffée d'air frais, puis ouvre la porte de ma chambre pour faire entrer Boule de Neige, qui en aucun temps, n'a cessé de japper pour alerter la maisonnée.

- Je suis désolée, ma pauvre chérie. J'ai promis de te protéger et j'ai manqué à ma parole. Est-ce que tu as mal? Qu'est-ce qu'il t'a fait?

Je pleure, car Jean-Guy a fait mal à Boule de Neige. Elle ne semble pas blessée, mais elle pleure. Après l'avoir quelque peu consolée, je me rends à la salle de bain pour me laver.

De là où je suis, je peux entendre ma grand-mère discuter avec mon oncle. Elle était donc là! Comment se fait-il qu'elle ne se soit pas portée à mon secours? Impossible qu'elle n'ait pas entendu mes cris et les jappements de Boule de Neige. Dans ma tête, je demande à mon grand-père pourquoi personne n'est venu m'aider. J'ai pourtant crié. J'ai demandé de l'aide. Même que j'ai hurlé ma souffrance. Personne... personne n'est venu m'aider. J'entends des pleurs dans l'une des chambres de mes sœurs. Donc elles savent. Elles ont tout entendu et maintenant, elles ont peur et ont de la peine pour moi.

Bien que la salle de bain soit à quelques pas de ma chambre, c'est tant bien que mal que je parviens à l'atteindre. À chaque fois que je croise les jambes, une douleur lancinante se fait sentir. Je me traîne jusqu'à la douche, l'actionne, laisse tomber mon chandail sur le sol et entre dans la cabine. L'eau coule sur mon dos et atteint le bas de ma colonne. Lorsqu'elle touche le haut de mes fesses, je lance un cri de douleur tant c'est souffrant. C'est là que je réalise qu'il s'y trouve une ouverture, une déchirure immense. La douleur est insoutenable. Pour éviter de déranger davantage la maisonnée, je m'efforce de ne plus crier. Je pleure en silence et regarde mon sang s'écouler au fond de la douche.

Grâce à l'eau qui draine ma blessure, la douleur est maintenant moins intense, moins vive. Voyant cela, je reste quelques minutes sous le jet, puis sors de la cabine et m'empare d'une serviette. J'essuie mon corps avec délicatesse, éponge mon entrejambes et retourne dans ma

chambre. J'ai placé ma serviette entre mes jambes afin de couper l'air qui se jette sur ma blessure. Je glisse mes sous-vêtements et revêts une nouvelle jaquette. Je replace les couvertures sur mon lit, installe mes toutous et m'enroule dans mes couvertures. Après quoi, c'est avec peine que je me replonge dans mes rêves contrôlés.

Il m'est difficile d'oublier ce que je viens de vivre, mais je tente tant bien que mal de m'inventer une histoire heureuse. Je suis là, couchée dans mon lit, les yeux ouverts, à fixer le néant dans la totale noirceur. Je n'ai plus la force de pleurer, de penser ou même, de rêver! Telle une fidèle âme sœur, Boule de Neige se tient à mes côtés. Elle lèche mes mains et mon visage pour me rassurer, mais rien ne peut plus me rassurer.

Le lendemain matin, je mets mes draps à laver et nul ne parle de ce qui s'est passé durant la nuit. J'ai placé une débarbouillette dans mes sous-vêtements pour recevoir le liquide jaunâtre qui s'écoule de mon anus. Cela durera quelques jours. Chaque soir, sous les couvertures, je hisse les fesses en l'air pour permettre à ma plaie de sécher. Ceci fait, j'applique une crème que j'ai trouvée dehors, dans la tente moustiquaire. La neige l'a fait s'effondrer et en fouillant dans les débris, j'ai trouvé un petit pot orange avec de la crème à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi elle est recommandée, mais elle me fait du bien. Durant les semaines qui suivent, il m'est impossible d'aller à la selle, car cela me fait trop souffrir. C'est là que naît ma peur de déféquer, laquelle me suivra toujours. Je me retiens si longtemps, que je me retrouve avec des problèmes de constipation qui m'occasionnent encore plus de problèmes. Je souffre alors d'encoprésie et je m'échappe dans mes sous-vêtements. Encore aujourd'hui, la sensation que me procure l'action de déféquer est quelque peu similaire à celle que j'ai ressentie lorsque Jean-Guy m'a sodomisée. Comme je refuse de revivre cette sensation, je me retiens d'aller à la selle, et ce, pour des périodes pouvant durer jusqu'à deux semaines. J'ai des maux de ventre atroces. Je me sens responsable de ce qui est arrivé ce soir-là, car c'est moi qui a eu l'idée de me retourner dans mon lit. Je me culpabilise en me disant que si je ne m'étais pas retournée, si je ne m'étais pas débattue, rien de cela ne se serait produit. Je sais que ça ne sert à rien de lui résister, car toutes les fois où il m'a agressée contre mon gré, j'ai dû tout de même me plier à ses exigences. Sachant cela, à quoi bon me débattre? Maintenant, je le laisse faire tout ce qu'il veut et ne dis plus rien.

Chapitre 14

La dépression

Ce n'est que plus tard que je comprendrai les raisons qui ont provoqué la grave dépression dont je souffre aujourd'hui. Je conteste toute autorité et en veux au monde entier. J'ai envie de mettre fin à ce calvaire et d'en terminer avec la vie. Je ne suis qu'une lâche! Jean-Guy prétend que tout est de ma faute et s'il le dit, c'est sûrement vrai! Je ne suis bonne qu'à faire des gaffes. Même ma mère clame que je ne suis qu'une bonne à rien! Je ne suis bonne qu'à faire le mal et des bêtises. Je pleure presque tous les soirs en priant pour mourir dans mon sommeil. J'aimerais m'endormir dans mon monde de rêves et ne jamais me réveiller. Je suis tellement fatiguée, si épuisée de vivre ma vie.

- Grand-papa, je ne sais pas ce qui se passe. Je ne sais pas ce que je dois comprendre. Si tu veux que je meure, viens me chercher. Ça fait si longtemps que j'attends de te rejoindre au ciel. S'il te plaît, amène-moi avec toi. J'ai neuf ans et ça fait neuf ans que je fais chier tout le monde! Je sais que je ne suis pas gentille, que je ne vauds rien, que je ne suis pas aimable et j'irai sûrement en enfer. Mais dans mon cas, même l'enfer sera plus doux que ma vie. Libère-moi et accorde-moi la mort pour me soulager de ma vie! Personne ne m'aime! En fait, oui... Il y a Jean-Guy et George, mais tu sais que ce n'est pas cela que je veux dire. J'aimerais que ma mère me caresse. J'aimerais aussi qu'elle me gratte la tête avec ses ongles, comme elle le fait avec mes sœurs. Mais je ne le mérite pas. Je suis trop méchante, trop détestable!

Je ne m'amuse plus comme avant. Je n'ai plus envie de rire, ni même de sourire. J'ai aussi perdu l'envie de chanter, bien que je fasse partie d'une chorale à l'église et que j'ai toujours adoré chanter. La musique et le chant ont toujours occupé une place importante dans ma vie. Et voilà que je n'entends plus la beauté de la musique et que mon cœur n'a plus de mots à chanter. Je ne ressens plus le rythme, dans mon corps. Tout ce que je ressens, c'est la haine dans mon cœur.

Ma grand-mère ne cesse de me répéter qu'à présent, je suis une grande fille. Je reste assise dans le salon, sur le bord de la fenêtre, à regarder les autres enfants s'amuser dehors. Je dors dans ma garde-robe les portes fermées pour ne pas qu'on me trouve. Quand mes oncles ont découvert ce subterfuge, je me suis mise à me réfugier dans la garde-robe qui se trouve dans la chambre de France. Je suis à ce point léthargique, que mes parents m'ont fait consulter une spécialiste de la psychologie infantile. Je suis alors en 4^e année. Au début, la dame se contente de me faire faire des dessins. Ensuite, elle m'invite à jouer avec une maison de poupée. Mais puisque ses poupées ne sont pas belles, je les lance toutes dans le coin de la salle. Je n'ai plus envie de jouer et lui crie:

- Il n'y a personne qui les aime, tes poupées!

- Pourquoi dis-tu ça, Lyne?

- Elles ont des barbouillis dans le visage. Elles ont même plus de cheveux et elles veulent plus vivre! Elles seraient ben mieux mortes.

- Tu penses que mes poupées seraient mieux mortes?

- Oui, elles ont trop mal! Les gens leur font tout le temps mal.

- Pourquoi dis-tu cela?

- Regarde... Elles sont toutes maganées. Elles sont tristes!

Je ne sais pas combien de rencontres se sont déroulées sans que je dise le moindre mot. Mais qu'aurais-je pu dire? Que je suis une fille finie? Que personne ne voudra jamais de moi, car je n'ai rien à leur offrir? Que je ne suis bonne à rien? Que je pleure sans cesse et que je me suis résignée à accepter mon sort?

Lorsqu'il y a des événements réunissant les deux familles comme, par exemple, lors d'épluchettes de blé d'Inde, il arrive que je me fasse agresser par mes deux oncles dans la même journée. Je me dis que je peux au moins servir à cela! Ma vie se limite à satisfaire les hommes et je commence à être vraiment douée. C'est du moins ce que prétendent Jean-Guy et George.

Je suis en mesure d'établir une distinction entre les agressions de l'un et celles de l'autre. En ce qui concerne George, je puis dire qu'il est respectueux. C'est étrange d'affirmer que son agresseur est respectueux, mais au moins, lorsqu'il me demande de m'exécuter, il le fait gentiment. De plus, jamais il ne m'a fait souffrir physiquement. Tel que je vous l'ai déjà dit, c'est un gros bébé de cent cinquante-neuf kilos. Quant à Jean-Guy, il est agressif et violent. Avec lui, je ne peux jamais rien dire. Non seulement il me prend de force, mais il me démolit, autant physiquement que moralement. Il se livre toujours à des menaces comme: «Je vais dire à ton père ce que tu me fais. Il va être fâché après toi». «Je vais dire à la police ce que je sais au sujet de ton père et il va aller en prison». «Tu sais que ta grand-mère serait bien déçue de voir ce que tu me pousses à faire. T'es sa préférée, mais elle s'en remettrait jamais si elle savait à quel point tu fais exprès pour exciter les hommes. T'es une cochonne. Tu penses qu'on le voit pas, mais on voit très bien ce que tu fais! T'es juste une agace».

Or, je me regarde aller, et je ne pense pas que je fais exprès de séduire les hommes. Non seulement je ne veux pas, mais je ne comprends pas qu'ils s'intéressent à moi. Je suis toujours habillée à la garçonne et même si c'est à la rigolade, mon père ne cesse de répéter que je suis son garçon! Sachant cela, comment puis-je séduire les hommes? À l'école, je me bats de plus en plus. À toutes les récréations, je fous une trempe à quelqu'un, fille ou garçon, et ce, pour toute raison qui m'apparaît bonne.

Les jeunes ont peur de moi et je suis une personne à éviter. Je crois que c'est ce qui me permet d'évacuer ma colère. Je n'ai pas le droit de toucher mes sœurs, car apparemment, je ne connais pas ma force. Aussi, je dois subir les coups de mes sœurs sans riposter. Un jour, alors que ma sœur jumelle crie après moi pour je ne sais quelle raison, je me mets à reculer pendant que mon père me dit: «Lyne... Touche pas à ta sœur. Lyne... calme-toi!» Plus je recule, plus la pression monte. C'est ainsi, jusqu'à ce que je sois prise au piège dans le coin où se trouve la cuisinière. Tout près de moi, sur le mur, j'aperçois les couteaux de cuisine et de boucherie. Toujours en criant, ma sœur continue d'avancer vers moi. Une fois que nous sommes nez à nez, alors que j'ai la rage au cœur et l'esprit dans le vide, ma main gauche se saisit d'un couteau sans même que je m'en rende compte. Puis, tout en soutenant le regard de ma sœur, je vois noir. Je serre le couteau très fort et m'élançai dans l'intention de lui en assener un coup en plein cœur.

Au même moment, mon père, jugeant que la situation allait trop loin, tire Lynda par le bras avant de l'entraîner dans la cuisine. Comme je ne peux freiner l'élan de mon bras, la lame du couteau frôle ma jumelle pour ensuite se planter dans une porte d'armoire. Il s'en est fallu de peu pour que je tue ma propre sœur! Je regarde le couteau que j'ai encore en main, et m'apprête à descendre dans ma chambre.

- Viens ici! m'ordonne mon père.

- QUOI? Qu'est-ce qu'il y a, encore?

- Laisse le couteau ici.

- J'allais pas me tuer avec, quand même! Ça vous ferait trop plaisir.

Si mon père ne m'avait pas demandé de ramener le couteau, je crois bien que j'aurais pu parfaitement m'ouvrir les veines du cou tant je bouillonnais.

Je sais que ma rage est débilitante, mais je ne sais pas comment l'évacuer. Il arrive souvent que mon père se jette par terre et qu'il demande: «Qui veut se battre?» Et chaque fois je réponds: «Oh! Moi je veux!» Je peux alors me défouler et frapper sans retenue. Mon père dit toujours: «Ça va finir dans les larmes et ce n'est pas moi qui vais pleurer!» Et moi de répondre: «Ça sera pas moi non plus!» Effectivement, c'est toujours l'une de mes sœurs qui se met à pleurer, mettant ainsi fin à la bagarre.

J'aimerais avoir le courage de m'enlever la vie pour cesser de souffrir, mais j'ignore comment. Quand je regarde la vie qui s'offre à moi, je ne vois pas de route, mais une montagne infranchissable. Que me réserve l'avenir? Est-ce que j'aurai un jour la possibilité d'avoir des enfants? Vais-je trouver un homme qui saura m'aimer et me chérir? Hélas, je ne crois pas mériter l'amour de quiconque, encore moins celui d'un homme. Puisque je suis incapable de gagner le cœur de celle qui m'a donné la vie, comment gagner celui d'un inconnu?

Il m'arrive souvent de prendre un couteau et de passer la lame sur mes poignets. Mais dès que j'appuie et que je vois une marque, si petite soit-elle, j'ai mal. La question est donc: comment transpercer ma peau sans me faire mal? Chaque soir, je pleure seule dans ma chambre. À la mort, je préfère m'inventer de belles histoires. Je n'arrive même plus à me détester. Dans ma hiérarchie, je suis encore plus basse que celui qui occupe le bas de mon échelle des personnes aimables. Je suis une cause perdue!

Chapitre 15

Promenade en voiture

Le soir, mes parents adorent les ballades en auto. Chaque fois, nous sommes assis dans la voiture et sillonnons les villages de la Montérégie en écoutant de la musique country. Kenny Rogers, Johnny Cash, Willy Nelson... tous les meilleurs chanteurs y passent, en plus de Marcel Martel, Bobby Haché, Renée Martel, etc. Pour moi, ce sont des souvenirs mémorables. Toute la famille chante les refrains et tout le monde est heureux, y compris moi.

Le vent qui entre dans l'habitacle souffle comme une caresse sur ma peau. Je respire l'air de la campagne et me laisse bercer par la musique et la douceur du vent. J'adore ces moments de joie, passés en famille. Rien de mieux pour oublier les désagréments de la journée. Toujours, je chante plus fort, et encore plus fort. Comme si je libérais ma souffrance. Nous sommes une famille qui aime être ensemble et la priorité de mes parents a toujours été de passer du temps avec nous. Lorsqu'ils ne travaillent pas, il ne leur arrive que très rarement de faire des activités sans nous. Mon père dit souvent: «Si nous avons voulu des enfants, ce n'était pas pour les laisser à la maison». Cette ligne de pensée deviendra plus tard la mienne.

Un soir, mon père me dit: «Allez vite... Vite, on s'en va en voiture». Je m'empresse de m'installer sur la banquette arrière, trop heureuse d'aller faire une ballade. Nous partons et tout à coup, ma mère prie mon père de retourner tout de suite à la maison. Mon père s'exécute aussitôt et une fois à la maison, ma mère sort de l'auto, relève le siège de la Monte Carlo, m'empoigne par la tignasse et s'écrie:

- Ben calvaire! T'as encore chié dans tes culottes! Je vais te montrer, moi, ce que je fais avec les cochonnes comme toé! Entre dans maison.

Me tenant toujours par les cheveux, elle me force à monter les escaliers et à avancer jusqu'à la salle de bain.

- Enlève tes culottes, me commande-t-elle, et va les laver dans le bol. Quand on va revenir, t'es ben mieux d'être couchée pis de dormir.

Je suis assise par terre et pleure, déçue de ne pouvoir prendre part à la promenade en voiture. Habituellement, quand je sais que j'ai sali ma culotte, je me change, mais mon père ne m'a prévenue de la ballade qu'à la dernière minute et je n'ai pas eu le temps de me laver. J'enlève ma culotte souillée d'excréments et de sang et la nettoie comme ma mère me l'a demandé. Ensuite, je prends un bon bain chaud. Je sais que la promenade sera longue et qu'ensuite, comme à l'habitude, ils iront chez Dairy Queen. Je mets ma jaquette, va me coucher dans mon lit froid et dépourvu de tout réconfort, puis me concentre pour voir défiler de belles images

tout en serrant mes poupées contre moi. Je les embrasse et les caresse, pendant que Boule de Neige vient me réconforter. Alors que je lui raconte ma grosse peine, elle semble sympathiser avec moi. Je n'ai aucun secret pour ma chienne. Elle connaît tout de moi. Je lui dis que ce n'est pas grave, comme si je voulais me convaincre moi-même. Même mes rêves contrôlés ne parviennent plus à me faire croire que la vie est belle. Je suis de plus en plus en manque d'illusions. Je sais qu'au réveil, la douleur sera encore présente. Je pense à la réalité de mon existence et ce faisant, j'ai de la difficulté à me plonger dans mes rêves. Je ne cesse de revoir ma mère fâchée. Je l'ai encore déçue. Je ne fais que la décevoir. Pourtant, j'aimerais tellement qu'elle m'aime et qu'elle soit fière de moi. Je crie à tue-tête:

- JE T'AIME, MAMAN! PARDONNE, MOI!

Je ne peux dire que je ne recommencerais plus, car je n'arrive pas à contrôler mes selles. J'ai si mal, que j'ai peur de déféquer. Je me retiens parfois pendant deux semaines. Mais quand vient le temps, j'évacue sans le moindre contrôle et ça fait mal, terriblement mal. Il arrive même que mon anus se mette à saigner abondamment. Tellement, que je dois mettre une serviette hygiénique. On découvrira beaucoup plus tard, à l'âge adulte, que mon problème d'encoprésie était relié au fait que j'associais la défécation à la sodomie. Jeune, j'essaie donc de fuir cette sensation qui m'a tant traumatisée lorsque j'avais neuf ans. De plus, j'ai de nombreuses lésions anales et vaginales qui ont mal cicatrisé. Lorsque je suis constipée, elles s'ouvrent et me font souffrir durant quelques jours. L'encoprésie cessera le jour où ma sœur Lynda dénoncera les agressions dont nous sommes victimes. Mais la douleur, par contre, ne me quittera jamais.

Soudain, j'entends la porte de la maison s'ouvrir. Ils arrivent. Je feins de dormir, car je n'ai nullement envie d'une discussion avec ma mère. J'ai honte de moi. Si seulement je pouvais faire autrement. Devinant que je ne dors pas, Lynda croise ma chambre pour aller à la toilette et passe la tête dans le cadre de ma porte pour me demander si je vais bien. Après m'avoir vue lui adresser un signe affirmatif, elle me dit tout bonnement:

- *Bonne nuit, Lyne.*

Ma mère est encore furieuse. Elle lance à la tête de mon père que je suis une cochonne, que j'agis ainsi dans le simple but de la faire enrager et que je fais tout pour lui faire faire une dépression!

- Comme c'est ta préférée, poursuit-elle, tu ne diras rien! Si elle fait encore dans ses culottes, je la câlisse en adoption!

Je pleure dans mon oreiller pour ne pas que l'on m'entende. Mon pauvre père se fait engueuler à cause de moi. Je m'en veux. Il ne faut surtout pas que lui aussi se mette à me détester. C'est le seul qui m'aime un peu.

Ce soir encore, je n'arrive pas à imaginer de beaux paysages. Je n'arrive pas à me créer de belles histoires. Tout est noir, tout est laid. J'ai beau fermer les yeux, penser fort à toutes sortes de belles choses, changer de position, refermer les yeux... toujours rien. Aucune image joyeuse ne me vient. Je m'endors au rythme de mes sanglots au moment où tout devient silencieux dans la maison.

Je me suis créé un monde en parallèle où je vis avec des êtres qui m'aiment et qui ont

besoin de moi. Personne ne comprend ce monde qui pourtant, est ce qui me tient encore en vie. Depuis déjà quelques années, je réussis chaque soir à m'endormir grâce à ce monde beau et heureux que je me suis fabriqué. Un monde basé sur mes rêves et mes illusions et où je suis aimable! Dans mes rêves, la souffrance n'existe pas. Outre les petits animaux, les friandises et les gens gentils et aimables qui les composent, j'y suis appréciée et aimée.

Bien que je n'aie que dix ans, il y a déjà deux ans que je pense au suicide. Au plus profond de moi, je crois réellement que ma vie est terminée. En seulement dix ans d'existence, mon corps a déjà subi les pires sévices qu'on puisse imposer à un être humain. Je vis chaque jour avec la douleur de me dire que mon corps ne m'appartient plus. Je vis un jour à la fois, non sans constater jusqu'à quel point la vie est dramatique et souffrante. À mes yeux, plus rien n'a de la valeur. Tout ce que j'entends dans ma tête, c'est ma mère qui me répète que je ne suis qu'une bonne à rien et que je fais toujours tout de travers. J'aimerais tellement qu'elle me dise des paroles aimables, gentilles. J'aimerais qu'elle me caresse la tête, comme elle le fait avec mes sœurs. Mais quand vient mon tour et que j'ose lui demander de passer ses mains dans mes cheveux, elle me répond qu'elle est fatiguée, qu'elle n'en a plus envie. Il m'arrive de mettre du ruban gommé sur le bout de mes doigts et de gratter le fond de ma tête en m'imaginant que c'est ma mère qui me caresse. C'est là une des façons que j'ai trouvées pour m'endormir. Encore, je dois inventer la tendresse à laquelle j'ai droit.

Le lendemain de la promenade ratée, comme tous les lendemains, je veux faire plaisir à ma mère pour me faire pardonner mon impair de la veille. Lorsque je la trouve, elle est assise à la table et se maquille. Elle se prépare pour aller travailler. Bon Dieu qu'elle est belle! Avec ou sans maquillage, coiffée ou pas, elle rayonne de beauté! Ça y est, elle met son petit chapeau brun. Celui-ci fait partie de son uniforme de travail et se marie parfaitement bien avec sa chevelure blond platine. Agenouillée sur la chaise de mon père, je la regarde se faire une beauté et cherche une façon de me faire aimer d'elle. Aujourd'hui, tout au moins. Ses cheveux étant rêches, elle les moule avec ses doigts pour former une courbe sous son chapeau. On pourrait jurer qu'il s'agit d'une bande de fourrure.

- Voilà, maman! dis-je en lui tendant une cigarette pigée à même son paquet. Tu veux du feu?

Elle prend la cigarette et me remercie. Elle est sûrement contente de moi, puisqu'elle m'a dit merci.

- Est-ce que tu veux un autre café, maman?

À l'aide d'un signe de tête, elle me répond par l'affirmative. Je m'empresse de me lever, de saisir sa tasse et de me rendre à la cuisinière, trop excitée que je suis de pouvoir lui rendre service et lui montrer que moi, je l'aime. Je verse du café dans la tasse et y ajoute du lait.

- C'est pour vous, madame!

Je vais être tellement gentille qu'elle ne pourra faire autrement que de m'aimer un peu. Lorsque je lui tends la tasse, elle me dit:

- Merci, mais j'ai terminé.

- Mais maman, je l'ai préparé pour toi.

Je veux qu'elle en prenne une gorgée, ne serait-ce que pour savoir si je l'ai préparé comme elle l'aime. Alors qu'elle se lève avec son fer à friser, je l'accroche avec la tasse que je viens tout juste de reprendre. Du coup, quelques gouttes tombent sur son uniforme de travail beige.

- Son of a... s'écrit-elle.

Ouf! Si elle me dit ça, c'est qu'elle est vraiment, mais vraiment fâchée. Je fixe les gouttes de café et dis:

- Excuse-moi, maman, je ne voulais pas. Je voulais seulement que tu gouttes au café que j'ai fait pour toi.

- C'est ça, le problème, rétorque-t-elle, tu veux toujours! Moi, je veux que tu me crisses la sainte paix! C'est toujours des osties de problèmes avec toi! T'es toujours dans mes jambes. Là, y faut que j'aïlle me changer à cause de toi. Toujours à cause de toi! Si y a un problème, icitte, c'est toujours à cause de Lyne... Toujours! T'es vraiment venue au monde pour me faire chier!

Je pleure en me disant que maintenant, elle me déteste encore plus. Je sais que je suis un problème, SON problème. Toute ma vie, elle m'a fait sentir que j'étais une indésirable, non sans me rappeler qu'elle n'a jamais demandé à avoir des jumelles!

Je retourne dans mon lit pour me blottir contre mes poupées et Boule de Neige et je pleure durant des heures avant de m'endormir. C'est vrai, je suis une source constante de problèmes. Je parle avec mon défunt grand-père, Roméo, et le supplie de m'aider à créer moins d'ennuis aux autres. Je garde une relation presque quotidienne avec mon grand-père paternel. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aime cet homme que je n'ai presque pas connu. J'ai sa photo et pour moi, il constitue un homme bon et compréhensif. Puisqu'il était parrain, je me suis accrochée à lui comme à une bouée de sauvetage, tout en espérant qu'il puisse m'éclairer quant aux agissements de son fils Jean-Guy. Pourquoi fait-il ce qu'il fait?

Quand je songe au suicide, je me vois morte, entourée des membres de la famille, oncles et tantes, enseignants et collègues de travail de mes parents. Les mains jointes, je m'installe confortablement dans mon lit, comme si je me trouvais dans un cercueil, puis j'imagine ma propre mort. C'est tellement triste. Je pleure devant la souffrance de mes sœurs, à qui je vais certainement manquer. Quant à ma grand-mère, elle va sûrement en mourir. Parmi les adultes, nul ne comprend pourquoi j'ai posé un tel geste.

«Elle ne manquait pourtant de rien, disent-ils, et elle avait de bons parents. Ce n'est pas une famille riche, mais ils semblaient heureux». La vision du corps de cette enfant de dix ans me traumatise tant, que je sanglote sans pouvoir m'arrêter. Curieusement, même s'il s'agit d'un rêve contrôlé, je suis incapable de voir l'effet que mon décès provoque chez ma mère. Je suis dans l'impossibilité d'imaginer les sentiments qui l'habiteraient si jamais je mourais. Peut-être

parce que j'aurais trop mal de la voir se réjouir ou encore, peut-être que l'impensable se produirait et qu'au plus profond d'elle-même, elle découvrirait jusqu'à quel point elle m'aimait, tout en réalisant qu'il est trop tard pour me le dire! Découvrir un moment trop tard que j'existais!

À d'autres moments, je pense à la période des fêtes qui arrive à grands pas. J'essaie de deviner ce que je vais recevoir en cadeau, si j'en reçois. Non que je n'en reçois pas, mais bien parce que je me mets en tête que je pourrais ne pas en recevoir. Mais jusqu'ici, j'ai toujours reçu la même chose que mes sœurs. Mes parents m'ont toujours vêtue comme elles, ils nous ont toujours nourries de la même façon et nous ont offert les mêmes sorties et voyages. Il m'arrive d'imaginer que mes sœurs ont plus de choses que moi, mais dans la réalité, cela n'a jamais été le cas. À ce chapitre, mes parents nous ont toujours traitées de façon égale.

Tout mon enfance, j'ai contesté, provoqué, crié ma douleur et ma souffrance. Mais personne n'a su comprendre le mal qui m'habitait. Je souffrais en silence et dans la solitude la plus complète. Mes sœurs savaient que j'étais abusée par Jean-Guy, tout comme je savais qu'elles aussi y passaient. Ce que nous ne savions toutefois pas, c'est jusqu'où il allait avec chacune de nous. Quand tout a commencé, je me surprénais à souhaiter qu'il choisisse une de mes sœurs plutôt que moi, mais avec le temps, je me suis mise à espérer que ce soit moi. Je ne voulais pas qu'il fasse de mal à mes sœurs. Pour ma part, le mal était déjà fait, alors... Il y aussi le fait que j'étais persuadée que si Jean-Guy ne voulait pas de moi, aucun homme n'en voudrait, car je n'avais plus rien à offrir à personne. Je voulais donc devenir sa femme. Dans ma tête, je ne savais plus ce que j'étais, ni ce que je valais.

Chapitre 16

Patrick

- Lyne, oncle Jean-Guy veut que tu ailles avec son petit frère et lui pour une sortie.
- Ça ne me tente pas, papa. Je veux rester ici avec mes amis.
- Il pense que vous allez bien vous entendre, son petit frère et toi. Alors, prépare-toi!
- Ça ne me tente pas! Je ne veux pas aller avec oncle Jean-Guy!
- Tu vas chercher tes choses et tu l'attends sur le balcon. Fin de la discussion!

Pourquoi je dois toujours me plier aux désirs de Jean-Guy? Son petit frère ne me dérange pas. Même si je ne l'ai pas rencontré souvent, je suis en mesure de dire qu'il est très gentil. Si j'ignore ce que Jean-Guy a dit à mon père quant à la sortie prévue, je sais toutefois qu'il a menti. J'ai environ dix ans ce fameux jour où pour obéir à mon père, je m'assois sur les marches du balcon pour attendre mon oncle. Celui-ci arrive au volant d'une Pontiac bleue que mon père lui a vendue. J'entre dans la voiture et m'installe sur le siège avant tout en me collant sur la portière pour éviter d'être près de lui.

- Approche-toi, me dit-il. Allez... viens t'asseoir à côté de moi.

Comme toujours, peu importe ce que je dis ou ce que je fais, je finirai par céder. Alors je m'exécute!

- Ton petit frère n'est pas là? que je demande.

Je suis convaincue que l'histoire du petit frère est une ruse pour m'attirer dans ses griffes. Il y a peu de temps, il s'est inscrit chez les «Grand Frères, Grandes Sœurs», un organisme voué au bien-être des enfants qui requiert un adulte en guise de modèle. Pauvre garçon... Il est mal tombé.

- Inquiète-toi pas, on s'en va le chercher.

Sur ces mots, mon oncle m'offre une cigarette que je prends et allume. Tous les grands fument, alors pourquoi pas? Je fais des choses réservées aux grandes, je peux bien fumer comme

eux! Nous arrivons chez son petit frère que nous trouvons assis sur les marches de son balcon. Tout comme moi, il est bien dressé!

- Patrick, lui lance Jean-Guy, tu te souviens de ma nièce Lyne?

- Oui, mais j'sais jamais c'est laquelle des jumelles.

- Je suis la grosse!

- OK.

Je suis sarcastique, sauf qu'il ne mérite vraiment pas que je lui réponde de la sorte. Je le laisse s'asseoir au centre, entre Jean-Guy et moi. Plus je suis éloignée de mon oncle, mieux je me porte. Pas plus que moi, Patrick ne cherche à savoir où nous allons. Nous demeurons tous les deux silencieux, jusqu'à ce que Jean-Guy entre dans ce qui ressemble à un stationnement ou un terrain vague. Aucune autre voiture ne s'y trouve. J'ai la nausée, tout à coup. Lorsque j'ai réalisé que nous allions réellement chercher Patrick, je me suis sentie en sécurité. Mais là, dans ce coin suspect, je ne me sens pas bien du tout.

- Qu'est-ce qu'on vient faire icitte? cherche à savoir Patrick.

- Devine? réplique Jean-Guy. C'est aujourd'hui que tu deviens un homme!

Je regarde par la fenêtre pour éviter de croiser leur regard. Encore une fois, je me suis fait avoir. Et encore une fois, la vie me démontre que je ne peux faire confiance à personne. Je cherche un endroit où je pourrais m'enfuir, mais je ne vois rien. Je ne sais même pas si nous sommes encore à Longueuil, n'ayant pas remarqué si nous avons traversé un pont ou pas. Jean-Guy arrête la voiture puis dit:

- Lyne? Lyne? Hey?

- Quoi? J'suis là... Tu vois ben que j'suis là!

- Ben réponds quand on te parle. Bon... Patrick... Tu vas toucher les seins de Lyne.

- Non, pas question.

- Je sais que t'en as envie. Fais-toi pas prier pis touche ses seins. Tu vas voir... elle aime ça!

- C'est même pas vrai, j'aime pas ça!

- Les femmes disent toutes ça! Vas-y, Patrick, touche-les.

Au même moment, Jean-Guy prend la main de Patrick et la pose sur mon sein droit.

- Tu vois... je te l'avais dit que t'aimerais ça!

À deux doigts de pleurer, Patrick me regarde dans les yeux.

- C'est correct, lui dis-je, je suis habituée. T'es aussi bien de faire ce qu'il demande.

En le regardant, je suis désolée pour lui. Je ne sais pas si c'est la première fois, mais il a peur. Je dois lui faire savoir que je ne suis pas dangereuse et que je ne lui veux aucun mal. Jean-Guy remet ça et enchaîne:

- Allez... Prends-les à deux mains... Gâte-toi!

- J'veux pas! riposte Patrick.

Sachant que Jean-Guy va se fâcher si Patrick résiste, je prends les mains de ce dernier et je les mets sur mes deux seins. J'aurais tellement voulu lui épargner cela. Pour éviter que Jean-Guy le voie pleurer, je le tourne vers moi.

- Envoie, Lyne, touche son pénis, poursuit mon oncle.

- Je suis désolée, Patrick. Ça va bien aller.

J'obéis et frotte son entrejambe avec ma main droite, alors que mon autre main retient sa main gauche sur mon sein gauche. Il penche la tête pour détourner son regard de moi lorsque Jean-Guy m'ordonne d'y aller avec plus de *guts*.

- Ouvre sa braguette pis prends-la dans ta main. Tu vas voir, Patrick, elle fait bien ça!

Je défais la fermeture éclair, prends le pénis déjà en érection dans ma main et commence à le masturber.

- Vas-y avec ta bouche, Lyne. Montre-lui ce que tu sais faire! Suce-le jusqu'à ce qu'il vienne.

Ce que je fis. Le tout a duré environ quinze secondes. Pauvre Patrick. Sûrement que c'était sa première fois. Il pleure encore et tremble de tout son corps. Tout en lui disant qu'il est devenu un homme, Jean-Guy lui offre une cigarette. Patrick prend l'attitude d'un gars fier, mais je sais qu'au fond de lui, il ne l'est pas. Nous fumons tous les trois dans la voiture quand Jean-Guy s'exclame:

- Crisse que tu me fais bander, Lyne!

Il termine sa cigarette et me demande d'aller me placer devant la voiture, puis lance à Patrick:

- Regarde ben ça comment elle est cochonne!

Il baisse mes culottes courtes, met sa main sous sa bouche pour humidifier ses doigts avec sa salive et lubrifie ma vulve.

- Écartes-toé, tabarnak! lâche-t-il, c'est pas ta première fois.

J'écarte les jambes, pendant que Patrick, resté dans la voiture, semble traumatisé. Il regarde partout autour de lui pour trouver une issue de secours. Alors que je lui fais signe que non, Jean-Guy me pénètre d'un seul coup. J'ai mal, mais je n'en montre rien. Je subis sans trahir mes émotions du moment pour ne pas traumatiser Patrick plus qu'il ne l'est. Me voyant couchée à plat ventre sur le coffre avant de la voiture où je me tiens tant bien que mal, le pauvre garçon est en proie à une crise. Il cri, il pleure, il panique littéralement. Pour le calmer, Jean-Guy lui dit de ne pas s'en faire, que la prochaine fois ce sera son tour. Lui aussi éjacule assez rapidement. Il a dû s'exciter en nous regardant faire ce qu'il nous a ordonné de faire, plus tôt, dans la voiture. Je ne me souviens pas comment nous avons écoulé le reste de l'après-midi, mais une chose demeure certaine: plus un mot n'a été dit. De même, je ne me rappelle pas avoir revu Patrick après cette fameuse journée-là. Il n'a donc jamais eu son tour! En 1999, il s'est joint à nous pour porter plainte, ce dont je le félicite, car pour un homme, c'est plus difficile. J'espère qu'il va bien et qu'il est en mesure de vivre une vie sexuelle normale. Puisse cette expérience ne pas l'avoir trop traumatisé.

Chapitre 17

Le soccer

Je suis en cinquième année. Cette année-là, à Saint-Hubert, un dénommé Claude décide d'implanter une équipe féminine de soccer. Comme Lynda et moi sommes amies avec ses filles, celles-ci nous demandent un jour de faire partie de l'équipe. Tentées par l'invitation, nous arrivons donc à la maison avec une demande toute spéciale. Nous voulons jouer pour l'équipe de soccer de Saint-Hubert, d'autant plus qu'on nous a dit que Saint-Lambert et d'autres quartiers de notre ville créeront eux aussi des équipes. Au départ, l'idée que nous pratiquions un sport masculin n'enchantait guère nos parents. Cela nous semble étrange car dans le passé, ils nous ont toujours encouragées à nous impliquer dans diverses activités pour développer nos aptitudes. Outre les cours de natation que nous suivons depuis longtemps, nous avons eu la chance de tester nos talents pour le patinage artistique. Pour ma part, je suis également inscrite dans la chorale «Les Petits Chanteurs de Saint-Hubert».

Le lendemain, au souper, le verdict tombe enfin. Papa et maman acceptent, mais à l'unique condition que nous complétions toute la session. Celle-ci terminée, il nous sera alors permis de décider si nous nous inscrirons à nouveau en vue de la prochaine saison.

Et voilà! Lynda et moi faisons partie de la première équipe de soccer entièrement féminine du Québec. Au même titre que les autres joueuses et de l'entraîneur, nous sommes de parfaites débutantes. C'est pourquoi Claude doit consulter des livres et regarder la télévision pour comprendre le jeu, avant de nous l'enseigner de son mieux. Le pauvre a demandé à entraîner une équipe de baseball et sans trop qu'il ne sache comment, il s'est retrouvé avec une équipe de soccer... féminine, en plus! Il reste que ce sport aura été mon exutoire durant les sept années qui ont suivi. Pour me voir partir, il aura fallu que l'on me chasse de l'organisation, sous prétexte que j'avais atteint l'âge de dix-huit ans et que j'étais enceinte de mon premier enfant. Néanmoins, j'y reviendrai quelques années plus tard, mais cette fois, en tant qu'entraîneuse.

Je crois que Claude et son équipe m'ont sauvé la vie. Jusqu'à ce que je me joigne à eux, j'étais incapable de libérer mon agressivité sans recourir à l'illégalité ou la délinquance. J'étais une défenseuse redoutable. On ne voulait sous aucun prétexte se retrouver sur mon chemin. Rien ni personne ne me faisait peur. Les joueuses surdimensionnées, la pluie, la boue... il n'y avait rien à mon épreuve. J'avais enfin l'impression d'exister pour quelque chose. Je faisais partie de l'équipe de Claude. Nous étions la fierté de Laflèche et de la municipalité tout entière. L'équipe s'est développée et je puis dire que Claude a réussi à bâtir une équipe du tonnerre!

Nous avons participé aux jeux du Québec, puis, lorsque le Québec était devenu trop petit pour nous, nous sommes parties jouer en Saskatchewan. Claude a formé une équipe gagnante du début à la fin. Toutes les filles voulaient en faire partie. Plusieurs ont débuté avec lui, et terminé avec lui. Lynda et moi sommes de celles-là.

Nous avons toujours eu une éthique et une morale. À un certain moment, nous avons eu droit à un assistant-entraîneur, un joueur du MANIC nommé Franz, lequel a jugé bon de modifier quelque peu notre éthique qu'il trouvait un peu trop féminine. Un jour où une adversaire fonce sur ma sœur, qui occupe la position de gardienne de but, je m'approche de la fille, lui gifle la figure et lui commande de ne plus jamais toucher à notre gardienne. Du coup, j'entends Franz crier «Lyne, au banc!» Ça y est, je me suis fait prendre. Je suis persuadée qu'il va lancer des phrases comme: «Ce n'est pas sportif, la violence ne règle rien... etc. Mais non... en lieu et place, il pose son pied sur le banc à côté de moi, met sa main devant sa bouche et me dit:

- Écoute...

- Je sais, Franz, je sais ce que tu vas me dire.

- Est-ce que tu m'écoutes, là?

- Oui, Franz.

- C'est pas bon. C'est pas bon du tout.

- Je sais...

- J'ai pas terminé. Tu dois jamais, jamais faire ça devant l'arbitre. Tu attends que l'arbitre ait le dos tourné et là... tu frappes. Pas comme une fille, pas comme une moumoune... car ça, ça sert à rien. Tu frappes pour sortir la fille du match, sans que ton intention paraisse. La dernière chose que tu veux, c'est qu'elle revienne pis qu'elle oublie qu'on touche pas à votre gardienne! Au soccer, c'est comme ça qu'on se fait respecter.

Puis je vois Claude se diriger vers nous. Il est fâché. Nous devons terminer la partie avec une joueuse en moins, car je me suis mérité un carton rouge. Franz ajoute:

- Surtout, j'ai rien dit de tout ça.

C'est là que j'ai compris que dans la vie, il a plein de choses que nous devons cacher et qu'il existe différents moyens d'imposer le respect. Ne jamais se laisser faire et ne jamais accepter de subir. On reste debout et on aide son équipe, mais pas au détriment de celle-ci. Par ma faute, parce que je n'ai pas su contrôler mes émotions, mon équipe a écopé d'une pénalité. Faut attendre le bon moment pour frapper... Ne pas le faire devant tout un chacun... Puisque notre fierté est à l'intérieur de nous-mêmes, nul besoin de faire savoir à tous que nous avons gagné le respect.

Pour ce qui est d'apprendre à contrôler mon agressivité et m'affirmer, Franz est pour moi un enseignant formidable. Ensemble, nous avons commencé un programme d'entraînement intensif. Il me fait courir tous les soirs, peu importe la saison. C'est difficile et fatigant, mais j'aime qu'il me pousse à surpasser mes limites. Le soccer est ma passion. Tellement, que j'entends devenir la première fille à jouer pour le MANIC. Mais pour atteindre cet objectif, je dois être la meilleure.

Un jour, lors d'un tournoi intérieur, alors que je tente de frapper le ballon avec mon pied, je frappe plutôt le sol. Croyez-moi, le ciment d'un aréna est beaucoup plus solide que la terre qu'on trouve sur un terrain extérieur! J'essaie de me relever, mais ma cheville ne veut pas. On

fait appel à Franz qui vient aussitôt à ma rescousse. Il retire mon soulier et mon bas pendant que mon père, qui se tient derrière lui, demande des nouvelles. En guise de réponse, Franz lui demande d'aller chercher sa trousse personnelle qui se trouve sur le banc. Une fois seul avec moi, il me regarde dans les yeux et me dit:

- Est-ce que tu veux continuer le tournoi ou aller à l'hôpital? Ta cheville est cassée!
- Elle est cassée? J'peux pas...
- Si tu veux continuer, je t'arrange ça et tu iras à l'hôpital dimanche, à la fin du tournoi.
- J'veux continuer de jouer.
- Parfait! Mais ça reste entre nous.
- OK.

Quand mon père revient, je lui explique que ma cheville est cassée, mais que Franz va faire en sorte que je puisse continuer de jouer, car je refuse d'abandonner. Alors que mon entraîneur me regarde avec de gros yeux, mon père me dit que si tel est mon choix, il n'y voit aucun problème. Du coup, Franz semble soulagé. J'ai dit la vérité à mon père, car à titre de confident, je suis incapable de lui mentir. Au fond, lui, Franz et moi sommes pareils. Nous sommes des combattants. Franz stabilise ma cheville avec un bandage élastique si serré que je ne sens plus la douleur. Il m'enroule la jambe jusqu'à la cuisse. Ceci fait, il m'indique de ne surtout pas l'enlever, car l'enflure sera telle que je ne pourrai plus marcher. C'est ainsi que j'ai pu jouer tout le week-end avec une cheville cassée sans ressentir la moindre douleur. Le dimanche, toutefois, lorsque je retire le bandage, ma jambe est si enflée qu'il m'est impossible de marcher. Et en plus, ça fait terriblement mal. Qu'à cela ne tienne, mon père est fier de son gars! Un vrai tough! Bien sûr, nous nous rendons ensuite à l'hôpital où je dois subir une opération et faire installer un plâtre.

Outre le fait que je me suis endurcie grâce au soccer, les stratégies reliées à ce sport m'ont permis de comprendre le fonctionnement de la vie. «Oublie la douleur, concentre-toi sur le principal et focalise sur ton but à atteindre. Tu peux arriver là où tu veux, à la condition que tu y crois vraiment. Il suffit de se donner les outils et aussi, de se donner le droit d'effectuer quelques détours pour y parvenir». Forte de ces principes, je me suis mise à les appliquer dans ma vie de tous les jours. J'oublie la douleur et me concentre sur le but à atteindre.

Chapitre 18

Jocelyn

C'est à l'âge de onze ans, alors que je suis en sixième année, que je rencontre Jocelyn, mon premier amour. Au courant de la chose, Jean-Guy me demande souvent si je veux faire l'amour avec mon petit ami, question à laquelle je refuse toujours de répondre. Commencant tout juste à nous embrasser et à nous toucher un peu, nous sommes encore loin de faire l'amour comme les grands. Mais Jean-Guy est obsédé par le sujet.

- Tu sais, j'peux vous prêter mon appartement, si tu veux, me propose-t-il constamment.

N'habitant plus avec ma grand-mère, il vit maintenant seul à Saint-Lambert, derrière le Miss Chinatown. Un jour, alors que je suis dans la cour avec Jocelyn, Lynda et son copain, grand-maman me dit que Jean-Guy veut que je me rende tout de suite chez lui pour faire une commission.

Je demande à Jocelyn de venir avec moi, ce qu'il accepte. Quand nous arrivons chez mon oncle, celui-ci est nu. Lorsqu'il remarque la présence de mon copain, il lui demande s'il veut faire l'amour avec moi. Si tel est le cas, il est prêt à mettre son appartement à notre disposition, mais à la seule et unique condition qu'on le laisse nous regarder. En entendant cela, je serre la main de Jocelyn très fort tout en espérant qu'il saura régler ce problème. Je ne veux surtout pas qu'il accepte de marchander avec mon oncle. Aussi surprise que lui, je ne sais pas quoi faire ni quoi dire. Mais voilà... Jocelyn lâche ma main, se retourne, enfourche son vélo et part à toute vitesse. Je veux le suivre, mais Jean-Guy me retient.

- Toi, tu restes ici! Tu te souviens de la fois où on est allé à la ronde?

- C'est quoi le rapport?

- Penses-tu que t'as gagné le Robin des Bois comme ça?

- Hein? Robin des Bois?

- J'ai fait exprès pour que ça soit toi qui le gagnes. Donc maintenant, y faut que tu me rembourses.

- OK, j'vais te le ramener.

- Tu peux pas faire ça, tu l'as gagné devant tout le monde. J'veux que tu te déshabilles pis que tu t'allonges sur le lit.

Il habite un sous-sol. Il a un sofa-lit dans une pièce qui lui sert à la fois de salon, de cuisine et de chambre. Outre cela, les lieux comptent une salle de bain et une chambre noire. Tout comme mon père, son nouveau passe-temps est la photographie.

Je m'exécute donc, persuadée que Jocelyn est parti alerter mes parents, ses parents ou même la police. Enfin, c'en sera terminé de ces agressions! Je me dis que si Jocelyn m'aime autant que je l'aime, il comprendra que ce n'est pas bien.

Mais personne ne viendra me délivrer de ce monstre. Encore une fois, je ne peux compter sur personne pour m'aider. Jean-Guy me dit que je suis une bonne fille, puis va chercher une caméra pour prendre des photos. Je m'y oppose, mais comme toujours, il me force à lui obéir en me menaçant. Il prend donc des photos de moi, étendue sur le lit dans des positions plus que suggestives. Ce manège dure tout l'après-midi; il me photographie même pendant qu'il m'agresse. Je n'ai jamais su ce qui est advenu de ses photos. Qui sait si elles ne sont pas en possession de pédophiles qui se donnent du plaisir en les regardant? J'ai pensé longtemps à ces photos, mais n'ai jamais pu les trouver. Après que Jean-Guy ait été dénoncé, mon père m'a dit qu'il lui avait demandé à les avoir, mais l'autre lui a répondu qu'il n'y avait pas de pellicule dans la caméra.

Suite à cette visite chez Jean-Guy, Jocelyn n'a plus jamais voulu m'adresser la parole. Cela m'a fait beaucoup de peine. Chaque fois que j'appelais chez lui, sa mère me signifiait qu'il ne voulait plus être mon ami. Est-ce qu'il a raconté l'histoire à ses parents? Sa mère savait-elle ce que je subissais, elle qui ne m'aimait déjà pas beaucoup? Si elle savait, n'a-t-elle donc rien tenté pour m'aider? Je ne saurai jamais, puisque je n'ai jamais eu la chance de reparler à Jocelyn. Plutôt que de me venir en aide, il a préféré me rejeter. Après cette histoire, chaque fois qu'il me regardait, j'avais l'impression de l'entendre dire que j'étais une cochonne, une salope. C'est pourquoi je fuyais sans cesse son regard. À cause de Jean-Guy, j'avais perdu un garçon qui me plaisait.

Durant cette période de ma vie, je suis très agressive. Les garçons viennent à la maison avec une coquille dans leur sous-vêtement. Avec trois filles sous le même toit, laissez-moi vous dire que les garçons tournent autour du nid! Si l'un d'eux se montre trop entreprenant, il peut être sûr d'avoir mal quelques jours. Il n'en faut guère beaucoup pour que je me sente agressée. Une fois, un certain Denis s'amène à la maison pour me demander si je veux être sa blonde. Dès que j'accepte, il me colle sur le mur de ciment, dehors, sur le côté de la maison, et m'embrasse. Puis il me demande si ça me tente.

- Si ça me tente de quoi?

- On va dans la cour du Bonimart? réplique-t-il en me montrant un condom.

- Quoi? Mais ça fait juste cinq minutes qu'on sort ensemble.

Il m'embrasse à nouveau et essaie de toucher mes seins. Sans crier gare, je libère un de mes bras de son étreinte et ferme mon poing qu'il reçoit directement sur le nez. Du coup, il se met à crier et à pleurer, puis court vers la rue. Alerté par les cris, mon père sort sur le perron et demande:

- Qu'est-ce qui se passe, Denis?

- Lyne m'a donné un coup de poing dans la figure et elle a cassé mes lunettes!

Comme j'arrive à mon tour, mon père m'appelle pour me dire:

- Qu'est-ce que tu as fait à Denis?

- Je lui ai pétié la gueule!

- Pourquoi as-tu fait ça?

- Il m'a montré une capote pis y voulait qu'on aille dans la cour du Bonimart!

- Ah ouais? Dans ce cas, casse-lui la gueule ben comme il faut! Il va comprendre.

Je ne me le fais pas répéter. Aussitôt, je me lance à la poursuite de Denis. Il court drôlement vite. Puisque j'ai la permission de mon père, ce qui est rare, cela signifie que je peux le tuer sans craindre d'être punie. Denis pleure et crie sa vie. Au bout d'un moment, je m'arrête de courir alors que de son côté, il lui faudra un certain temps avant de s'apercevoir que je ne le pourchasse plus.

Je n'ai pas beaucoup de prétendants. Faut dire que je suis masculine, agressive et très violente. Je parle aisément de sexe, mais sans le pratiquer, bien sûr! Je suis ce qu'on appelle une «grande parleuse, mais petite faiseuse» et tout un garçon manqué! J'ai toutefois beaucoup de garçons parmi mes amis. On se comprend, puisque nous sommes pareils. Mais lorsqu'il s'agit de se trouver une blonde, c'est plutôt vers ma sœur jumelle qu'ils se tournent. Une fois, j'ai eu un «kick» sur un beau blond. Il s'appelait Sylvain et habitait près de chez nous, sur la rue Grande-Allée. Mais dès qu'il est arrivé chez moi, il n'en avait que pour Lynda qui contrairement à moi, est belle, douce et très féminine. J'ai ressenti une petite rage lorsque j'ai constaté qu'il la préférait. Depuis, je n'emmène plus mes amis à la maison. Du moins, pas trop tôt. Outre les garçons, j'ai aussi commencé à créer des amitiés avec des filles: Chantal, Manon, Édith et Guylaine. La quatrième année m'a donné l'opportunité de m'ouvrir à elles. Il est évident que ce ne sont pas des «pétasses», car je déteste les «pétasses» et les «p'tites filles à maman qui braillent pour rien».

Chapitre 19

L'Amitié

Mon amie Chantal se fait battre par sa mère. Quand j'arrive chez elle et que j'ai des raisons de croire qu'elle vient d'être battue, je n'hésite pas à confronter sa mère qui aussitôt, se confond en excuses. Un jour, alors qu'elle venait de donner une raclée à Chantal parce que sa sœur cadette avait uriné dans le lit, je suis entrée dans la maison pour lui dire:

- Si tu touches encore une fois à Chantal, c'est moi qui vais t'en câlisser une, t'as compris? Tu ne me fais pas peur, tu sauras. J'capable de me défendre, moi!

Cette femme n'a jamais voulu d'enfant. Du moins, pas si jeune! Mais la vie a fait qu'elle est tombée enceinte à dix-sept ans. Comme il le fallait à l'époque, elle a dû laisser sa fille à la crèche. Puis lorsqu'elle a eu dix-huit ans, à la demande du papa, elle est retournée la chercher. Mais pourquoi? Pour se défouler sur elle et pour la maltraiter? J'aurais aimé que ma mère me frappe ou me batte... j'aurais très bien su me défendre! Mais non, je n'ai jamais reçu de coups, pas même une tape. Des mots durs, des mots méchants, mais jamais de raclée. J'aurais tellement aimé que ma mère me laisse une seule fois la chance de me défouler pour libérer cette rage que je ressens envers elle. Je la déteste, mais en même temps, je voudrais tant qu'elle m'aime, qu'elle soit fière de moi. Je la trouve tellement belle, forte et déterminée!

Les ennuis de Chantal diffèrent des miens. Si je peux la défendre contre sa mère, je suis impuissante contre les agressions dont je suis victime. Je défends mon amie, mais je suis incapable de contrer la violence dirigée contre moi. Chantal sera toujours mon amie. Encore aujourd'hui, je puis dire qu'elle est une de mes meilleures amies. J'en ai deux autres, comme elle: Guylaine et Édith. Toutes les quatre, on se suit depuis la quatrième année du primaire.

Je dois vous raconter une histoire qui semble inoffensive, mais qui a marqué ma vie. Aujourd'hui, je la raconte de façon humoristique, mais lorsque c'est survenu, en quatrième année, j'ai eu le cœur brisé par ma meilleure amie! À cette époque, Chantal et moi sommes dans la même classe. Elle s'inscrit aux Satellipopettes, une émission de télévision pour les jeunes, et est choisie pour inviter des amis de sa classe à participer à l'émission. Lorsque l'enseignante lui demande devant tout le groupe de choisir les cinq personnes qui l'accompagneront, elle nous regarde tous puis nomme: Josée, Sylvain, etc.

- Est-ce que c'est ta meilleure équipe, ça? questionne l'institutrice. Celle avec laquelle tu vas gagner?

- Oui, répond Chantal.

Aussitôt, mon cœur devient lourd. Je sens la chaleur monter et les émotions m'envahir. Tellement, que je n'arrive plus à respirer. Mes yeux s'emplissent de larmes que je ne peux retenir. Je cours prendre mon manteau et poursuis ma course effrénée jusqu'à chez moi. Les yeux pleins d'eau et le cœur en miettes, je cours encore et encore, toujours plus fort et toujours plus vite. On ne m'aime pas! Chantal est ma meilleure amie et malgré que je la protège et que je l'aime, elle ne m'a pas choisie! J'ai si mal, que je pleure toute la soirée seule dans ma chambre. Rentrée chez elle, mon amie appelle à la maison pour savoir pourquoi je ne l'ai pas attendue après l'école. En guise de réponse, je dis à ma sœur, qui a pris l'appel, de lui faire savoir que je ne veux plus jamais lui parler. Puis je ressasse mon éternel refrain: je ne suis bonne à rien... je ne vauds rien... je ne réussirai jamais à me faire aimer... je n'existe pour personne! Pour moi, la vie vient de s'arrêter avec Les Saterlipopettes!

Le lendemain, Chantal n'en finit plus de s'excuser. Même que trente ans plus tard, elle s'excuse encore! Ha! Ha! Ha! Elle a simplement oublié de me nommer. Dans sa tête, c'était comme certain que j'y allais, mais elle a juste oublié de me nommer. C'est du moins ce qu'elle m'a expliqué! Quand elle est arrivée chez elle et que ses parents lui ont demandé qui elle avait choisi, ils se sont exclamés: «Mais tu n'as pas choisi Lyne? Ta meilleure amie!» Dès qu'elle a réalisé son impair, la pauvre s'est effondrée. Elle a demandé à l'enseignante d'annuler la participation d'un élève pour me prendre à sa place, mais j'ai refusé. Moi, un prix de consolation? Non merci! Je ne me suis même pas déplacée pour assister à l'enregistrement de l'émission. Je me sentais comme Ally McBeal lorsque le camion à ordures la jette par-dessus bord. Une sensation que je détesterai toujours! Chantal, mon amie, je t'ai pardonnée, mais je n'oublierai jamais! Ha! Ha! Ha! Il me fait si plaisir de te remémorer plusieurs fois par année cette douloureuse expérience!

Édith, elle, était une belle fille timide. Comme elle habitait tout au fond de ma rue, j'allais souvent jouer dans son sous-sol avec son carrosse de luxe et ses poupées. Encore des poupées! Elle et moi avons été décalées en sixième année. À l'école, elle était victime d'intimidation et moi, je l'aidais à s'affirmer. Puis je suis passée au secondaire, tandis qu'elle est restée au primaire pour reprendre une année. Michel, l'enseignant, était trop génial! Le meilleur des enseignants de l'école primaire! Encore aujourd'hui, nous avons encore une relation privilégiée avec lui. Il faisait appel à une pédagogie contemporaine. Tous ceux qui sont passés par sa classe se souviennent de la façon dont il enseignait; impossible de l'oublier. Sa femme Lise s'impliquait beaucoup auprès de nous: danse sociale, projets de correspondance, animaux vivants emmenés dans la classe, récupération, recherche de commandites pour un voyage, etc. Nous n'avons jamais l'impression de travailler... et pourtant!

Je sentais que j'avais ma place dans cette classe. Le respect était la valeur première. Je me sentais vivre, exister et surtout, j'étais acceptée telle que j'étais. C'est avec Michel et Lise que j'ai compris mon irrésistible envie de séduire. Sans me blesser, ils me disaient: «Pourquoi tu fais cela? Tu n'as pas besoin». Je ne me rendais pas compte que ce trait de personnalité dit histrionique prenait à ce point de l'ampleur chez moi: besoin d'attirer toute l'attention et de plaire à tout prix. J'avais besoin de me sentir aimée et dans ma tête d'enfant, aimer était synonyme de séduction. Michel me faisait comprendre que je n'avais pas besoin de séduire, qu'on m'acceptait comme j'étais! Sa femme Lise, elle, était l'image même de la femme épanouie et libre. Nous avons suivi sa grossesse jusqu'à la toute fin. Je le dis à la blague, mais elle a presque enfanté dans la classe. Le soir même de l'accouchement, Michel nous a amenées à l'hôpital, Guylaine et moi, pour voir l'enfant et la mère! Une année remplie de positif et d'expériences enrichissantes.

Que dire de Guylaine, sinon qu'elle est une grande amoureuse des animaux et des bi-

bittes! Toutes les bibittes. Bébé de sa famille, elle conteste tout et fait tout ce qu'on lui demande de ne pas faire! Coupe de cheveux à la punk, elle se teint, se maquille outrageusement, consomme de la drogue et aime fréquenter les gars plus âgés qu'elle. Disons qu'elle est «game»! Elle essaie tout. Un jour, elle prend mes Ampracet, un médicament qui m'a été prescrit suite à une chirurgie, et les snif. Geste que je n'imite pas, car j'ai trop peur des drogues. Elle est néanmoins le genre de fille que j'aime: fonceuse, brave et capable de tenir tête à ses parents. Bien qu'elle ait fini par se retrouver en centre d'accueil, elle est encore l'une de mes meilleures amies. Voilà près de trente ans que je la côtoie. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur de très bonnes amies pour m'extirper de cette existence maudite.

Je crois que je dois la vie à beaucoup de gens qui ont croisé mon chemin, et ce, au moment où j'avais besoin d'eux. Je ne crois pas aux coïncidences. Je pense plutôt que dans notre existence, nous avons certaines choses à vivre et que tout cela n'est pas sans raison. Je crois fermement qu'il était écrit dans mon destin que je devais être abusée. Pour quelle raison? Je ne le sais toujours pas. J'ose croire que cela m'est arrivé afin d'en faire quelque chose de positif. Je dois rendre positifs les éléments négatifs de mon existence. Reste à savoir comment...

Chapitre 20

Le dévoilement

Vers l'âge de treize ans, Lynda n'en peut plus et finit par dénoncer Jean-Guy auprès de notre père. Quand ce dernier me demande si j'ai aussi subi des abus, je commence par nier la chose, jusqu'à ce qu'il me dise que ma sœur lui avait tout avoué. Alors là, je dénonce à mon tour. Après qu'il m'ait demandé si j'avais autre chose à lui dire, je lui réponds que j'avais aussi été agressée par oncle George, non sans lui préciser que dans le cas de ce dernier, c'était moins grave qu'avec Jean-Guy. À ma grande surprise, il m'apprend que Lynda ne lui a pas mentionné avoir été abusée par George. Il n'en faut guère plus pour que ma mère m'accuse de mentir dans le simple but de me rendre intéressante. Puisqu'aucune de mes sœurs n'a été agressée par George, mes parents feront fi de mon témoignage, préférant croire que je fabule.

Pendant plusieurs semaines, nous n'entendons plus parler de cette histoire. Je suis toutefois heureuse que le secret ait été dévoilé. Je suis libérée. Aussi, pour la première fois, mes sœurs et moi pouvons discuter ouvertement sur ce que nous avons vécu. Je remercie Lynda d'avoir parlé. Assez étrangement, lorsque je leur demande si elles aussi avaient été agressées par oncle George, elles me répondent toutes les deux par la négative.

Lors d'une réunion familiale, alors que nous sommes tous assis autour de la table, mes parents cherchent ce que mes sœurs et moi préférons: porter plainte contre Jean-Guy et le faire emprisonner, ou lui permettre de se réhabiliter en société en suivant une thérapie. Le pire, c'est que la question nous est posée en la présence de Jean-Guy. En compagnie de maman, nous sommes toutes les trois assises sur un côté de la table, tandis que mon père, comme à l'habitude, occupe un coin et que Jean-Guy se retrouve seul de l'autre côté de la table, face à nous. Non seulement il est intimidé, mais il croule sous la peur, l'angoisse, et le sentiment de culpabilité qui l'habitent. En me remémorant ses menaces, je me dis qu'il est sûrement repentant. Sûrement qu'il regrette les gestes qu'il a posés. À la face même de notre bourreau, sans d'abord avoir la possibilité d'en discuter entre nous, mes sœurs et moi répondons que nous choisissons la réhabilitation!

Est-ce qu'il a suivi la thérapie? Je ne crois pas. Quoi qu'il en soit, les agressions ont cessé. Il revient à la maison pour nous présenter ses petites amies, alors que jusque-là, jamais il ne nous avait présenté la moindre femme. Du moins, je n'en ai pas souvenir. Tout cela s'est fait à l'insu de ma grand-mère, tout le monde s'étant entendu pour qu'elle ignore tout des agissements de son fils. Son bébé, incestueux!

Je m'inquiète maintenant pour mes cousines, les filles de la sœur de mon père. Plus jeunes que nous, je crains qu'elles aussi aient été agressées. Lorsque j'en discute avec mon père, celui-ci me dit qu'il a demandé à ma tante de mener sa petite enquête auprès de ses filles. Or, il s'est avéré que pas une n'aurait été touchée. Mon oncle n'a pas cru bon d'enquêter auprès de ses

garçons, car ce sont des garçons. Pour ma part, je dois entreprendre un long et pénible processus de guérison pour atteindre l'autonomie féminine et sexuelle. George a certainement eu vent de ce qui s'est passé, car au même moment, il a lui aussi mis fin à ses abus. Aujourd'hui, je suis persuadée que ma mère l'a sommé de ne plus me toucher.

Chapitre 21

Samuel

J'ai quinze ans, je suis belle et je ne demande qu'à vivre une véritable relation avec un garçon. Mes amies Chantal et Manon habitent juste à côté d'un marché de fruits et de légumes où travaillent plusieurs jeunes hommes, dont certains que nous côtoyons de plus en plus souvent. Les propriétaires sont originaires de la Beauce, de même que plusieurs de leurs employés. Chantal a le béguin pour Denis, un beau grand brun aux yeux brillants. Il est plus âgé qu'elle de quelques années, mais cela ajoute à son charme. Puis il y a Côme, un autre Beauceron à l'accent très prononcé, qui aime les défis et souhaite plus que tout avoir une belle jeune fille dans son lit. C'est tellement évident. Je crois qu'il s'intéresse à moi. Les propriétaires de la fruiterie ont fait l'acquisition d'un immeuble à appartements situé juste derrière leur magasin pour loger les employés et leur permettre d'y prendre leurs pauses. L'endroit est donc devenu notre second chez nous! Il y a là-bas autant de filles que d'employés! Nul besoin d'une grande intimité pour que certains tentent des rapprochements. Puisque Manon entame une relation avec un Beauceron et que Chantal fréquente son beau Denis, les deux me taquent tout en me lançant des défis. Sauf que dans mon cas, l'intérêt n'y est pas. Ces garçons ne sont pour moi rien d'autre que des «chums de gars». N'oubliez pas que je suis beaucoup plus masculinisée que la moyenne. Un jour, l'un d'eux me dit qu'il ne peut pas se battre avec une fille, car elles sont trop faibles.

- Pardon? que je m'offusque. Qu'est-ce que tu as dit? Les filles sont faibles? Viens ici... je vais te montrer, moi, que les filles ne sont pas faibles.

Et voilà que je commence à le provoquer en duel.

- Allez... Fais un homme de toi pis viens te battre. Tu vas avoir la raclée de ta vie. T'as peur? Regardez ça... Un gars qui a peur d'une fille!

Le garçon essaie de se sortir de cette mauvaise posture pour ne pas perdre la face devant ses amis. Comme il s'approche de moi, je l'empoigne et le jette par terre. Il essaie tant bien que mal de se lever, mais mon pied droit se relève pour ensuite se frapper sur son nez. Aussitôt, il se tord de douleur et se replie sur lui-même pour se protéger. En même temps, du sang coule sur le plancher.

- Osti de folle, s'écrit-il, tu viens de me casser le nez!

- Pis d'après toi... est-ce que les filles sont encore faibles?

À partir de ce moment, il n'est plus question de relation amoureuse avec Côme; je ne sais pas pourquoi, mais il a changé d'idée! En revanche, ma prestation a su plaire à d'autres. Samuel, entre autres, me félicite et m'invite à m'asseoir près de lui. Âgé de dix-huit, ses yeux sont aussi bleus que le ciel. Entouré de cheveux châtain, son visage est parsemé de petites cicatrices qui lui procurent un certain charme. Comme il adore chanter, il m'invite un jour à le rejoindre à l'appartement à l'heure de sa pause. Un vieux divan aux couleurs douteuses est appuyé sur un mur presque bleu au centre duquel un immense trou indique qu'il était jadis orné d'une fenêtre. Samuel se lève et se rend à la cuisine pour allumer la radio. En fait, ce n'est pas la radio, qu'on entend, mais une cassette qu'il y a placée. Au son de la chanson "I JUST CALLED TO SAY I LOVE YOU", il approche ma tête de sa bouche pour chanter les paroles directement dans mon oreille. La chaleur de ses mots provoque en moi des frissons, un sentiment que je n'ai jamais ressenti auparavant. Il chante bien et possède une voix charmante. Et vlan! Je tombe sous son charme. Je ne vois que ses yeux bleus et n'entends que sa douce voix. Timide et peu sûr de lui, il m'avouera plus tard n'avoir jamais cru parvenir à me séduire. C'est pourquoi il s'est montré si étonné lorsque j'ai répondu positivement à ses avances.

Lui et moi sommes de plus en plus souvent ensemble. Je le rejoins après l'école et il vient chez moi lorsqu'il a terminé son travail. Mon père, qui l'apprécie bien, dit de lui qu'il est un homme avec du cœur! Ma mère, par contre, trouve qu'il néglige son hygiène corporelle. Il pue des pieds et pour elle, c'est inacceptable. Pour ma part, je n'en ai rien à faire... Je l'aime tellement! Notre relation se développe au point de devenir charnelle.

Chapitre 22

Le conditionnement

J'ai eu beaucoup de relations sexuelles avec deux hommes, mais jamais de façon consentante. Au début, je suis mal à l'aise de devoir poser des gestes à connotation sexuelle. Je me sens coupable de toucher mon partenaire. Ai-je le droit? Suis-je autorisée? Mes références en ce qui concerne la sexualité sont aussi déviantes qu'altérées. Mais après tout ce que j'ai déjà fait, pourquoi pas! Ça ne changera pas mon karma! Le mal est fait et il est déjà trop tard, alors...

Tout ce que je connais de la sexualité, c'est ce que George et Jean-Guy m'ont appris: être au service de l'homme et lui procurer du plaisir. C'est donc ce que je fais avec mon ami. Je lui fais des fellations et le masturbe pour lui faire plaisir. Dès qu'il le désire, je m'étends, il vient en moi et prend son plaisir. Quand il me dit que je suis bonne dans ce que je fais, je suis contente que cela lui plaise. Je veux lui montrer tout ce que j'ai appris, tout ce que je sais.

Suite à ma première relation sexuelle survient ma première paralysie des membres inférieurs. Ce soir-là, Samuel et moi sommes seuls à la maison. Nous avons loué des films et commençons à nous caresser sous la couverture. Nous allons dans ma chambre et après avoir fait l'amour, je ne sens plus mes jambes, sinon de légers fourmillements. J'ignore ce qui se passe et j'ai peur. Que se passera-t-il si mes parents découvrent que j'ai couché avec mon copain dans ma chambre? Je me suis tournée sur le ventre, car le bas du dos me fait souffrir. Doutant que je sois réellement paralysée, Samuel entreprend de palper mes cuisses et mes jambes. Voyant que je ne réagis pas, il s'empare de son couteau de travail et me pique le derrière des cuisses. Encore là, aucune réaction. Il prend donc sa cigarette, qu'il avait allumée plus tôt, et la met sur ma peau, juste sous le genou gauche.

- Ouache! Ça put donc ben! Qu'est-ce que tu fais?

- Tu me niaisais? T'as vraiment rien senti? Je viens de te brûler avec ma cigarette!

- C'est pas vrai! Tu m'aurais jamais brûlée!

- J'te jure. J'sais que c'est bizarre, mais t'as pas senti la brûlure. Le bout de peau où j'ai mis la cigarette commence justement à gonfler!

Du coup, la panique me gagne. Et si je restais comme ça à vie? J'ai peur de ne plus jamais remarquer. Samuel a brisé ma colonne! Je lui demande d'aller chercher mes parents, mes sœurs... n'importe qui pour m'aider! Alors qu'il s'apprête à quitter la chambre à la course, je lui crie:

- Habille-moi, avant! Je suis toute nue.

- Oh... Oui.

Lorsqu'il me tourne pour enfiler mon pantalon, je me rends compte que j'ai uriné dans mon lit.

- Non, c'est quoi, ça? que je lâche. Ma mère va chialer, c'est certain!

Samuel pleure et tremble de tous ses membres, non sans me supplier de ne pas dire qu'il m'a brûlée avec sa cigarette et piquée avec son couteau. Profitant du fait qu'il n'y a personne à la maison, il lave mes jambes, enlève les draps de sur mon lit, me remet une culotte et un pantalon propre. Dans un état quasi hystérique, nous pleurons tous les deux. Soudain, du bruit retentit au premier. Sans tarder, il se lève et se rue au deuxième étage. Tombant sur ma sœur Lynda, il lui explique mon état. Lorsqu'elle lui demande ce qu'il m'a fait, il répond:

- Rien. Ben... Je pense!

Sans plus tarder, Lynda s'empare du téléphone et appelle mes parents qui sont chez Tante Angéline. Ceci fait, elle vient me rejoindre dans ma chambre et me lance:

- Arrête de niaiser, maintenant. Maman s'en vient pis elle va encore te chialer après. Tu veux vraiment la Troisième Guerre mondiale? Osti que t'aimes ça, toé, la marde!

J'entends déjà ma mère! Mais je ne peux pas bouger. Même en étant forcée d'affronter la plus grande frousse de ma vie, je ne pourrais pas davantage bouger mes jambes. Peu de temps après, ma sœur enchaîne en disant:

- Ça y est... La Troisième Guerre mondiale vient d'arriver! Moi, je m'en vais dans ma chambre... Bonne chance!

Puis de là-haut, on entend ma mère crier:

- Osti! Ça prenait ben elle pour nous gâcher une autre soirée! Faut toujours qu'elle attire l'attention. Qu'est-ce qu'elle a encore inventé? Pus capable de bouger... Tu vas voir qu'a va avoir assez peur qu'a va se lever le cul drette-là!

Après avoir tenté de la calmer, mon père s'amène en bas. Les cris de ma mère ont fait en sorte que Samuel et moi pleurons encore davantage.

- Je suis vraiment désolée, papa. Je ne voulais pas gâcher ta soirée.

- Ce n'est pas grave. De toute façon, nous étions sur le point de rentrer. Qu'est-ce qui se passe?

Je lui explique alors que je ne peux plus bouger mes jambes et que je ne les sens plus; j'ai eu comme des fourmis et puis plus rien.

- Papa, maman va être fâchée, j'ai fait pipi dans mon lit, que j'ajoute en pleurant. Je ne le savais pas! J'te jure!

Samuel prend la parole et précise qu'il a changé les draps et mes vêtements. Mon père le remercie et me dit de ne pas m'inquiéter, que maman n'en saura pas. Il touche mes jambes, chatouille mes orteils... rien! Suivi de Samuel, il monte les escaliers et demande à ma mère le numéro du médecin à domicile.

- T'embarques pas encore dans ses niaiseries, j'espère?

- C'est vrai qu'elle est paralysée!!! répond Samuel. Elle ne bouge plus ses jambes et elle ne sent plus rien.

Mon père appelle donc le médecin qui arrive peu de temps après. La dame examine mes jambes, teste mes réflexes et vérifie mon pouls.

- Aucun réflexe, dit-elle à mon père, et pas de pouls non plus!

Nous entendons encore ma mère en haut qui s'exalte de rire.

- Tu t'es encore fait avoir! rigole-t-elle. C'est juste une menteuse. Tu vas payer un médecin pour rien. Ta fille a absolument rien.

Lorsque la doctoresse demande une ambulance d'urgence, mon père monte les escaliers pour le signaler à ma mère:

- Lyne s'en va à Sainte-Justine. Elle n'a plus de pouls dans les jambes.

Ma mère descend les marches à la course.

- Qu'est-ce qui se passe, Lyne? lance-t-elle en accourant dans ma chambre. On va t'em-mener à l'hôpital, OK... Ne t'inquiète pas!

- Excuse-moi, maman. Je n'ai pas voulu gâcher ta soirée. Je suis vraiment désolée... j'ai mouillé mon lit. Je m'excuse d'exister!

- Ce n'est pas grave, ma chouette, on va t'arranger ça à l'hôpital.

Puis l'ambulance arrive pour me transporter à l'hôpital Sainte-Justine. Pour faire plus rapidement, les ambulanciers me sortent de la maison par la porte du sous-sol, laquelle fait face à ma chambre. Ma mère prend place avec moi dans l'ambulance, bien que j'aurais préféré être accompagnée par mon père qui lui, nous suit en voiture avec Samuel. Quand on me sort de la maison en civière, il y a plein de gens qui regardent la scène. Je n'aime pas ça. On dirait que

tout le monde sait ce que je viens de faire avec Samuel, ce qui fait que je me sens encore plus coupable. Le Bon Dieu me punit parce que j'ai fait des choses que je n'ai pas le droit de faire! Parmi les inconnus, je vois ma sœur France qui arrive en courant. Je trouve cela si triste que j'en pleure... Ma sœur a tant de peine pour moi qu'elle verse des larmes. C'est donc dire que pour elle, je compte vraiment.

- Lyne qu'est-ce que tu as? s'enquit-elle.

Ma mère lui répond en lui expliquant simplement que je ne peux plus bouger mes jambes. Du coup, France pleure de plus belle et demande à venir avec moi à l'hôpital. Au même moment, je vois Lynda qui se tient en haut des escaliers et qui pleure aussi. Est-ce vraiment pour moi qu'elles s'inquiètent? Est-ce vraiment pour moi toutes ces larmes? Il y a peut-être des gens qui m'aiment.

Après toute une nuit à l'hôpital, les médecins ne réussirent toujours pas à trouver l'origine de mon problème. C'est pourquoi ils prétendent que c'en est un d'ordre psychologique! Au matin, mes jambes se remettent peu à peu à bouger, le pouls se remet en marche et la couleur revient.

Dans le futur, je revivrai ce problème à plusieurs reprises. Mais comme je sais que la circulation finit toujours par se remettre en marche, je ne panique pas. Puisque cela survient toujours après une relation sexuelle, la question se pose: est-ce psychologique ou physique?

On a soumis l'hypothèse qu'en raison des agressions sexuelles que j'ai subies durant l'enfance, il se pourrait que les os de mon bassin se soient fragilisés. Cela ferait que lorsque j'ai des relations sexuelles, il n'y aurait plus de circulation dans mes jambes. Il se pourrait aussi que tout cela soit psychosomatique: la culpabilité face aux gestes, choc post-traumatique ou les flashes qui reviennent. J'ai donc mis de côté les positions du Kamasutra! Ha! Ha! Vaut mieux en rire.

Chapitre 23

Benoit

Je suis maintenant en 4e secondaire et après deux ans, je viens tout juste de mettre un terme à ma liaison avec Samuel. Je trouvais que nos familles respectives s'immisciaient trop dans notre couple. Depuis quelques mois, je fréquente un homme de dix-neuf ans qui s'appelle Benoît. Court sur pattes, celui-ci habite près de la polyvalente. C'est le cousin de mon amie Guylaine. Nous n'avons jamais eu la chance d'avoir des rapports sexuels complets, du fait que mes parents ne veulent pas que j'aille chez lui. Ils refusent même que je monte à bord de sa voiture, sauf si la balade a pour but de leur rendre service. C'est un homme tendre, doux, mais peu entreprenant. Lorsque je suis couchée près de lui, il se contente de me caresser les seins. Sur le plan sexuel, c'est la première sensation que j'aime. Je trouve cela relaxant. Quant à Benoît, il ne demande rien de plus. Jamais il ne me bouscule. Soit par respect pour moi, soit parce qu'il craint que mes parents portent plainte pour détournement de mineur! C'est la première fois que je sens qu'une personne m'aime. À ce moment-ci de ma vie, j'ignore ce qu'est l'amour, chose que je ne découvrirai qu'en vieillissant

Ce n'est que plus tard que je comprendrai le mal que je lui ai fait. J'ai profité de lui, de sa bonté et de son amour. J'attendais qu'il veuille que je lui fasse des fellations, que je le masturbe... mais il ne demandait rien de tout cela. Est-ce dire qu'il ne me trouvait pas attirante? Comme si un homme qui ne me demande pas de le satisfaire sexuellement voudrait signifier qu'il ne s'intéresse pas à moi. Même si je n'avais pas la permission de monter dans sa voiture, j'y allais souvent. Je pouvais lui demander n'importe quoi, tant il était prêt à me donner la lune. C'est dans ce sens que j'ai profité de lui. Il était amoureux de moi et j'ai profité du fait qu'il était disponible pour me faire conduire partout.

Donc en secondaire 4, et pour les raisons citées plus haut, je trouve frustrant de ne pas réussir à le séduire. Je me dis que mes preuves sont pourtant faites et que c'est lui qui a un problème. Je veux utiliser mon charme et ma sensualité pour attirer les hommes. Puisqu'on m'a répété toute ma vie que je provoquais les hommes, je veux provoquer et je veux plaire. Sauf que Benoit ne semble guère remarquer mes efforts. J'ai besoin de me sentir aimée et désirable! J'ai perdu mes repères. Comment me faire aimer?

J'admire mon amie Guylaine pour son *CRAN!* J'ai déjà précisé qu'elle adore les animaux. L'été, elle dort dans une tente avec des couleuvres que nous avons ramassées sur le bord du chemin de fer. Elle a une perruche à qui elle enseigne un tas de tours. Non seulement l'oiseau lui donne des bisous, mais il fait des *ballounes* avec de la gomme. Enfin, lorsqu'elle lui parle, il lui répond.

Voilà longtemps que Guylaine a des relations sexuelles. Contrairement à moi qui suis très intimidée, elle vit bien sa sexualité. J'aimerais, moi aussi, avoir une vie sexuelle active,

mais je suis morte de peur. J'ai peur de me faire disputer, peur de souffrir et de ne pas être à la hauteur. Guylaine m'a permis de réaliser que la sexualité n'est pas la fin du monde! Jusqu'à ce que je rencontre cette fille, je pensais que je ne valais plus rien étant donné que je n'étais plus vierge. Je croyais devoir marier oncle Jean-Guy, car il m'avait pris tout ce que j'avais à offrir à un homme. «Une femme qui s'est donnée avant le mariage ne vaut plus rien et l'homme peut la refuser!», m'avait-on dit. Mais Guylaine, elle, m'apporte une version plus positive de la sexualité; celle-ci m'appartient, et j'en fais ce que je veux.

Elle fait tomber tous mes préjugés en lien avec l'église, mes parents et la société. Voyant qu'elle a l'air de bien aimer ÇA, j'ai maintenant hâte de m'approprier ÇA! En tout cas, elle ne semble guère se soucier de l'avenir du simple fait qu'elle s'est déjà donnée à un homme. Il faut dire que cette fille est du genre à tout contester.

Au nombre de ses talents se trouve sa voix. Elle chante magnifiquement. Ensemble, nous chantons des heures et des heures. Nous chantons tout: «Donne la patte Chibouki» de Nathalie Simard, «Les croissants de soleil» de Ginette Reno, en passant par les tubes de Paul Brunel, Willie Lamothe et Renée Martel! Nous écoutons la musique en format 8 tracks ou vinyle et nous nous enregistrons sur un tape cassette. S'il y en avait eu à l'époque, je suis certaine que Guylaine aurait pu gagner des concours comme Star Académie ou LA VOIX!

Chapitre 24

Chaque torchon trouve sa guenille

Guylaine a doublé plusieurs années, ce qui fait que nous ne sommes plus au même niveau académique. Souvent, elle me demande de sécher mes cours pour l'accompagner à ne rien faire ou aller voir des garçons qu'elle connaît. Sauf que si je la suis et me fais prendre par mes parents, je risque de passer un sale quart d'heure. C'est pourquoi je ne me laisse tenter que très rarement. Je suis dans une période de ma vie où je ne vois pas la lumière au bout du tunnel. Je n'ai plus d'ambitions, ni même de rêves, et l'idée de m'enlever la vie me hante régulièrement. Outre le fait que je ne me trouve pas aimable, je ne me trouve pas désirable. Enfin, je me sens sale. Quand je dis à ma mère que jamais un homme ne m'aimera, elle me répond :

- Mais oui tu vas trouver quelqu'un... chaque torchon trouve sa guenille!

Ce dicton m'a toujours marquée! Encore aujourd'hui, je me vois tel un torchon. J'aimerais valoir plus que cela. J'aimerais que quelqu'un me choisisse parce que je suis celle qu'il attendait. J'aimerais être celle dont quelqu'un a rêvé. Mais voilà... Je ne suis qu'un torchon, un sale torchon et rien de plus. Ma vie a été détruite par deux hommes qui se sont permis de prendre ce que j'avais de plus précieux: mon innocence! Ma vie a été tachée par les comportements honteux de deux hommes qui se sont permis de l'handicaper à jamais. Jamais je ne retrouverai la sérénité, la naïveté, la pureté et la joie de vivre qui sont propres à l'enfance. Je suis devenue adulte dès l'âge de huit ans. Si vous vous rappelez bien, mes menstruations ont même débuté à cet âge. Plutôt significatif, non?

J'envie les enfants dont l'unique problème est de savoir comment occuper leur journée. Moi, j'ignore ce que c'est. La vie d'un enfant, c'est de découvrir la vie au fil du temps. À l'âge de neuf ans, je connaissais déjà tout de la sexualité. J'avais vécu des choses que la plupart ne connaîtront jamais dans leur vie. Si l'on tient compte du fait qu'à huit ans, je faisais l'amour quatre ou cinq fois par semaine avec un homme, on peut aisément comparer cette vie à celle d'une femme mariée ayant des relations régulières avec son époux. Au moment où je devais jouer avec mes poupées, découvrir la vie et construire mon cadre de références, je menais une vie d'adulte.

Au moment où j'ai dix-sept ans, Benoit est toujours dans ma vie. Il est très gentil, peut-être même trop. Malgré sa gentillesse et toute sa bonté, je ne ressens pas d'amour pour lui. Je ne rêve plus, je ne dors plus. Ma vie semble au plus bas tant elle m'apparaît vide de sens. Je ne veux plus vivre avec mon corps et je ne veux plus voir ce portrait dans le miroir. Je déteste

mon reflet. Je ne me connais plus, je ne me comprends plus. J'ai besoin de séduire. Ce n'est que lorsque j'y parviens que je lâche prise. Comme Don Juan! Ensuite, je ne sais plus quoi faire de ma prise. Je ne veux pas faire l'amour, car j'ai peur. Je ne veux ni souffrir ni mourir. Mon expérience avec Samuel ne m'a apporté aucune grande découverte.

La nuit, pour m'endormir, je pense à ma mort. J'imagine des moyens pour mettre fin à ma vie. Je pense aux gens qui m'entourent en me demandant si ma mort les chagrinerait. Je vois ma mère se réjouir et clamer haut et fort qu'elle s'est débarrassé de moi! Ne comprenant pas mon geste, ma grand-mère pleure tandis que mon père se sent soulagé. Dorénavant, il ne subira plus les foudres de sa femme parce que j'existe. Il y a aussi ces gens qui me croient faible et me traitent de lâche, persuadés que j'avais une vie que beaucoup d'enfants aimeraient avoir. Il est vrai que nous ne manquons de rien. Mes parents travaillent tous les deux, nous avons de la nourriture à volonté et sommes bien vêtues. De même, nous avons de l'argent de poche chaque semaine et chaque jeudi, nous allons au restaurant avant d'aller faire l'épicerie avec mon père. Enfin, tous les ans, nous faisons des voyages en famille. Qui pourrait vouloir quitter une si belle vie?

Le suicide est maintenant une parcelle intégrée dans mon monde illusoire. Dans ma tête, je le perçois comme un acte positif et n'entretiens plus de tabous à son égard. Ce geste est pour moi une façon d'échapper à ma vie. C'est dans ce contexte que je me dessine une mort, une fin harmonieuse avec l'existence. Mes parents ont fait refaire le sous-sol et il y a maintenant des poutres de bois qui traversent le plafond. Il serait facile de défaire le stucco pour passer une corde que j'attacherais à mon cou. Chaque soir, je me couche en imaginant le scénario de ma fin. Plus le temps avance, plus je suis heureuse de partir. Enfin, tout est clair, tout est en harmonie et tous les éléments se mettent en place. Il ne me manque que le moment. Dans cette existence, plus rien ne me retient. Je suis insensible à tout ce qui m'entoure.

Chapitre 25

Le mal de vivre

Je continue d'aller à l'école, parce que je n'ai pas le choix. Ce n'est pas une option, c'est une obligation! J'écris de la poésie et j'écoute de la musique le soir pour remplacer les rêves que je ne réussis plus à modeler. Je ne crois plus en un monde meilleur, pas même dans ma tête. Je suis devenue une introvertie. J'ai de la difficulté à me concentrer pendant mes cours et je pense constamment au suicide. Non seulement je suis méchante, mais j'ai cessé de me porter à la défense des personnes différentes. À la place, je les agresse. Je suis violente et agressive avec tout le monde. J'ai envie de tuer, de faire le mal et de crier. C'est à ce point qu'un jour, un directeur d'école me lance:

- Vas-y, Lyne, graffigne-moi!

Je me suis retenue pour ne pas le faire, lui sauter à la figure et le dévisager. Une fois à la maison, je raconte l'histoire à mon père qui me dit:

- S'il te l'a demandé, tu aurais dû le faire!

- Papa, dis-moi pas ça!

À cette époque, je joue du violon à l'école, une activité que j'adore. La musique est si douce pour les oreilles. Je joue également de l'orgue. Je dois écouter des cassettes toutes les nuits pour que mon oreille se développe et que mon cerveau assimile les mélodies. Donc chaque nuit, je m'endors en écoutant de la musique classique. Le seul endroit où je veux être, c'est dans ma classe de violon. Grâce aux concerts que je donne avec les autres élèves, je découvre l'amour de la musique et du chant.

Je suis dans une période de ma vie où je suis centrée sur moi-même. Je vis à l'intérieur de moi et suis comme un presto qui accumule la pression. Je suis malade dans ma tête et je ne sais plus comment me soigner. Je ne m'aime pas, je me déteste. J'apprends à observer les gens, à les regarder, à deviner leur vie, leurs sentiments et leurs émotions. Je veux comprendre pourquoi untel dit cela, pourquoi unetelle a fait tel geste... Dans mon corps et dans ma tête, il se passe beaucoup de choses. Outre mes paralysies, j'ai toujours envie de séduire et de charmer. Je ne sais plus où j'en suis. Je veux être aimée! Mais qu'est-ce que c'est être aimé? Comment y arrive-t-on?

Dans mon cours de français, où nous étudions la poésie, on nous fait lire un poème traitant sur le suicide. *Elle dort!* Oh oui! Je veux dormir! Je veux être la fille du poème et avoir le

courage de tendre une corde autour de mon cou pour cesser de souffrir. Je veux aller rejoindre mes rêves. Les rêves que je fabrique depuis ma plus tendre enfance pour contrer mon existence malheureuse. Je veux aller là où la douleur n'existe pas. Mon cœur fait mal et mon corps souffre. Ni l'un ni l'autre n'a oublié les souffrances que Jean-Guy et George leur ont imposées durant toutes ses années. Je ne vauds rien. Ma vie est foutue parce que je n'ai rien à offrir aux hommes. Comme ma mère me le répète sans cesse, je ne suis qu'une bonne à rien.

*Ne criez pas!
Elle dort.
Ne pleurez pas et n'ayez pas peur
Elle ne fait que dormir!
Elle a quinze ans et elle dort.
Voyez, elle sourit dans son rêve
Elle est jolie, n'est-ce pas?
Elle est heureuse maintenant elle dort
Ne la regardez pas et ne pleurez pas
Cessez de salir son repos fragile
Elle était fatiguée, alors elle dort
Pourquoi la craignez-vous? Ce n'est qu'une fleur.
Vous savez, elle ne vous fera pas de mal
Détournez vos yeux de ce cou bleu, elle dort.
Respectez son sommeil et surtout ne pleurez pas
Vous n'en avez pas le droit.
Vous savez, elle était innocente et tendre
Elle aimait les lilas, le printemps, la vie.
Mais qu'importe maintenant, elle a choisi, c'est fini
Elle dort.*

Auteur inconnu

Dans mon manuel de français, j'ai barré le «quinze ans» et l'ai remplacé par «dix-sept ans». Après lecture, l'enseignant nous demande de quoi parle ce poème. Les étudiants répondent: dormir, un lit, etc. Je lève la main à mon tour et réponds:

- De suicide, monsieur. Elle voulait arrêter de souffrir et en finir avec son existence!
- Qu'est-ce que tu en penses, Lyne?
- Sa souffrance était devenue trop forte et elle ne voyait pas d'autre moyen.
- Est-ce que vous pensez que c'est un geste de courage, de désespoir ou de lâcheté?
- Moi, je la trouve courageuse, que j'enchaîne. Elle a osé faire le geste. Mais il fallait qu'elle soit découragée pour en arriver là!
- Tu ne penses pas qu'il y avait une autre solution?
- Avec tout le courage que ça lui a demandé, je pense qu'il n'y avait pas d'autre solution. Des fois, tu es juste tanné de tourner en rond dans ton malheur et tes souffrances. C'est la seule solution pour arrêter de souffrir.
- Tu vois, je ne suis pas d'accord avec toi. Il existe toujours une solution. C'est juste

qu'elle ne l'a pas vue parce qu'elle souffrait trop. Mais la solution était là!

- Si vous le dites!

Mes enseignants savent que je ne laisse jamais passer une discussion sans y prendre part. Et celle-là me touche particulièrement, du fait que ce poème rejoint ce que je vis présentement. Je me vois couchée à la place d'ELLE. En lisant le poème, je ressens de la colère. De la colère parce qu'il y a eu de l'incompréhension. **Vous savez, elle ne vous fera pas mal.** Comme le dit si bien ma mère, je fais toujours de la merde partout. Je ne ferai plus de mal. **Respectez son sommeil et ne pleurez pas.** Malgré tout le mal que vous lui avez fait, vous n'avez pas le droit de pleurer. Au moment où nous échangeons sur ces phrases, je regarde l'enseignant dans les yeux. Il a des yeux bruns et un regard attendrissant. Je vois en lui un homme doux, tendre, patient et séduisant. En plus d'être très mature, il est sérieux. J'ai l'impression qu'il a entendu mon cri d'alarme et qu'il m'a écouté. Il a même l'air de s'intéresser à ma personne.

Je passe différents examens médicaux pour tenter de déceler le problème qui cause mes paralysies. Le tout se déroule à l'hôpital Notre-Dame de Montréal, sous la supervision d'un neurologue spécialisé en sclérose en plaques. Mais jusqu'à présent, rien de significatif n'a été trouvé. À l'école, tous les enseignants ont reçu un mémo leur indiquant qu'il pourrait m'arriver de paralyser et qu'advenant ce cas, ils doivent tout de suite appeler le service de neurologie de l'hôpital Notre-Dame pour qu'ils puissent tout de suite procéder à une ponction lombaire. De tous les enseignants qui ont reçu l'information, Gilbert, mon professeur de français, est le seul qui a abordé le sujet avec moi. Après avoir lu le mémo, il me demande de rester après le cours. «Si jamais cela t'arrive dans ma classe, ne te gêne pas et fais-moi signe, me dit-il. Tu n'as pas à t'inquiéter, je serai discret.»

Je ne sais pas si c'est parce qu'il m'a accordé de l'attention et de la gentillesse ou simplement parce qu'il est adorable, mais il a attiré mon attention! Je réalise que je suis en train de tomber amoureuse de lui. Il est tellement doux et tendre! Une petite voix à l'intérieur de moi me dit que je ne peux pas, que je n'ai pas le droit et que c'est interdit! Mais au fur à mesure que l'année scolaire progresse, je me permets de rêver à lui. De presque tous les adultes, il est le seul qui semble savoir que j'existe! Je n'éprouve aucun problème à l'intégrer dans mes rêves. Je nous vois en train de faire l'amour comme dans les films et il ne passe plus une journée sans qu'il ne me caresse tendrement.

Chapitre 26

Enfin de la tendresse!

Chaque soir, je m'endors tendrement dans ses bras. Grâce à lui, j'ai recommencé à rêver et à aimer la vie. J'ai tellement envie de goûter à sa tendresse et de recevoir ses caresses. Je me surprends à aimer mes cours de français autant que ceux de musique. J'ai hâte de retrouver cet homme à la voix paisible, le seul capable de désamorcer la bombe à l'intérieur de moi. J'aime l'écouter, j'aime le regarder. Je veux qu'il me regarde, qu'il me voie. J'ai envie de le séduire. Mais à nouveau, je me pose la question: ai-je le droit? Je lui pose beaucoup de questions, en plus de le visiter de plus en plus souvent à son bureau. Je veux être près de lui pour ressentir sa chaleur et sa tendresse. J'ai la tête dans les nuages, pour ne pas dire dans le brouillard! J'ai bien tenté de le charmer, mais il reste de glace. Certes, il se montre doux et tendre, mais uniquement en tant qu'enseignant! Souvent, je le regarde dans les yeux pour qu'il comprenne l'effet qu'il a sur moi. Malheureusement, c'est en vain. Aucune réaction. Mon incapacité à le séduire me frustre un peu plus chaque jour.

Un jour, Guylaine me demande de rester avec elle pendant les heures d'école. Nous sommes assises à l'intérieur des tuyaux du Parc Pine lorsque je lui confie que j'ai rédigé une lettre pour mon amoureux dont elle connaît déjà l'identité. Cela fait plusieurs mois que je lui en parle. Pour que personne ne sache qui il est, je l'appelle YOGGY. Elle lit la lettre où j'avoue à mon professeur que je suis en amour avec lui, puis me dit:

- Va lui donner!
- Non, j'ai peur.
- Peur de quoi?
- Qu'il me prenne pour une folle! Écoute, Guylaine, c'est mon enseignant!
- Pis?
- Il a l'âge de mon père!
- Pis?
- Il pourrait avoir des problèmes à cause de moi!
- Pis? C'est lui qui décidera!
- Et s'il ne répond pas à mes avances?

Pour une rare fois, j'accepte de prendre une bouffée du joint que mon amie me tend. Elle sort du tuyau et me lance:

- On le fait!

- Quoi?

- On va lui donner la lettre.

- T'es folle!

- GO! Si tu fais rien, t'auras jamais rien! C'est peut-être l'homme de ta vie!

- Je suis trop gênée. Et si quelqu'un s'en apercevait?

- OK... Moi, personne me connaît à l'étage des 4e et 5e secondaire. C'est donc moi qui vais aller lui remettre la lettre.

- OK.

Je ne sais pas si c'est la bouffée du joint ou mon trop grand désir pour cet homme qui m'a fait accepter cette proposition, mais toujours est-il que j'ai laissé Guylaine partir à la polyvalente pour remettre la fameuse lettre à mon professeur. Pendant qu'elle s'exécute, je suis là, accroupie dans mon tuyau de ciment au beau milieu d'un parc d'enfants. Je suis si nerveuse, que j'en suis rendue à regretter ma décision. Sauf qu'il est trop tard, car je n'ai aucun moyen de rejoindre Guylaine. J'attends donc, non sans me dire que s'il ne doit pas recevoir cette lettre, quelqu'un fera en sorte qu'il ne la reçoive pas. Finalement, Guylaine revient et me dit que tout s'est bien passé.

- C'est lui qui a ouvert la porte, ajoute-t-elle. Il avait l'air surpris.

Lors du cours suivant, Gilbert est comme à son habitude. Aucun changement dans sa façon d'enseigner. Du coup, je me demande si Guylaine ne m'a pas menti. Or, voilà qu'après le cours, Gilbert me demande de rester. Ouf! Mon cœur bat à tout rompre. Ça y est, il va me ridiculiser et me traiter de folle. J'ai juste une envie, me sauver en courant. Et si je quittais la classe en douce? Sauf que je vais devoir revenir un jour... À nouveau je le regarde; il est si beau, si charmant et si mature. Il a une douceur sensuelle qui le caractérise. Je crois que c'est sa délicatesse et sa maturité qui font son charme. Un homme accompli, un homme vrai! Pendant que je rêve... la cloche sonne. Cette fois, mon cœur bat si vite, que j'ai l'impression qu'il va me sortir de la poitrine. Je me lève de ma chaise, tout au fond de la classe, pendant que Gilbert me regarde en souriant. On dirait que les autres élèves prennent une éternité avant de sortir de la classe. Lorsqu'ils sont tous partis, Gilbert ferme la porte derrière le dernier étudiant et revient vers moi en gambadant. Lorsqu'il me sourit à nouveau, je suis soulagée. Finalement, il ne me ridiculisera pas.

- J'ai lu ta lettre, commence-t-il par dire, et je suis vraiment touché. J'étais loin de m'imaginer que tu éprouvais des sentiments de ce genre envers moi. Tu m'as vraiment étudié sous toutes mes coutures! Ha!Ha! Je n'ai jamais reçu une aussi belle lettre de ma vie. Je t'en remercie. Je sais que je ne devrais pas, mais j'ai envie qu'on puisse échanger en tête à tête sur son contenu. Que dirais-tu si je t'invitais demain soir au restaurant chinois?

- Tu n'es pas fâché, tu me trouves pas folle?

- Non, tu expliques bien ton attirance et ce qui te plaît chez moi. Je pense que tu as vu en moi l'homme que je suis. C'est pas mal réaliste. Si tu veux, on en reparle demain, d'accord? Je vais aller te chercher chez toi!

- OK. Ça va me faire plaisir!

Puis les étudiants du cours suivant commencent à entrer. Il est tellement beau quand il sourit. En classe, il est plutôt sérieux et sourit rarement. Il semblerait que ma lettre l'ait rendu heureux. Je suis contente. J'ai le cœur léger et j'ai hâte à demain! Je me dépêche à aller rejoindre Guylaine pour lui raconter ce qui s'est passé avec Gilbert. Je suis si excitée, que je n'ai plus envie d'aller à mon dernier cours. J'aimerais juste aller me coucher, rêver, et fabriquer des scénarios avec Gilbert. Comment se passera notre souper en tête à tête et surtout, comment se terminera la soirée? Enlacés dans les bras l'un de l'autre? Finalement, je sèche mon dernier cours, tellement je suis perdue dans mes illusions.

Quand j'arrive à la maison, je dis à mes sœurs que j'ai un rendez-vous romantique le lendemain soir. Pour ne pas alerter mes parents et pour éviter que tout le monde le sache, j'appelle mon prétendant Yoggy. Il ne faudrait tout de même pas qu'il perde son boulot à cause de moi.

Bien entendu, mes sœurs ne me croient pas. Vous verrez bien! Ma mère me regarde aller et trouve ça plutôt amusant. Un rendez-vous romantique à dix-sept ans! Je suis fébrile et excitée comme un enfant. Toute la famille connaît Gilbert puisque l'année dernière, il a enseigné à ma sœur. Il a aussi enseigné à ma mère et à ma tante à l'école des adultes. Tout le monde l'aime... comme enseignant, bien sûr. Sauf dans mon cas! C'est le premier homme qui m'attire sur le plan sexuel. Mon corps le réclame! Je ne comprends pas ce qui se développe en moi, mais j'aime cette sensation de désirer un homme. Ce soir-là, je m'endors en modulant mon rêve autour de Gilbert. Je m'imagine en train de l'embrasser, le caresser et lui faire l'amour. J'aime ses cheveux gris et sa peau mature, de même que j'adore son sourire timide, mais tellement sensuel. Je me couche avec mon oreiller entre les bras en pensant à lui. Et s'il changeait d'idée? Tout à coup, le cœur me fait mal. Ai-je le droit d'aimer? Je n'ai pas le droit de mettre en danger son emploi. Ma mère à raison... je fous la merde partout où je passe. Je vais lui dire de laisser tomber. Mais il a l'air tellement doux, si chaleureux et si gentil. Ai-je droit au bonheur, moi aussi? On verra demain...

Toute la journée, je pense à Gilbert. J'aimerais tellement qu'il me regarde et me désire comme une femme. Aujourd'hui, j'ai un cours avec lui. Il me salut dès que j'entre dans le local. Aussi, je remarque qu'il me sourit plus souvent. En voyant ses yeux briller plus qu'à l'habitude, je repars dans mes rêves. Il me caresse, il m'embrasse... J'ai des frissons juste à imaginer qu'il me touche. Lorsqu'il circule dans l'allée près de moi, je sens ma culotte s'humidifier. Je me sens bizarre. Des fourmis me parcourent le corps. Un changement s'opère en moi, mais j'ignore quoi. Je pense que mes règles viennent de commencer. C'est humide et chaud, et j'ai des spasmes dans mon ventre. Ce n'est pas douloureux, même que c'est agréable. Je sens mon clitoris gonfler, ce qui me rend mal à l'aise, car il est appuyé sur mon jean trop serré. Je suis gênée. J'ai l'impression que tout le monde sait ce qui se passe en moi. Ah... Gilbert! J'ai tellement envie de me blottir dans tes bras et de m'offrir à toi! J'ai envie de déposer mes lèvres sur ton corps. Une sensation de brûlement parcourt tout mon corps et une flamme jaillit jusqu'à mon cerveau. Ouf! Comme c'est plaisant! Je change mes jambes de position et hop! J'ai droit

à mon premier orgasme sur une chaise de classe... simplement en regardant Gilbert donner son cours et m'adresser un sourire. Au moment où tout ceci se déroule, j'ignore tout de ce que je viens de vivre. On me l'expliquera plus tard. Mes rêves me transportent de plus en plus loin. Je peux maintenant ressentir sur ma peau et dans mon corps tout ce que j'imagine dans ma tête. Lorsque je quitte la salle de cours, je suis épuisée et psychiquement vidée. Aussi, c'est de peine et de misère que je rentre chez moi.

Je suis si énervée que je ne me contiens plus. Mes sœurs, qui me trouvent ridicule, m'invitent à me calmer pendant que ma mère trouve très drôle ma petite mascarade d'adolescente en chaleur! Tout à coup, la voiture rouge vin de Gilbert se pointe devant la maison. Aussitôt, je cours à la porte et descends l'escalier pour ensuite tomber face à face avec mon bellâtre qui vient de sortir de sa voiture pour ouvrir la portière. Pour la première fois de ma vie, je me sens femme!

Chapitre 27

Ma première rose

Nous nous rendons au Miss Chinatown, l'un des restaurants préférés de ma famille. Puisque c'est un jeudi soir, l'endroit est bondé de monde. Mais Gilbert étant un homme prévoyant, il a songé à nous réserver une table. Ce n'est pas très discret, mais l'important c'est que nous soyons ensemble. Tout au long du repas, nous discutons beaucoup. C'est ainsi que j'apprends qu'il est séparé de sa femme depuis très peu de temps et qu'il a deux enfants, un garçon et une fille. Juste pour le plaisir, nous calculons la différence d'âge qui nous sépare. Vingt-neuf ans. J'ai dix-sept ans et lui, quarante-six, soit trois ans de plus que mon père. Si je n'y vois aucun inconvénient, lui semble traumatisé! Plus je le regarde, plus je le trouve sensuel et charmant. Que signifie l'âge d'une personne? Un chiffre, rien de plus. J'ai toujours souhaité avoir un homme, un vrai, dans ma vie. Les ados, les jeunes qui ne savent pas où ils vont, je n'en veux plus. Ces semblants d'hommes qui ignorent ce que veut dire aimer une femme, qui ne recherchent que le sexe et qui ne prennent pas le temps de te connaître, non merci pour moi! Si je suis autant attirée par Gilbert, c'est parce qu'il sait où il s'en va. Non seulement il a du vécu, mais il a l'expérience et il connaît la vie. Il me regarde comme un homme regarde une femme. Je comprendrai beaucoup plus tard que lorsque j'étais victime d'abus, mes agresseurs avaient entre seize et trente-six ans. C'est ce que je ne veux plus dans ma vie. Je veux un homme mature, tendre, et sûr de lui.

Soudain, une dame transportant un panier de roses passe devant nous. Sans hésiter, Gilbert m'en achète une. Ma première fleur romantique! J'aurais voulu la garder toute ma vie. Nous parlons de nous durant une bonne partie de la soirée et plus la conversation avance, plus je sens qu'il est attiré par moi, mais qu'il est très perturbé par notre différence d'âge.

Puis vient le moment de partir. Je suis assise sur la banquette, sans trop savoir où poser mes mains. Que dois-je faire? J'aimerais tant le toucher, le caresser et l'embrasser... Malheureusement, le trajet entre le resto de Saint-Lambert et la maison n'est pas assez long. Ce que je donnerais pour qu'il m'amène chez lui et qu'il me touche! Je ne dois pas être assez attirante pour lui. Je ne sais ni quoi dire ni quoi faire. J'ai tellement peur de me sentir coupable ou responsable de quelque chose. Une fois à destination, il se stationne devant la maison des voisins, car la voiture de mon père est devant la maison. Mes parents étant maintenant séparés, le fait que mon père se trouve présentement chez nous n'augure pas très bien pour moi. Alors que Gilbert prend ma main, je sens la sienne douce, chaude et rassurante. Il m'embrasse si tendrement que j'en ai des frissons. C'est si bon! Ses lèvres ont un goût tellement exquis que j'en veux encore! Ma tête s'alourdit... ce soir, je voudrais mourir dans ses bras! Il me caresse doucement les cheveux lorsqu'il me dit:

- Tu es tellement belle, Lyne! Merci. Je suis content que tu m'aies écrit cette lettre d'amour. Tu me fais plaisir.

Puis je sors de la voiture, non sans anticiper mon retour à la maison. J'ouvre la porte et me dépêche de traverser la cuisine pour descendre les escaliers et gagner ma chambre.

- Regardez... J'ai eu une belle fleur! que je lance à mes parents en passant.
- Lyne? dit mon père.
- Oui?
- On aimerait te parler!
- OK, mais j'ai de l'école demain!
- Ce n'est pas grave, je t'ai attendue toute la soirée ici, moi! Assis-toi, s'il te plaît.

Je m'assis là où je m'assois habituellement pour manger, ma fleur entre les mains. Je suis tellement contente de cette première rose romantique! Je la fixe, sans trop oser poser mon regard sur mes parents. Heureusement que je l'ai; cela me permet de faire distraction. Puis mon père me demande qui me l'a offerte,

- C'est Yoggy!
- On s'en câlisse de ton Yoggy! se met à crier ma mère. Dis donc à ton père c'est qui Yoggy!
- C'est Gilbert, mon prof de français.
- OK... questionne mon père, qu'est-ce que tu fais avec un homme de cet âge-là? Et ton professeur, en plus! Ta mère me dit qu'il est beaucoup plus âgé que toi... Tu sais qu'il pourrait avoir beaucoup de problèmes à cause de toi?
- Je sais, nous en avons parlé. Mais je l'aime! C'est moi qui lui ai écrit une lettre pour lui dire que je l'aimais. Y a rien fait de mal. Faites-lui pas de problème, s'il vous plaît.
- Et lui, qu'est-ce qu'il pense de ça? poursuit mon père.
- Il est surpris de ma lettre, mais il est touché d'apprendre que je suis attirée par lui. Mais c'est sûr que la différence d'âge le dérange...
- Évidemment... Une petite jeune de dix-sept ans qui te tombe dans les bras comme ça! s'exclame ma mère.
- Justement... J'ai dix-sept ans! Alors, laissez-moi vivre ma vie comme je veux.
- On ne voudrait pas qu'il abuse de toi.
- Il est un peu trop tard pour ne pas vouloir qu'on abuse de moi, non? que je leur balance en me relevant brusquement de ma chaise. Quand c'était le temps d'agir, vous avez rien fait! Tant que ça restait dans la famille, ça ne dérangeait personne, hein? Jusqu'à aujourd'hui, personne s'est jamais inquiété de moi... Alors, continuez comme ça! J'ai de l'école, demain, bonne nuit!

L'attente jusqu'au dodo se passe aisément! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que les rêves envahissent ma tête. Couchée sur le côté avec mon oreiller entre les bras, j'imagine Gilbert en train de me caresser. Il me caresse les cheveux, les bras, et parcourt mon dos et mes hanches tout en me contemplant avec adoration. Me voilà partie pour une magnifique nuit de sommeil!

J'ai peur que mes parents mettent fin à cette relation avant même qu'elle ait débuté. Rien ne paraît, puisque nous sommes très discrets. Gilbert en a discuté avec la directrice qui l'a mis en garde, mais sa décision est prise: il entend poursuivre notre relation. Lors d'une pause, alors qu'il se tient près d'une descente d'escalier pour surveiller les étudiants, je prends place à ses côtés. Comme c'est vendredi, il me demande si j'ai un couvre-feu à respecter. Après que je lui ai répondu que le week-end, je dois rentrer à la maison à vingt-trois heures, il me propose de passer du temps en sa compagnie. Tandis que son bras frôle le mien, je sens la chaleur de son corps tout près de moi. Du coup, mes poils se hérissent et des frissons me parcourent tout le corps. J'aimerais tellement me blottir dans ses bras. Nos bras sont côte à côte et nos poils veulent se toucher. Nos corps se désirent! J'aimerais qu'il me caresse et m'embrasse là, tout de suite, mais nous sommes en public, à l'intérieur des murs de l'école. Il m'indique qu'il viendra me chercher à neuf heures le lendemain matin et que nous passerons une partie de la journée ensemble. C'est à ce moment que surgit une dénommée Lise, une collègue et amie personnelle de Gilbert. Elle commence à discuter avec ce dernier au sujet de différents travaux puis s'arrête soudainement de parler. Elle me regarde, détourne les yeux vers Gilbert, sourit et dit:

- OK, qu'est-ce qui se passe ici? La tension est palpable! Gilbert, tu sais que c'est un jeu dangereux? Vous avez des étoiles dans les yeux, tous les deux. À ce qu'on dirait, il y a de l'amour dans l'air.

Je regarde Gilbert qui devient mal à l'aise et m'éloigne d'eux, non sans entendre Lise sermonner son collègue qui lui, tente tant bien que mal de la calmer. Décidément, c'est mal parti! Nous n'avons pourtant rien montré, mais elle a tout de même deviné ce qui se passait entre nous. Elle connaît Gilbert depuis des années, peut-être même trop bien! Le lendemain matin, je me présente au coin de ma rue à l'heure convenue et attends impatiemment mon amoureux qui arrive à l'heure pile. Pas une seule minute de retard. Je lui souris, et il fait de même. Il est tellement beau; il a les yeux pétillants et un sourire charmant. Je pense qu'il a envie de me faire l'amour autant que moi j'ai envie qu'il me prenne. Je le sens excité et nerveux comme un enfant. Alors que je suis assise dans la voiture, j'ai envie de prendre sa main, de le caresser et de l'embrasser, mais je suis trop timide pour m'aventurer la première. Jugeant que ce serait peut-être déplacé, je me retiens donc. En lieu et place, je lui demande si Lise ne l'a pas trop malmené, la veille, à l'école, en raison de ce qu'elle a découvert.

- Je suis vraiment désolée pour les problèmes que je te cause, que je lui dis.

Chapitre 28

Ma première fois

Il tend sa main, la dépose sur la mienne et me réponds:

- Tu ne me causes aucune difficulté. Ce que je fais, je le fais en parfaite connaissance de cause. Ta lettre est la plus belle lettre d'amour qu'on ne m'ait jamais écrite. Ça m'a vraiment touché.

- Mais je ne voudrais pas te causer des problèmes! Je cause toujours des problèmes...

Cette fois, il pose sa main sur ma cuisse et me dit de ne pas m'inquiéter. Je me sens en sécurité et j'aime la sensation que j'éprouve en ce moment. Je suis en présence d'un homme et non seulement je me sens bien, mais je suis heureuse.

- Est-ce que tu as peur de quelque chose? cherche-t-il à savoir. Je veux que tu me le dises... c'est important pour moi que tu te sentes bien et à l'aise. Dès que tu veux que je te ramène chez toi, tu n'as qu'à me le demander.

J'aimerais qu'il monte sa main jusqu'à mon sexe, mais non. Je suis déjà toute chaude et nous ne sommes même pas encore arrivés chez lui. Il ne m'a pas embrassée que déjà, je voudrais m'abandonner à lui. Pourquoi est-ce que j'ai si confiance en cet homme de vingt-neuf ans mon aîné? Pourquoi ai-je envie de me donner à lui? Sûrement parce que j'aime ses cheveux gris, ses petites rides et sa voix douce et rassurante.

Nous arrivons à l'immeuble où il habite, une bâtisse faite de béton beige, située à l'intérieur d'un complexe regroupant des habitations en tous points similaires. Rien de romantique! Il habite le premier étage. Je suis habillée avec un pantalon mi-court blanc rayé vert, un chandail vert et des souliers chinois noirs. Je suis très nerveuse. Alors qu'il me fait monter devant lui les escaliers menant à son appartement, je sens mon cœur qui bat. Le temps d'un instant, je me demande si j'ai le droit d'être là. Perdra-t-il son emploi par ma faute? Vais-je briser une vie de plus? C'est l'histoire de ma vie, briser la vie des gens. Durant toute mon enfance, les hommes ont abusé de moi, de mon corps et de mon âme. Aujourd'hui, je veux un homme qui m'aime et me respecte, et Gilbert est celui à qui j'ai envie de me donner. À nouveau, il me sourit. Il est tellement beau! Ses yeux bruns tout brillants me regardent avec adoration. J'aime la façon dont il me regarde. Facile de deviner qu'il éprouve de l'admiration pour moi. Et ce n'est pas mon corps ni mes seins qu'il contemple! J'aime ses yeux ainsi posés sur moi. Tout, de lui, est empreint de douceur et de sensualité. À n'en point douter, cet homme représente l'amour!

Nous entrons dans son appartement, un lieu froid ne contenant aucune décoration murale. Cela m'étonne de la part d'un homme aussi chaleureux. Il m'explique qu'il s'est séparé récemment et qu'il a dû faire très vite pour se trouver un appartement et le meubler. Voilà pourquoi son habitat ne lui ressemble pas beaucoup. Comme il a un appartement à aire ouverte, je peux le voir du salon pendant que de la cuisine, il me demande si je désire quelque chose à boire. «De l'eau, juste de l'eau», que je lui réponds. Après m'avoir servie, il s'assied à mes côtés et me demande si je vais bien. Je dois sembler terrorisée et anxieuse, comme s'il s'agissait de ma première fois. Ce qui n'est pas tout à fait faux, puisque c'est la première fois que je vais le faire avec amour! La première fois que j'ai envie de faire l'amour et la première fois que j'ai envie qu'un homme me touche. Il commence en m'embrassant tendrement dans le cou. Que c'est bon! Que c'est doux! Des frissons me parcourent le corps. Je suis si maladroite que je ne sais où mettre mes mains. Sans savoir pourquoi, j'ai envie de pleurer. Ne sachant pas ce qu'il est convenu de faire entre deux personnes qui s'aiment, je le laisse diriger.

Pour une fois, c'est moi qui attire toute l'attention. Gilbert me donne, et je reçois. Que c'est bon de recevoir. Je me donne entièrement à lui et je suis au septième ciel. Non, le paradis n'est pas loin! Il caresse mes bras et ensuite, touche tendrement mes seins. Tout est si bon que j'en perds la raison. Puis il glisse sa main sous mon chandail. J'ai envie de sa bouche sur ma peau, mais aussi, j'ai envie qu'il aille plus loin, plus bas. Je suis tout humide tant je suis excitée. Enfin, sa main caresse l'intérieur de mes cuisses. Que c'est bon! Lorsqu'il me demande si je veux qu'il arrête, je m'empresse de répondre non. Devant cette réponse, il me propose d'aller dans la chambre. Je suis dans un autre monde. Je marche vers la chambre et je n'ai qu'une envie, m'offrir à cet homme. Que c'est bon de recevoir de la tendresse. Il est tellement doux et sensuel. Nous arrivons dans la pièce et alors que nous sommes debout au pied du lit, il m'embrasse tout en me caressant les cheveux. Ses mains frôlent mon corps et descendent le long de mes courbes lorsqu'il me chuchote:

- Tu es tellement douce, Lyne, tu es tellement belle!

Jamais personne ne m'a dit de telles choses. J'aime les entendre. Il détache mon pantalon et les laisse glisser par terre. Je suis gênée de le voir me regarder avec autant d'adoration. Me voyant pencher timidement la tête, il me dit:

- Ça va, Lyne? Viens t'étendre dans le lit. N'oublie pas que si tu ne te sens pas bien, tu n'as qu'à le dire et j'arrête tout de suite. Tu n'as pas à faire ce dont tu n'as pas envie, OK?

À l'aide d'un signe de tête, je réponds par l'affirmative, mais je ne veux surtout pas qu'il arrête. Je veux qu'il me caresse, qu'il m'embrasse, et aussi, qu'il me touche! J'aime ce qu'il me fait vivre et tout ce qu'il me fait. J'ai un flot d'excitation qui monte tout le long de ma colonne. Il est tellement bon, tellement doux. Il caresse mon corps avec tendresse et douceur puis retire mes sous-vêtements. À nouveau je suis gênée quand je constate que ceux-ci sont trempés. Pas seulement humides, mais complètement trempés!

- Je m'excuse, dis-je.

- Mais c'est normal, Lyne. Ça ne t'est jamais arrivé?

- Non! Je n'ai pas fait pipi. Je ne sais pas ce que c'est...

- C'est tout à fait normal, c'est parce que tu es excitée. Le corps nous parle et là, il me dit que tu aimes ce que je te fais. Est-ce que c'est le cas?

- Oui, que je réponds timidement.

Je suis mal à l'aise, car jusque-là, jamais je ne me suis donné le droit d'aimer le sexe. Comme si cela me faisait sentir coupable d'avoir provoqué mes agresseurs. Mais présentement, j'aime ce que Gilbert me fait et je veux qu'il poursuive. Alors qu'il caresse mon sexe avec ses doigts, la pression me monte à la tête. J'ai si chaud que j'ai l'impression que je vais perdre conscience.

- Ça va? me redemande-t-il. Tu veux que je continue?

- Oh oui... n'arrête surtout pas.

- Tu vois, réplique-t-il en riant, c'est facile de partager ce que l'on veut.

Le ton de ma voix étant devenu plus audible, Gilbert ne doute plus de mon consentement. Je me sens coupable de ne pas participer. Tout ce que je fais, c'est de caresser malhabilement son corps tendre et doux. Il embrasse mes seins tout en insérant un doigt en moi. J'aime cette sensation. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi bon. C'est si agréable lorsque ce n'est pas douloureux. Lorsqu'il touche à mon clitoris, un spasme m'envahit aussitôt.

- Oh! Tu es chatouilleuse?

- Non!

- Ha! Ha! Tu aimes ça quand je te touche, hein?

- Ah oui!

- Tu veux que je continue?

- Ah oui!

Puis il descend le long de mes hanches tout en me caressant. Il m'embrasse partout tout en maintenant ses doigts en moi. Lorsqu'enfin sa bouche me touche, c'est si chaud et si bon que je laisse entendre un «Ahhhhhhhhhh».

- C'est la première fois? me demande-t-il.

- Avec la bouche ,oui.

- Tu aimes ça ce que je te fais?

- Oh oui...

Sa langue sur mon sexe provoque des sensations encore inconnues chez moi. Aupara-

vant, j'ai toujours ressenti des sensations de douleur. Mais cette fois-ci, c'est totalement différent. Mon corps ne m'appartient plus. Je n'ai plus de contrôle sur lui. J'aime le contact de sa langue sur ma peau, tout autant que ses doigts en moi. Soudain, je veux me retirer, car il y a quelque chose d'inconnu qui se passe en moi. En panique, je le repousse. Ce que donnerais pour me sauver d'ici. Qu'est-ce qui se passe? J'ai de la difficulté à respirer et mon cœur bat la chamade. Je tremble de tout mon corps. Avec mes mains et mes cuisses, je sers la tête de Gilbert qui est enfouie dans mon entrejambe.

- Vas-y, Lyne, jouie... Ah oui... jouie!

Ce que je ressens fait mal, mais en même temps, c'est tellement bon.

- Excuse-moi, dis-je, je m'excuse! Ah... je suis désolée!

- Pourquoi t'excuse-tu?

- Je ne sais pas.

- Tu n'as jamais eu d'orgasme?

- Je ne pense pas, c'est quoi?

Il se couche près de moi, et tout en caressant mes cheveux, mes épaules et mes seins, il m'explique:

- C'est le plaisir qu'on a à faire l'amour. L'orgasme, c'est l'aboutissement d'une relation sexuelle. C'est le plus beau moment. Quand on jouit de plaisir avec la personne qu'on aime, c'est le plus merveilleux moment au monde! Oh que oui!

Nous discutons encore quelques instants en nous embrassant et en nous caressant. Après quoi, il essuie ma vulve avec les couvertures et nous reprenons nos ébats. C'est fois, par contre, je tiens à lui montrer ce que je sais et tout ce que je suis capable de faire. Alors que j'insère son pénis dans ma bouche en le faisant bouger en même temps, il arrête ma main et dit:

- Pas trop vite, doucement. Tu vas l'arracher! C'est fragile... Tu dois y aller doucement.

Avec lui, j'apprendrai comment faire l'amour à un homme. Jusque-là, mon expérience se limitait aux gestes ordonnés; rien à voir avec l'amour. Au fil du temps, Gilbert m'indiquera la façon dont il aime se faire toucher et caresser, de même qu'il m'apprendra à parler, à dire ce que je ressens, ce que j'aime, ce que je veux et ce que je ne veux pas.

Nous faisons ainsi l'amour toute la journée. J'aime tellement ça que je veux sans cesse recommencer. Au bout d'un bon moment, Gilbert va nous concocter un petit dîner et lorsqu'il revient dans la chambre, il me trouve endormie. Et quand je dis endormie, je veux dire réellement endormie... Sans l'aide de beaux scénarios pour gagner les bras de Morphée. Ma vie est tellement belle que mes rêves préfabriqués sont devenus futiles.

Je me réveille plus tard avec une sensation de douceur, de chaleur et de bonheur intense, pendant que Gilbert me caresse le dos et m'embrasse partout. Les émotions que je ressens sont telles que je ne peux m'empêcher de verser des larmes sur l'oreiller. Puis mon bellâtre me couvre à l'aide d'une couverture pour ne pas que je prenne froid, non sans poursuivre ses caresses et ses doux baisers. Lorsqu'il s'arrête, il s'étend et pose sa tête sur l'oreiller à côté de moi.

- Mais tu pleures, constate-t-il. Est-ce que je t'ai fait mal?

- Non, je pleure parce que c'est trop beau! J'ouvre les yeux et tu es encore là. C'est pas un rêve... Habituellement, quand j'ouvre les yeux, tout ce qui avait de bon dans mes rêves a disparu! T'es encore près de moi et tu me fais encore du bien.

Par la suite, nous rigolons, nous parlons et nous chantons. La vie est tellement belle! Je ne veux surtout pas que ça s'arrête. Pour la première fois de ma vie, mon corps ne me fait pas souffrir. Il jouit et voilà tout! Plus rien n'existe. Il n'y a que Gilbert, moi et le lit dans lequel nous sommes. C'est là tout ce qu'il me faut. Malheureusement, la noirceur arrive. Lorsqu'elle survient, nous sommes couchés sur le plancher du salon, où il y a plus d'air frais que dans la chambre en raison de la porte-fenêtre. J'embrasse mon amoureux partout; je ne veux tellement pas le laisser. Je veux rester avec lui pour qu'il me fasse du bien, encore et encore. La vie peut s'arrêter ici, j'ai tout vu! J'ai tout connu! Je suis une vraie petite peste. Malgré mes protestations, Gilbert me prie de m'habiller, car il doit me ramener à la maison avant vingt-trois heures.

- Ce n'est pas grave, que je rétorque, mes parents se câlissent pas mal de moi. Ils s'en apercevront même pas. Je veux rester avec toi toute la nuit. Tu pourras quand même pas m'embarquer de forces dans ta voiture?

- Écoute, nous avons passé une très belle journée et nous avons eu du plaisir. Moi aussi j'aimerais mieux que tu restes dormir ici, mais nous recommencerons bientôt. Par contre, si tu arrives en retard chez toi, tu seras punie et nous ne pourrons plus nous voir. Qu'est-ce que tu préfères?

- Ouais, j pense que t'as raison.

Il me serre dans ses bras et nous nous embrassons longuement. Après quoi, il me donne mes vêtements et m'aide à me rhabiller tout en me caressant.

- Tu es tellement doux, Gilbert! J'veux pas que ça arrête.

- Fais-moi confiance, Lyne. Si tu respectes les règles que tes parents ont mises en place, ça ne s'arrêtera pas. Il faut se donner le plus de chances possible.

Ce que je ne savais pas encore, ce soir-là, c'est qu'à leur demande, Gilbert a rencontré mes parents. Après l'épisode du souper, mon père lui a demandé de venir les rencontrer, lui et ma mère. Je l'ai su quelques années plus tard par l'entremise de mon père. L'entente était que je devais respecter les règles de la maison, continuer l'école et aussi, en aucun temps, Gilbert ne devait profiter de moi. Si jamais cette relation devait me rendre malheureuse, mes parents verraient à y mettre tout de suite un terme.

Chapitre 29

Vivre et exister

Je ne remercierai jamais assez mes parents de m'avoir permis de vivre cette histoire d'amour avec Gilbert. Cet homme fut celui qui m'a donné la chance de révéler ma féminité. Au moment de ma vie où je ne croyais plus en mes rêves, où je ne voyais plus la beauté des choses, voilà que je croise le regard de cet homme. C'était à un moment où ma vie n'avait plus aucune importance à mes yeux, où j'étais fatiguée de vivre sans exister et où j'étais persuadée que je n'étais née que pour faire plaisir aux autres. Gilbert m'a démontré que j'avais aussi droit au bonheur et au plaisir. De même, il m'a appris que j'étais capable de douceur, de tendresse et d'amabilité. Il m'a appris à établir une différence entre ce que je vivais au moment où j'étais abusée et ce que je vivais avec lui. Avec lui, j'ai découvert le véritable sens du mot aimer!

La différence d'âge qui nous sépare est loin de simplifier les choses. Âgée de dix-sept ans, j'ai la mentalité d'une adolescente. Mon immaturité est telle que Gilbert doit sûrement croire qu'il a hérité d'un troisième enfant. Lorsque ses enfants lui rendent visite, je dors sur le sofa du salon pour éviter que ces derniers découvrent que je suis la maîtresse de monsieur. Ne comprenant pas la raison de ce petit jeu, il m'arrive de piquer des crises pour signifier mon mécontentement à Gilbert. C'est que je veux être sa femme, moi! Mais sa séparation étant trop récente, je finis par comprendre que c'est pour le bien des enfants et que devant eux, il est préférable de ne pas nous exhiber. Lors de sorties en leur compagnie, il nous arrive de rencontrer des collègues de travail ou des connaissances de Gilbert. Chaque fois, il me présente à eux en affirmant que je suis la gardienne de ses enfants. Il en va de même avec son frère Pierre, lorsque ce dernier téléphone! J'ai beau essayer de comprendre, mais vraiment, cela me frustre!

- Tu as honte de moi? lui dis-je un jour. Tu ne veux pas que les gens sachent que nous nous aimons? Pourquoi faut-il se cacher pour vivre notre amour? Moi, je veux être ta femme, pas la nounou!

Je m'entends pourtant bien avec ses enfants. Ce sont de très bons enfants, équilibrés et intelligents. Il y a beaucoup moins de différence entre eux et moi qu'entre Gilbert et moi. Je suis particulièrement proche de sa fille. Ensemble, nous jouons à la corde à danser, aux élastiques, nous chantons des chansons de Nathalie Simard et nous dorlotons les Câlinours. Quant à son fils, il est d'un genre beaucoup plus calme et intellectuel que sa sœur.

Très vite vient la question des enfants. J'ai toujours aimé les enfants et pour moi, il n'est pas question de vivre sans en avoir. J'aurai bientôt dix-huit ans et je travaille dans une brochette-rie. Souvent, je demande à Gilbert s'il nous est possible d'envisager d'élever une famille. Mais chaque fois, il évite la question. Un jour, il me demande de m'asseoir à la table de cuisine pour discuter avec lui. Je sais que c'est sérieux.

- Lyne, commence-t-il par dire, tu parles souvent d'avoir des enfants. Tu me répètes tous les jours qu'il te serait impossible de vivre si tu n'avais pas d'enfant à toi...

- Mais j'aime les enfants et j'en veux. C'est normal, non?

- Oui, c'est tout à fait normal, mais moi, j'ai les deux miens et honnêtement, je ne veux pas avoir d'autres enfants. J'ai quarante-sept ans, j'ai eu mes enfants assez tard et je n'ai pas l'intention d'en avoir d'autres. Je sais que cela va te faire beaucoup de mal, mais c'est mon choix... tu comprends?

- Ça veut dire quoi?

- Que si tu veux des enfants, ce sera avec un autre homme que moi.

- On peut adopter?

- Je pourrais faire renverser ma vasectomie, mais je n'en ai pas l'intention. Je ne veux plus d'enfant. Est-ce que tu comprends? Je t'aime, j'aime notre relation, mais je ne veux plus d'enfant.

- Et ce que je veux moi, ça ne compte pas?

- Tu peux avoir des enfants, mais ça ne sera pas avec moi!

En entendant cela, je suis brisée, anéantie. Je réfléchis pour trouver une solution. Nous nous entendons sur le fait que notre relation doit prendre fin, mais ne pouvons y mettre un terme. Lorsque Gilbert m'indique qu'il aimerait rencontrer des femmes de son âge, j'accepte de rester dans sa vie, persuadée qu'il ne pourra pas résister à la beauté et à la fraîcheur d'une belle fille de dix-huit ans. Je comprends son besoin. Il s'est marié après avoir obtenu la permission de quitter son sacerdoce. À titre d'aîné de sa famille, la tradition voulait qu'il soit religieux. Sauf qu'il était très malheureux dans l'exercice de ses fonctions. Je comprends mieux sa profondeur humaine, son ouverture.

Il admire la mère de ses enfants, tant en raison de sa détermination que pour son côté ambitieux. Mais il voulait une femme au foyer, et elle voulait être libérée! Elle a donc étudié et est devenue psychologue. C'est là que leurs chemins se sont séparés, car leurs valeurs n'étaient plus les mêmes. Gilbert a toujours été respectueux des gens, quels qu'ils soient. Chaque fois qu'il m'est arrivé de pester contre son ex-femme, il me disait: «Je n'accepterai jamais que tu manques de respect à cette femme. C'est la mère de mes enfants et en plus, c'est une femme formidable». En partageant la vie de cet homme, j'ai compris que ce n'est pas parce que quelque chose se termine qu'il faut le voir négativement. La vie le veut ainsi! Le respect est la valeur primordiale de Gilbert et elle deviendra la mienne. C'est pourquoi j'ai appris à apprécier son ex-femme et même, à l'admirer, tant à travers ses enfants qu'à travers Gilbert. Un jour, celui-ci m'indique que nous devons cesser de nous fréquenter, du fait qu'il a rencontré une femme qui lui plaît. Je ne croyais pas qu'il puisse préférer une femme de quarante-cinq ans à une fille de dix-huit. J'ai n'ai accepté cette séparation que très difficilement. Dès lors, je me rendais souvent chez lui pour l'attendre sur le banc de neige faisant face à son stationnement. J'ai beaucoup pleuré cette perte. Il a été d'une patience et d'une aide mémorable. Il me ramassait dans le banc de neige et me parlait durant des heures avant de me ramener chez mes parents.

Puis un jour, voilà que je décide de me prendre en main et de faire des enfants! Malgré

tout, je sais très bien que jamais je ne pourrai retrouver ce genre de relation. Jamais je ne pourrai rencontrer un homme aussi grand que Gilbert, qui restera toujours mon plus bel amour!

Chapitre 30

Le retour de Samuel

Je décide de rappeler Samuel, mon ex-copain. D'entrée de jeu, je lui dis que je veux des enfants et que s'il veut partager ma vie, il doit respecter ce choix. Ni l'un ni l'autre ne pouvons continuer de vivre chez nos parents, qui se mêlent trop de nos affaires de cœur. Ma mère me dit que pour moi, n'importe qui aurait fait l'affaire, pourvu qu'il me fasse des enfants. Et elle a raison, car telle est l'entente entre Samuel et moi. Nous emménageons donc ensemble sur la rue Notre-Dame-de-Grâce à Longueuil et pour ma part, j'occupe un poste de gérante dans une succursale appartenant à la chaîne de restaurants La Villa du Poulet à Montréal. Enfin adulte!

Sur le plan sexuel, c'est redevenu comme c'était avant que je fréquente Gilbert. Samuel me prend, fait sa petite affaire et voilà tout. De mon côté, j'ai appris à parler, à dire ce que je veux, ce que j'aime. Mais hélas, mon conjoint, lui, n'a pas appris à écouter et à prendre en considération les désirs de sa partenaire. Je lui explique ce que j'ai appris avec Gilbert, tout en lui parlant des relations sexuelles hors du commun que nous avons, de la complicité de nos corps et surtout, de l'immense plaisir que nous avons à faire l'amour. Mais plutôt que de m'aider à améliorer notre relation, Samuel se désintéresse de moi. Il commence à jouer aux machines à sous et développe une jalousie morbide, tant envers Gilbert qu'envers les autres hommes qui m'entourent. Je dois garder les rideaux fermés, ne pas parler aux hommes, rentrer tout de suite après le travail... Le contrôle intense, quoi!

Bien que j'ai fait déjà trois fausses couches, je continue de croire que je peux enfanter. Je veux avoir un enfant, donc j'y crois. On me recommande de recourir aux services d'un obstétricien qui m'annonce que je ne pourrai jamais avoir d'enfant, car mon col utérin est inversé. Il ne comprend pas pourquoi, mais outre cette malformation, la quantité de tissus cicatriciels qui s'y trouve empêche l'embryon de rester dans la cavité utérine. Pour éclaircir la chose, il cherche à savoir si j'ai subi un traumatisme ou encore, si on a fait pénétrer des objets dans mon vagin lorsque j'étais en bas âge.

- Mais est-ce que vous pouvez opérer pour le remettre à l'endroit? que je lui demande.

- Ce que vous avez subi a dû être très douloureux, madame, je n'ose même pas imaginer! Malheureusement, aucune opération ne pourra replacer votre col. Les objets qu'on a insérés dans votre vagin étaient plus gros que votre cavité, ce qui fait qu'ils ont poussé votre col à l'intérieur de votre utérus. Il a fini par prendre cette forme qu'il m'est impossible d'inverser. Vous arriverez à tomber enceinte, mais jamais vous ne pourrez garder l'enfant. Votre corps va le rejeter, car le col ne peut se fermer pour le retenir.

- Je n'ai pas inséré d'objets, monsieur!

- Mais je vois...

- Entre six et douze ans, j'ai été régulièrement agressée par deux de mes oncles, monsieur... pénétrations complètes... sodomie...

- Je suis vraiment désolé, reprend le médecin, à cause de ces abus, vous ne pourrez jamais devenir mère. Il n'y a rien que je puisse faire.

Je suis abasourdie tant ma vie sans enfants m'apparaît impossible. Complètement perdue, je quitte la clinique. Ma tête nage à ce point dans le brouillard que je n'arrive plus à penser. Je me rends au MC Donald situé à Greenfield Park où le Big Mac ne coûte que soixante-neuf sous. Un méga spécial! J'en commande trois, mais ne peux en manger que deux. Assise dans un bateau pour enfant, je verse toutes les larmes de mon corps. Les gens me regardent et plus ils me regardent, plus j'engouffre mes burgers. «Non, que je me dis soudainement, c'est pas lui qui va décider si moi, Lyne Vaillancourt, j'vais avoir ou pas un enfant! On va voir qui des deux a raison. Il dit que je peux tomber enceinte? Alors j'vais tomber enceinte jusqu'à ce qu'il y en ait un qui veuille s'accrocher! J'ai déjà assez souffert à cause de mes oncles et il n'est pas question que ce qu'ils m'ont fait m'empêche d'être heureuse et d'avoir des enfants». Du coup, je me rends à l'hôpital pour subir un bon curetage. Par la suite, je me sens dépressive. Je vais travailler, mais le cœur n'y est pas. De plus, ma vie de couple bat de l'aile. Nous faisons l'amour, mais comme toujours, uniquement pour le plaisir de ce cher Samuel. J'engueule mon défunt grand-père tellement je suis fâchée contre lui.

- Pis toi, t'as laissé faire tout ça! T'as pas pu empêcher ton propre fils de me faire du mal. Laisse-moi au moins avoir un enfant! Je veux tellement en aimer et en dorloter un. Je veux me faire aimer de quelqu'un pis c'est sûr que mon enfant, lui, va m'aimer. Pourquoi t'as permis que tout ça arrive? Tu m'aimes pas? Moi, je t'aime tellement, grand-papa, pis depuis toujours. T'es mon ami, le seul que j'ai dans cette crise de vie-là! Mais là, je te déteste; j'veux plus te parler pis j'veux plus que tu m'aides! MANGE DE LA MARDE, ROMÉO VAILLANCOURT, TU ME FAIS CHIER!

Chapitre 31

Enfantement

Une nuit, je rêve que je fais l'amour avec passion et tendresse. Je ne sais pas avec qui, mais c'est tellement bon. Je suis entre deux mondes, moitié éveillée et moitié endormie. Je prends la main de Samuel et la mets entre mes jambes. J'ai envie de tendresse et de faire l'amour! Il se réveille et me lance:

- Qu'est-ce que tu fais là?
- J'ai envie de faire l'amour...
- T'es folle de me réveiller comme ça. T'avais juste à l'dire...

Il grimpe sur moi, me pénètre et deux minutes plus tard, c'est terminé. Néanmoins, c'est la seule fois qu'il est parvenu à me procurer un orgasme... mais tout un orgasme! Quelques semaines s'écoulent, et voilà que j'apprends que je suis de nouveau enceinte. Encore aujourd'hui, je suis convaincue que je devais faire l'amour précisément à ce moment-là pour enfanter. J'attends toutefois avant d'aller rencontrer le médecin pour être certaine que l'embryon restera en place. Un jour, au travail, alors que je soulève une chaudière de salade, je ressens une douleur dans le bas du ventre. Une douleur tellement intense, que je reste pliée en deux. Pendant ma pause, je remarque qu'il y a du sang dans mon sous-vêtement. Ah non! Pas encore! Persuadée que je fais une nouvelle fausse couche, je demande à ma patronne la permission de partir pour me rendre à l'urgence où un gynécologue m'examine.

- Il est encore collé, madame Vaillancourt, m'assure ce dernier. Il y a eu un peu de sang, mais ça doit-être le col qui s'est fermé!

- Vous avez dit quoi? Le col s'est fermé? Mais mon col est inversé, il ne peut pas se fermer!

- Votre col est tout à fait normal, madame Vaillancourt. Je vais vous passer une échographie et nous allons voir comment va ce petit.

Je fixe le petit écran pour voir battre ce minuscule petit cœur et je pleure de joie. Je vois embrouiller, mais je vois.

- C'est mon bébé, que je m'exclame. Pour vrai! C'est en moi, ça. Et c'est son petit cœur qui bat... juste là.

- Oh oui, madame Vaillancourt! C'est votre bébé et il a l'air d'être solidement accroché! me fait savoir le médecin.

Il passe une échographie vaginale pour examiner le col de l'utérus et ajoute:

- Comme je vous disais, votre col est bien fermé. C'est bien parti. Il a dû se retourner quand vous avez soulevé la chaudière et cela a laissé s'échapper un peu de sang. Je vous donne trois semaines de congé. Pour mettre toutes les chances de réussite de votre côté, vous devrez rester couchée pour les trois prochaines semaines. Ensuite, tout devrait rentrer dans l'ordre.

Je suis vraiment enceinte? Moi, Lyne Vaillancourt, je vais être une maman! Je vais tellement aimer cet enfant-là. Et lui aussi va m'aimer. Jamais je ne vais me séparer de lui. Il sera l'amour de ma vie et je vais tout faire pour qu'il soit heureux. Un bébé, un vrai! Pas une poupée. Personne ne lui fera de mal et je jure qu'il ne manquera de rien. Une petite fille à qui je ferai des lulus ou un garçon à qui je montrerai à jouer au soccer!

Samuel est content, mais je ne sens pas qu'il l'est autant que moi. Il continue de jouer aux machines à sous et est de moins en moins souvent à la maison. Je caresse mon petit ventre qui grossit de plus en plus et j'y colle des écouteurs avec des diachylons pour faire entendre au bébé la même musique que moi. Aussi, je commence déjà à décorer la chambre et l'appartement. Je passe beaucoup de temps chez la mère de Samuel, qui aime avoir sa petite famille auprès d'elle. Je la visite tous les soirs pour jouer aux cartes. De son côté, Samuel ne veut plus fréquenter ses parents de façon assidue. Entre lui et moi, l'écart se fait de plus en plus grand.

Depuis deux jours, je sens des contractions. Je me rends donc à l'hôpital avec Samuel et une fois là, comme mon col ne s'ouvre pas, le médecin me dit de retourner chez moi pour attendre que le travail commence réellement. Mais plutôt que de retourner à la maison, nous décidons d'aller chez ma mère, qui habite plus près de l'hôpital, car nous n'avons pas de voiture et prendre un taxi pour retourner chez nous coûterait trop cher. Aussi, il faut que je marche le plus possible pour faire descendre le bébé. Chemin faisant, nous aboutissons sur un coin de rue où nous apercevons deux personnes marchant dans notre direction. Un homme et une femme. J'avance avec peine, du fait que les contractions provoquent des crampes dans mon ventre. Plus nous approchons du couple, plus mon instinct me parle. Je connais les gens qui s'en viennent vers nous. La démarche, la silhouette de l'homme, son sourire et enfin, ses yeux bruns... c'est Gilbert. Il est accompagné de Lise. Vous vous souvenez de Lise, celle qui avait deviné à notre simple regard qu'il se tramait quelque chose entre Gilbert et moi? Donc les deux prennent leur marche entre deux cours et lorsqu'ils arrivent à notre hauteur, l'un et l'autre me reconnaissent.

- Bonjour, Lyne, comment vas-tu? me dit Gilbert. Tu attends un enfant? Je suis heureux pour toi.

J'ai envie de pleurer. J'aimerais tant être avec lui pour traverser cette épreuve. J'aimerais recevoir ses caresses, sa tendresse. J'ai besoin d'être rassurée et je ne le suis pas du tout. J'ai peur, j'ai mal, et avec tout ce qui se passe en ce moment, je me sens perdue. Je voudrais être dans ses bras pour me sentir en sécurité et me gaver de son amour. La différence d'âge entre nous deux m'apportait un sentiment de sécurité et de bien-être que je n'ai pas retrouvé depuis. Alors que nous reprenons notre marche et que je suis en pleurs, Samuel cherche à savoir si c'est

Gilbert qui me fait pleurer.

- Non, j'ai mal et j'ai de la difficulté à marcher, Samuel! que je lui réponds. Je suis fatiguée... Ça fait deux jours que j'ai des contractions régulières.

Mais en réalité, ma vie avec Gilbert me manque. Pourquoi fallait-il qu'il croise mon chemin précisément aujourd'hui?

Chapitre 32

Conclusion

Les abus sexuels dont j'ai été victime ont modifié ma trajectoire de vie. Ils ont eu une incidence sur mon existence. Toute ma jeunesse, j'ai rêvé de tendresse et d'amour, ce que j'ai fini par trouver dans les bras de Gilbert, l'homme le plus merveilleux au monde, le premier qui m'a regardée comme une femme doit être regardée et le premier qui m'a aimée comme un homme doit aimer une femme!

Lorsque mes oncles ont été dénoncés, cela a certes mis fin aux agressions, mais mes blessures, elles, n'ont pas été traitées pour autant. Les idées fabriquées par la distorsion psychologique m'amenaient à détester ce que j'étais. Les idées suicidaires et la dépression qui m'ont accompagnée ont marqué mon adolescence et aussi, le début de ma vie adulte.

Il est important de dénoncer ses agresseurs. C'est là l'unique moyen de mettre un terme à leurs agissements. Il est primordial que la victime soit très vite prise en charge par des experts en la matière afin d'éviter qu'elle ne souffre de distorsion de la réalité. Plus vite elle est prise en charge, meilleures sont les chances de guérison.

Il est difficile de déterminer les symptômes que l'on peut déceler chez une jeune victime d'agressions sexuelles, mais en voici quelques-uns:

Quand un enfant vous dit qu'il ne veut pas embrasser un adulte.

Quand il vous dit ne pas vouloir aller chez une personne en particulier.

Quand il vous dit qu'il a mal, qu'il souffre et qu'il veut mourir.

Ne prenez rien à la légère, car ce que vous dit votre enfant peut être un cri du cœur. S'il vous envoie des signaux, c'est que vous êtes suffisamment important à ses yeux pour mériter sa confiance.

Un second livre, qui suivra sous peu, apportera la lumière sur la façon dont je m'en suis sortie. J'expliquerai comment je suis parvenue à résoudre les combats qui se livraient dans ma tête, tant au niveau de mon identité, de ma sexualité que de ma personnalité!

Judiciarisation

Jean-Guy a reçu sa sentence en l'an 2000

Selon mes souvenirs, nous étions six victimes à déposer une plainte, quatre femmes et deux hommes. Après le procès, il a été condamné à neuf mois de détention à purger au pénitencier de Sorel, un établissement plutôt particulier, du fait qu'on y abrite des policiers condamnés et des criminels reconnus coupables de crimes envers les enfants. Mais après seulement un mois, suite à une décision du comité qui jugeait qu'il avait été suffisamment puni en raison du procès que nous l'avons forcé à subir, il a été libéré. Néanmoins, il a perdu son emploi chez Toys R Us et a dû déclarer une faillite personnelle.

Aujourd'hui, il a obtenu son pardon et comme son dossier criminel a été effacé, il peut à nouveau travailler avec des enfants. Je dois taire son véritable nom, car il est protégé par la clause de non-divulgence.

Son épouse l'a soutenue tout au long du procès, au même titre qu'elle le soutient encore aujourd'hui. Leurs deux enfants, maintenant adultes et devenus parents à leur tour, doivent ignorer tous les faits. Qui donc va protéger leurs enfants?

Pendant plusieurs années, il a habité sur la rue Murray à Saint-Hubert. Après quoi, il est déménagé sur la rue Provencher à Brossard, avant d'habiter à Blainville. C'est d'ailleurs là qu'il résidait lorsque sa sentence a été prononcée. À présent, il vit sur la Rive Nord de Montréal.

En plus d'avoir entraîné une équipe de baseball à Saint-Hubert, il a agi en tant que surveillant au Parc Pine de Saint-Hubert et fait partie de l'organisation des Grands-Frères et des Grandes-Sœurs de Montréal.

George Hallis a reçu sa sentence le 17 mai 2013

En ce qui concerne George, la sentence rendue le 17 mai 2013 fut la cinquième prononcée contre lui pour cause d'agressions sexuelles. Étant donné que je suis la première victime et non la cinquième, son dossier est toujours vierge et les sentences antérieures ne sont pas prises en compte. Il a plaidé coupable et a reçu une ordonnance d'emprisonnement d'un an avec sursis... Donc dans la collectivité, mais avec des restrictions à respecter.

Le 1er mai 2013, j'apprends que j'ai un cancer du sein stade 3, grade 4. Je n'ai pas assisté à la divulgation de la sentence. J'avais un autre combat à mener. Le 27 mai 2013, je subis une mastectomie totale unilatérale du côté gauche. On me retire quinze ganglions, dont huit malins. C'est une bonne moyenne, que je me dis! Je n'ai jamais fait les choses à moitié!

S'ensuit des mois de traitements. Dix-huit semaines de chimiothérapie, vingt-cinq séances de radiothérapie et cinq ans d'hormonothérapie. J'ai soigné mes deux personnalités.

Ma devise personnelle est que rien n'arrive pour rien. Si tu n'aimes pas, tu n'as qu'à le changer en positif. J'ai donc profité de ma convalescence pour faire ce j'ai toujours dit que je ferais quand j'aurais le temps: écrire mon livre, mon histoire.

La vie m'a montré que le temps, c'est relatif. Tu le prends ou tu le passes. J'ai donc passé mon temps à prendre du temps pour moi. Je ne voulais pas mourir sans changer mon vécu en positif. Pour moi, le positif dans tout cela est que je peux aider des gens. Par mon témoignage sur mon vécu, je veux aider les gens à comprendre un peu mieux une personne qu'ils aiment et qui a vécu une ou plusieurs agressions sexuelles.

Je fais des conférences pour que cesse l'inceste en héritage! Le dévoilement est la solution, la solidarité en est une autre. En tant que citoyens, nous nous devons de se donner des directives claires en ce qui concerne nos enfants. La transmission est faite par la non-divulgateion. N'ayons pas peur de dire: MOI! MOI, j'ai été agressée. Et maintenant MOI je dis non à la violence.

Nous devons modifier la législation québécoise de façon à ce qu'elle devienne dissuasive. Nos enfants sont l'avenir du Québec. Nous voulons un Québec en santé! Donnons la chance à nos successeurs de vivre en sécurité dans une société qui aime les enfants et surtout, qui les protège.

À suivre...

À toi, mon tendre amour

En ce jour de froideur où le vent et la neige fracassent ma vie telle une tempête,
Tu es là au fond de mon cœur, de mon existence, pour apaiser mes souffrances
Combien tu m'es vital, mon tendre amour
Je m'abreuve de tes caresses qui effleurent ma peau
Je me gave de tes baisers dont tu me couvres à chaque instant
Ton corps tout contre le mien réchauffe mes sentiments
Mon regard pénètre le tien et nous voilà sur le plus beau des paquebots
Tes yeux tendres balaient mes courbes avec adoration
C'est si bon de se sentir amoureux!
Ah! Qu'il est doux ton regard lorsqu'il se pose sur moi
J'ai envie de t'aimer
J'ai le goût de tes lèvres sur les miennes, si sucrées soient-elles
Ta main dans la mienne, je sens que tu ne veux pas me perdre
M'aimerais-tu, mon tendre amour?
Enfin un être qui m'aime!!!
Toute ma vie, je t'ai attendu!
Mon tendre amour.
Où es-tu mon tendre amour?
T'ai-je perdu mon tendre amour?
Non, je n'ai qu'ouvert les yeux et tu es parti
Tu n'es qu'illusion, mon tendre amour
On se reverra au prochain tournant
Où je ressentirai le besoin de me sentir belle
Où je ressentirai le besoin de me sentir encore adorable
Où je ressentirai le besoin de me sentir femme!
Tu es ma seule et unique convoitise, mon tendre amour
Car il n'y a que toi qui ne vois pas ce corps meurtri par trop de haine
Par trop de coups
Il n'y a que toi qui puisses m'aimer, regarder et adorer cette épave que je suis
À la dérive, je m'en vais suivant le courant du nord,
Que je n'ai pas perdu, que je n'ai pas perdu encore....
Tu es mon seul espoir, mon tendre amour
Le seul lien qui me rattache à cette terre de combats perpétuels
Je suis épuisée de cet acharnement,
Je perds mon souffle, respirer me fait souffrir à chaque instant
La haine brûle mes yeux qui ne voient plus
La vie est plus belle en moi
La vie est plus belle avec toi.
Tu me souris, mon tendre amour
Je te suis,
Je fermerais les yeux dans un dernier effort
Je te suivrai dans ce monde d'illusions
Je te suivrai jusqu'à la mort

Lyne Vaillancourt

De l'aide...



*Regroupement des femmes
de la région de Matane*

Nous joindre

Regroupement des femmes de la région de Matane

67, rue D'Amours

Matane, Québec

G4W 2X5

Tél.: (418) 562-6443

Fax: (418) 562-1767

Courriel: rfrm-matane@cgocable.ca

Rejoignez-nous sur Facebook: <https://www.facebook.com/pages/Regroupement-des-femmes-de-la-r%C3%A9gion-de-Matane/299493765093>

Le premier organisme à me venir en aide lors de ma réadaptation fut le Regroupement des femmes de la région de Matane. En 1997, suite à une tentative de suicide, mon médecin de famille me reçoit à l'urgence de l'hôpital de Matane. Il met sa main sur la mienne et me dit:

- J'étais certain que tu t'en sortirais seule. Maintenant, repose-toi... On va t'aider!

Ce fut les paroles les plus humaines que j'avais entendues jusque-là. Merci Réjean!

Le lendemain, je rencontre Sylvie, une psychologue. Nous avons fait un bon bout ensemble. Une fois ma vie hors de danger, celle-ci me réfère au Regroupement des femmes de la région de Matane. Têtue comme à mon habitude, je lui demande ce qu'elle veut que j'aie faire là-bas.

- Que tu grandisses, qu'elle me répond.

- Que quoi?

- Que tu deviennes une femme!

- J'ai trois enfants, je pense que je suis assez grande et que je suis déjà une femme.

- Tu es encore une enfant. Va voir Micheline et tu comprendras ce qu'est une femme!

J'arrive au Regroupement et demande à parler à Micheline Laroche, puis la préposée m'amène tout au fond de l'immeuble. Lorsque je rencontre Micheline, je vois en elle une superbe blonde, sans maquillage, décoiffée et vêtue simplement.

- Allo Lyne, moi c'est Micheline. Sylvie m'a demandé de te rencontrer pour voir si je peux t'être utile. En quoi puis-je t'aider?

- Euh... je n'en ai aucune idée. Je veux juste te dire que je ne suis pas lesbienne et que je n'ai pas l'intention de le devenir!

- Ça donne bien, car moi non plus. Mon chum n'aimerait pas que je sois aux femmes! C'est le plus merveilleux des hommes qui soit. Maintenant que nous avons mis les choses au clair, qu'est-ce que je peux faire pour toi?

- Je ne sais pas. Sylvie ne t'as rien dit?

- Pourquoi m'aurait-elle dit quelque chose?

- Ben.. la raison pour laquelle elle m'envoie ici.

- On va le découvrir ensemble ma belle.

Ce fut le début d'une belle histoire d'amour. Une rencontre amoureuse comme je n'en ai jamais connu. Non, je ne suis pas devenue lesbienne, mais j'ai rencontré une femme formidable. Une femme belle, pleine de qualités. Une femme qui au fil des jours, des semaines et des mois, est devenue une femme épanouie. Lyne, la femme, la mère, l'amante. Tout au long des rencontres et des formations, j'ai appris à connaître cette femme merveilleuse que je suis. Micheline est décédée d'un cancer du cerveau pendant mon ascension vers ma guérison. Merci, Micheline Laroche, pour le chemin sur lequel tu m'as guidé et toute la sagesse que tu m'as transmise. Tu es mon mentor et jamais je ne t'oublierai.

À PRPOPS DU RFRM

Le Regroupement des femmes de la région de Matane (RFRM) est né en 1977 du désir d'un groupe de femmes de se rencontrer, d'échanger et d'unir leurs forces pour défendre leurs droits et les faire reconnaître. Plus de trente ans plus tard, l'implication des femmes de notre région a porté fruit et nous avons avancé collectivement. Toutefois, le long parcours menant vers l'égalité n'est pas encore derrière nous. En 2014, le RFRM est toujours aussi pertinent pour les femmes de la Matanie.

NOTRE MISSION

- Favoriser l'autonomie affective, sociale et financière des femmes
- Travailler à l'amélioration de la condition et de la qualité de vie des femmes
- Assumer un rôle d'éducation et d'information auprès de la communauté
- Défendre les droits des femmes

UN CENTRE DE FEMMES, C'EST QUOI?

Un centre de femmes est une initiative locale, créée et gérée par et pour les femmes de son milieu.

C'est un organisme communautaire sans but lucratif, assumant plusieurs fonctions sur le plan social.

Les différents aspects de la condition féminine peuvent être examinés. L'importance donnée à l'un ou l'autre aspect de la vie des femmes dépendra en grande partie du milieu où le centre est implanté, des besoins des femmes qui le fréquentent. La créativité des centres favorise la recherche de solutions novatrices et de réponses inédites aux différents besoins identifiés. C'est pourquoi on ne trouvera pas deux centres identiques ! Chacun a sa couleur, son histoire.

Chaque centre offre trois types d'activités: les services (référence, soutien individuel, accompagnement, les chiffonniers...), les activités éducatives (café-rencontre, ateliers, groupes d'entraide, journal...) et les actions collectives pour l'égalité des femmes et la justice sociale (participation au conseil d'administration, manifestations, représentation auprès des éluEs et des instances locales et régionales, journée internationale des femmes, développement régional, sécurité des femmes...).

Toutes les femmes y sont les bienvenues, sans exception. Qu'elles vivent ou non dans la pauvreté ou la violence, pour sortir de leur isolement et rencontrer d'autres femmes, pour réaliser un projet, pour faire face à un changement important (divorce, départ des enfants...), qu'elles soient lesbiennes ou de communautés culturelles, jeunes ou moins jeunes, elles trouveront dans un centre de femmes un espace où tisser des solidarités.

Source: L'R des centres de femmes du Québec



10, avenue Hickson, Saint-Lambert J4R 2N3

Numéro de téléphone : 450 465-5263

www.latraversee.qc.ca

La Traversée (Rive-Sud) Inc. est un organisme qui offre des services de psychothérapie gratuits, pour une période pouvant aller jusqu'à un an, aux femmes et aux enfants victimes d'agressions sexuelles, ainsi qu'aux parents des victimes. Il favorise de plus la prévention de la violence, par le biais d'un programme implanté dans de nombreuses écoles de la région.

Ajout de l'auteur

La Traversée est un des organismes qui m'est venu en aide dans mon cheminement vers la prise en charge de ma féminité et de ma sexualité, et dans celui menant à l'autonomie affective et familiale. Grâce à eux, mes relations et ma perception de l'amour sont plus épanouies.

Malheureusement, les organismes venant en aide aux victimes d'agressions sexuelles sont peu nombreux, sans compter qu'ils sont sous financés. Merci en leurs noms. La Traversée était présente à mes côtés lors du procès de George Hallis. Merci!

Fondation Marie-Vincent

Fondation Marie-Vincent | Maison Huguette Bertrand,
4689, Av. Papineau, 3^e étage, Montréal (Québec), Canada,
H2H 1V4 | info@marie-vincent.org
Tél: 514 362-6226 | Sans-frais : 1 888 561-2433

Historique

La Fondation Marie-Vincent a été créée en 1975 dans le but initial de combler les besoins criants du *Centre Marie-Vincent*, fondé dix ans plus tôt par Marguerite Séguin-Desnoyers.

Dédié à l'origine aux enfants de 5 à 12 ans présentant d'importants problèmes socio-affectifs, ce centre offrait des services en scolarisation, des services sociaux et des services en psychologie.

La Fondation Marie-Vincent a organisé avec succès des campagnes de collecte de fonds afin de permettre au Centre Marie-Vincent de venir en aide à un plus grand nombre d'enfants.

En 1994, suite à l'implantation des Centre jeunesse par le gouvernement du Québec, la Fondation s'est dissociée du Centre Marie-Vincent. Gestionnaire d'un fonds important, la Fondation Marie-Vincent a ainsi redéfini sa mission pour rejoindre tous les enfants de 12 ans et moins victimes de toute forme de maltraitance, incluant l'agression sexuelle.

En 2005, dans le souci de répondre à l'insuffisance des services spécialisés adaptés aux besoins des jeunes victimes d'agression sexuelle, la Fondation Marie-Vincent a créé le Centre d'expertise Marie-Vincent et la Chaire interuniversitaire Marie-Vincent sur les agressions sexuelles envers les enfants.

En 2012, tenant compte de l'extrême vulnérabilité des enfants de 12 ans et moins victimes d'agressions sexuelles et considérant la nécessité d'assurer la pérennité du Centre d'expertise Marie-Vincent comme ressource incontournable pour les victimes et leurs proches, la Fondation Marie-Vincent a reprecisé sa mission et a fait de l'agression sexuelle son unique cause.

Mission et vision

La mission

La Fondation Marie-Vincent est un organisme voué au mieux-être des enfants de 12 ans et moins victimes d'agressions sexuelles. Elle recueille des fonds destinés à financer des services aux jeunes victimes et à leurs proches ainsi que des activités de recherche, de formation et de prévention.

La vision

Que partout au Québec les enfants victimes d'agressions sexuelles puissent recevoir des services adaptés à leurs besoins.

C'est bien évident que le temps joue un rôle primordial dans le processus d'évolution

de la victime vers une compréhension des événements et des conséquences qui s'en découlent. Plus vite nous sommes en mesure de traiter les victimes suite à leurs agressions, plus rapidement celles-ci se retrouveront dans un processus de guérison. Il est important de rétablir rapidement la perception erronée de la sexualité que la personne a assimilée. Il est tout aussi important de redresser l'estime qu'elle se porte à elle-même. L'enfant n'est jamais responsable des agressions qui lui ont été faites. Il doit en être convaincu. La Fondation Marie-Vincent travaille avec les plus jeunes victimes d'agressions sexuelles, les 12 ans et moins.

Lyne Vaillancourt

